Can. Nouvelle
lyre canadienne

NOUVELLE
LYRE CANADIENNE

RECUEIL DE
CHANSONS
CANADIENNES ET FRANÇAISES.

Nouvelle édition, entièrement refondue et considérablement augmentée.

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN [à resp. limitée]
256, rue Saint-Paul.

PREMIÈRE PARTIE

VIEILLES CHANSONS ET CHANSONS POPULAIRES

A LA CLAIRE FONTAINE

CHANT NATIONAL

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné ;
    Il y a longtemps que je t'aime,
    Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné,
Et c'est au pied d'un chêne,
Que je m'suis reposé ;
    Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne
Que je me suis reposé,
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
    Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui a le cœur gai ;
    Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui a le cœur gai,
Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer ;
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer,
J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver,
Il y a longtemps, etc

J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver ;
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;
Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose,
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût dans la mer jeté ;
Il y a longtemps, etc.

LA CANADIENNE

Air : *Connu.*

Vive la Canadienne,
    Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux !
Et ses jolis yeux doux,
    Tout doux,
Et ses jolis yeux doux !

Nous la menons aux noces,
    Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces,
Dans tous ses beaux atours.
    Dans tous, etc

Là, nous jasons sans gêne,
    Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous,
    Nous nous, etc.

Nous faisons bonne chère,
    Vole, mon cœur, vole,
Nous faisons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
    Et nous, etc.

On passe la bouteille,
    Vole ,mon cœur, vole,
On passe la bouteille,
Nous chantons nos amours.
    Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
Vole, mon cœur, vole,
Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien saouls.
Quand nous, etc.

Alors, toute la terre,
Vole, mon cœur, vole,
Alors, toute la terre,
Nous appartient en tout.
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur vole,
Nous nous levons de table.
Le cœur en amadou.
Le cœur, etc.

En danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur, vole,
En danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,
Vole, mon cœur, vole,
Nous finissons par mettre
Tout sens dessus dessous,
Tout, etc.

Ainsi le temps se passe,
Vole, mon cœur, vole,
Ainsi le temps se passe,
Il est, ma foi, bien doux,
Il est, etc.

LA FONTAINE EST PROFONDE

J'm'en vais à la fontaine
O gai, vive le roi.
J'm'en vais à la fontaine,
O gai, vive le roi.
Pour pêcher du poisson,
Vive le roi, la reine,
Pour pêcher du poisson,
Vive Napoléon.

La fontaine est profonde ; } *bis.*
O gai, vive le roi. }
Je m'suis coulé au fond,
Vive le roi, la reine,
Je m'suis coulé au fond,
Vive Napoléon.

Que donneriez-vous belle ? } *bis.*
O gai, vive le roi, }
Qui vous tir'rait du fond,
Vive le roi, la reine,
Qui vous tir'rait du fond,
Vive Napoléon.

Tirez, Tirez, dit-elle : } *bis.*
O gai, vive le roi, }
Après ça, nous verrons ;
Vive le roi, la reine,
Après ça nous verrons,
Vive Napoléon.

Quand la bell' fut tirée ;
O gai, vive le roi, } *bis.*
S'en fut à sa maison ;
Vive le roi, la reine,
S'en fut à sa maison ;
Vive Napoléon.

S'asseoit sur sa fenêtre ;
O gai, vive le roi, } *bis.*
Compose une chanson ;
Vive le roi, la reine,
Compose une Chanson ;
Vive Napoléon.

Ce n est pas ça, la belle ;
O gai, vive le roi. } *bis.*
Que nous vous demandons ;
Vive le roi, la reine,
Que nous vous demandons ;
Vive Napoléon.

Votr' petit cœur en gage ;
O gai, vive le roi, } *bis.*
Savoir si nous l'aurons ;
Vive le roi, la reine,
Savoir si nous l'aurons ;
Vive Napoléon.

Mon petit cœur en gage ;
O gai, vive le roi, } *bis.*

N'est pas pour un baron ;
Vive le roi, la reine,
N'est pas pour un baron ;
Vive Napoléon.

Ma mère l'a promis ;
O gai, vive le roi, } *bis.*
A un joli garçon ;
Vive le roi, la reine,
A un joli garçon ;
Vive Napoléon.

SOL CANADIEN, TERRE CHÉRIE

Air : *Connu.*

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé ;
Ils cherchaient, loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers. (*bis*)
Et leurs enfants de leur vaillance,
N'ont jamais flétri les lauriers. (*bis.*)

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada, qu'on vit content !
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe St-Laurent !
Habitant de cette contrée,
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'enorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien ;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maître que tes lois !
Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
Méprise un secours étranger.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BÉDARD.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN

Air : *De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande Bretagne
On vante et les mœurs et les lois ;
Par leurs vins, la France et l'Espagne
A nos éloges ont des droits.
Admirez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien ;
Moi, je préfère ma patrie :
Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En science, art et langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés.
Mais d'égaler leur industrie
Nous avons chez nous les moyens ;
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire
Ont seuls occupé le crayon ;
Ils étaient fils de la victoire,
Sous l'immortel Napoléon.
Il ont une armée aguerrie,
Nous avons de vrais citoyens
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours l'Espagne se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs.
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain, le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien ;
Moi je préfère ma patrie :
Avant tout je suis Canadien.

Originaire de la France,
Aujourd'hui sujet d'Albion,
A qui donner la préférence,
De l'une ou l'autre nation ?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encore de plus puissants liens ?
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

LE PAYS

Air : *Les Louis d'Or.*

Pourquoi quitter notre patrie,
Canadiens, pour un ciel meilleur ?
Pourquoi passer toute la vie
A courir après le bonheur ?
Eh ! quoi, serait-elle maudite
La terre de notre berceau ?
Ne pourrions-nous que par la fuite
Cesser d'y trouver un tombeau ?
L'illusion de l'espérance
Nous séduit tous, ô mes amis,
Mais bonheur, plaisir, abondance,
Tout cela se trouve au pays.

J'ai versé des larmes amères,
En voyant sur tous les chemins
Nos enfants, nos amis, nos frères
Partir en tristes pèlerins.
Et nous, si quelqu'un vient nous dire :
" Le vrai bonheur est aux États."
Oh ! ne nous laissons pas séduire,
Non, le bonheur n'est pas là-bas.
Dans le désert, c'est le mirage
Qui séduit les yeux éblouis ;
Fuyons cette menteuse image,
Le vrai bonheur est au pays.

J'ai vu sur nos belles montagnes
Des habitants venus d'ailleurs ;
J'ai vu nos fertiles campagnes
Enrichir des colons meilleurs.
Tandis que notre cœur de glace

Va chercher un climat plus doux,
Un autre au pays prend la place,
Et recueille ces fruits pour nous.
Je suis jaloux quand je contemple
Ses coffres, ses greniers remplis ;
Mais il vient nous donner l'exemple,
Et nous faire aimer le pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage
Le travail donne des trésors,
Et qu'un intelligent courage
Vienne soutenir nos efforts.
Quand on la cultive et qu'on l'aime,
La terre de nos Canadas,
Elle est d'une richesse extrême,
Et ses flancs ne s'épuisent pas.
Elle nous rend avec usure
Tous les biens qui lui sont commis,
Mais souvent elle les mesure
A notre amour pour le pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage
Auquel on nous fait dire adieu !
Ailleurs, point de plus belle plage,
Ailleurs, point de ciel aussi bleu.
Aimons notre pays d'enfance,
Restons attachés à son sein.
Le Souvenir et l'espérance
Ici se tiennent par la main,
Vivons où vécurent nos pères,
Comme eux soyons toujours unis,
Et préparons des jours prospères
A nos enfants dans le pays.

2 L'Abbé D. Martineau.

O CANADA ! MON PAYS ! MES AMOURS !

Air : *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter, c'est l'usage ;
Le mien je chante à mes amis (*bis.*)
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours ;
A son aspect le Canadien s'écrie : } *bis.*
O Canada ! mon pays ! mes amours ! }

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs ;
Et de nos montagnes altières,
De loin on voit les longs penchants.
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour à tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

né en 1814 mort en

1873

Le Canadien comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître,
A l'esclavage il résista toujours ; oui
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles ;
Je crois bien que l'on ne ment pas ;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas.
Chez nous la belle est aimable, sincère ;
D'une Française elle a tous les atours,
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire
O Canada ! mon pays ! mes amours !

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
Mais l'étranger souvent parjure,
En ton sein, le trouble a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Sir G. E. Cartier.

à sa 20ième année
en 1834

AUX FEMMES DE MON PAYS

Air : *Batelier, dit Lisette, etc.*

Oui, nous avons des filles,
Dans notre beau pays,
Douces, pures, gentilles,
Blanches comme des lys !
Toutes restent fidèles,
Et charmantes toujours !
Amis ! gloire à nos belles ! (*bis*)
Bonheur à nos amours ! (*ter*).

Jeunes, fraîches amies,
Epouses, mères, sœurs,
Elles charment nos vies,
Elles charment nos cœurs !
Toutes restent etc.

Bénissons la fortune
Qui fait qu'en ces climats
Et la blanche, et la brune
Ignorent leurs appas !
Toutes restent, etc.

Femme de ma patrie,
Vierge au regard si doux,
Canadienne chérie,
Nous te saluons tous !
Nous te serons fidèles !
Sois charmante toujours !
Amis ! gloire à nos belles !
Bonheur à vos amours !

J. Lenoir.

A L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

Air: *T'en souviens -tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,
Nous célébrons ton retour triomphant.
Vois tout un peuple, au milieu de tes proches
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant;
Pour rendre hommage à ton puissant génie,
Tout Canadien vient répéter en chœur:
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

O Papineau ! reçois le pur hommage
De citoyens que ta voix protégea.
Le Canada publiera d'âge en âge.
Que des tyrans ton talent les vengea.
De ton pays entends la voix chérie,
Dans l'avenir redire en ton honneur:
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis*

Pour diffamer ton noble caractère,
En vain la haine exerce sa fureur:
Comme un serpent qui rampe sur la terre,
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
En t'écoutant tu sais forcer l'envie
A répéter ces chants en ton honneur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
A terrassé les tyrans , leurs amis :
Il a conquis la couronne civique,
En terminant les maux de son pays.
Tu l'entendras cette terre affranchie,
Te répéter pour prix de son bonheur :

Vive à jamais l'honneur de la patrie } *bis.*
Et de nos droits l'illustre défenseur. }

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38.

O Canada, terre chérie,
Tu penches ton front soucieux !
N'es-tu pas toujours la patrie
Des héros, nos nobles aïeux !
Peuple intrépide et magnanime,
Qui sus garder ta liberté,
Qu'un doux souvenir te ranime.
Tu fus vaincu, jamais dompté ! [bres,
Des temps les plus fameux levons les voiles som-
Vos bourreaux sont flétris d'opprobes éter. els !
Honneur,amour et gloire à vos illustres ombres,
Fils de la liberté ! vous serez immortels !
Soudain s'élève un cri de guerre,
Les fils des peuples des trois jours
Font trembler ceux-là qui naguère,
Nous croyaient déchus pour toujours !
Vous êtes morts dans le carnage,
Vaillant Perrault ! brave Chénier !
Vous étiez dignes d'un autre âge
O Cardinal ! O Lorimier !
Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire
Aux martyrs de la liberté !
Ils ont conquis dans notre histoire
L'amour de la postérité !
De ces héros, dans la détresse,
Gardons un pieux souvenir!
Et quand le lion nous caresse,
Frères, songeons à l'avenir !
Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,
Jurons amour, fidélité !
Que d'une voix, chacun s'écrie :
" Vive la paix, ! la liberté ! "
Mais si quelqu'ennemi vorace
Voulait un jour nous outrager.
Français, sans crainte de sa race,
Ne saurions-nous nous protéger ?
Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire,
Qu'un jour tu vomis, Albion !
De Colborne es-tu solidaire ?
A-t-il flétri ta nation ?
L'excès de ses vœux sacrilèges
Ebranla ton autorité !
Mais Albion, tu te protèges
En protégeant la liberté !
Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage
Dieu seul est ton maître ici-bas !
Ta liberté, c'est ton ouvrage !
Oh, mon pays, ne l'oublie pas !
Descendants de plus d'une race,
Puisque Dieu nous a réunis,
Que la haîne entre nous s'efface
Efforçons-nous de vivre unis !
Des temps, etc.

M. FISSIAULT.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore !
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encore leur cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Disent souvent : reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie.
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir.
Et sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée,
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir.
Réveillez vous. Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CREMAZIE.

SOUVENIR ET ESPOIR.

Air : *Te souvient-il de ce jour où la France.*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance
Champlain jadis arbora ses drapeaux ;
Au sein des bois, l'étendard de la France
Sous son égide ombrage nos berceaux ;
O patrie,
Si chérie !
Les fleurs qu'un matin vit éclore
Sur ton front
S'uniront

Aux vertus, à l'honneur !
Aux doux reflets de ton aurore
Succèderont, plus beaux encore,
Des jours
Toujours
De gloire et de bonheur.

Tel que l'aiglon, à la cime tremblante,
Au haut des monts suspend son aire altier ;
Tel Québec vit sa ceinture géante
Se déployer au sommet d'un rocher.
O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sauvage
Au joug des lois soumit son front dompté ;
Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage,
Le noble chêne incline sa fierté.
O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alarmes
Le rappelait loin de ses champs heureux,
Le Canadien mêlait au choc des armes
Ses chants d'amours, et ses refrains joyeux.
O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais, dans sa rage impuissante,
Contre nos rangs arma ses bataillons ;
L'écho bruyant de leur chûte sanglante
Résonne encore aux champs de Carillon.
O patrie, etc.

Plus tard, hélas ! sur nos destins prospères
S'appesantit un voile de douleur :
Mais la fortune en vain trahit nos pères :
La gloire encore fut fidèle au malheur.
O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine,
Au léopard soumit le drapeau blanc,
Sur ses débris il tomba dans la plaine,
Et sa blessure encor saigne à son flanc.
O patrie, etc.

O mon pays, auz pages de l'histoire,
Tes fils un jour sur leurs destins heureux,
Verrons briller le soleil de la gloire,
Dont les rayons couvriront leurs aïeux.
O patrie, etc.

M. A. Plamondon.

LE CANADIEN EXILÉ.

Un Canadien errant
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour triste et pensif,
Assis aux bords des flots,
Au courant fugitif
Il adressait ces mots :

à l'âge de 17 ans.

" Si tu vois mon pays,
" Mon pays malheureux,
" Va dire à mes amis
" Que je me souviens d'eux.

" Pour jamais séparé
" Des amis de mon cœur,
" Hélas ! oui, je mourrai,
" Je mourrai de douleur.

" Plongé dans les malheurs,
" Loin de mes chers parents,
" Je passe dans les pleurs
" D'infortunés moments."

A.- LAJOIE.

LES VOLONTAIRES DE TERREBONNE

CHANSONNETTE.

Partout le canon gronde,
Sa voix sème la terreur, (*bis*)
Chez tous les peuples du monde
La guerre se rallume avec fureur.

REFRAIN

Canadiens, fils de soldats,
Préparons-nous aux combats,
En avant ! En avant !
Chacun à son régiment.
Que notre brave jeunesse
Au champs de l'honneur s'empresse.
Irons nous donc (*bis*) ternir le nom.
Des vainqueurs (*bis*) de Carillon.

Naguère si placides,
Quittant tous leurs ateliers, (*bis.*)
Dans des luttes fraticides
Les Yankees s'entregorgent par milliers.
Canadiens, etc.

Seuls nous avons peut-être
Joui de cinquante ans de paix (*bis.*)
Ne peut-on pas voir paraître
Sur notre horizon des jours plus mauvais
Canadiens, etc.

Jonathan aux longues serres
Voulant réparer l'échec, (*bis.*)
Qu'il va subir chez nos frères,
Pourrait tourner ses regards sur Québec.
Canadiens, etc.

Pour éviter l'orage
Nous croiserions-nous les bras ; (*bis.*)
Subirions-nous cet outrage
De nous laisser subjuger sans combats.
Canadiens, etc.

Issus de noble races
De peuples fiers et guerriers (*bis.*)
Nous devons suivre leurs traces
Et partager leur amour des lauriers.
Canadiens, etc.

Jurons à la patrie,
Vienne l'heure du danger, (*bis.*)
Que cette terre chérie
Jamais ne gémira sous l'étranger.
Canadiens, etc.

UN SOUVENIR DE 1837.

Air : *Combien j'ai douce souvenance.*

Dans le brillant de la jeunesse
Où tout n'est qu'espoir, allégresse,
Je vis captif en proie à la tristesse,
En tremblant je vois l'avenir
Venir.

De longtemps ma douce patrie
Pleurait sous les fers asservie ;
Et, désireux de la voir affranchie,
Du combat j'attendais l'instant
Gaîment.

Mais advint l'heure d'espérance
Où j'entrevoyais délivrance ;
Eh ! mon pays, en surcroît de souffrance,
Mars contrarira tes vaillants
Enfants.

Et moi, victime infortunée
De cette fatale journée,
Le léopard sous sa griffe irritée
Sans pitié me tient mains et pieds
Liés.

La reverrai-je cette amie
Naguère qui charmait ma vie,
Souvent en moi son image chérie
Fait soupirer dans sa douleur
Mon cœur.

Adieu ! ma natale contrée,
Qu'à jamais je vois enchaînée,
Fasse le ciel qu'une autre destinée
T'accorde un fortuné retour
Un jour !

G. E. Cartier.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN.

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
Pour vous, Français j'ai combattu longtemps ;
Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
Attendre ici vos guerriers triomphants.
Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
Sur ces remparts où je porte mes pas ? (*bis*)
De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
Dis-moi, mon fils, (*bis*) ne paraissent-ils pas

Qui nous rendra cette époque héroïque,
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
Renouvelaient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs charges meurtrières ?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Napoléon rassasié de gloire,
Oublîrait-ils nos malheurs et nos vœux,
Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
Sur l'univers se lève radieux ?
Serions-nous seuls privés de la lumière
Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
O ciel, qu'entends-je ? une salve guerrière !
Dis-moi mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre
Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
Cet étendard que moi-même, naguère,
A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
Que n'ai-je, hélas, au milieu des batailles,
Trouvé plutôt un glorieux trépas,
Que de le voir flotter sur nos murailles !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi depuis dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats ;
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
Rêvant encore l'heureux temps d'autrefois,
J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
Le saint espoir qui réveille ma voix.
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront ! et je n'y serai pas !

OCTAVE CRÉMAZIE.

DEDANS PARIS.

Dedans Paris y a-t-une brune } *bis.*
Qui est plus belle que le jour.
Mais elle avait une servante
Qu'aurait (*ter*) voulu
Etre aussi bell' que sa maitresse,
Mais elle n'a pu.

Ell' s'en va chez l'apothicaire : } *bis*
"Combien vendez-vous votre fard ?
— "Nous le vendons par demi-once,
"C'est un (*ter*) écu "
"Pesez moi-z'en un' demi-once
Voilà mon écu."

Quand vous serez pour vous farder } *bis.*
Prenez bien gard' de vous mirer ;
Vous éteindrez votre chandelle
Barbouil—(*bis*) barbouillez-vous.
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour.

Le lendemain au petit jour } *bis.*
La belle a mis ses beaux atours.
Elle met son beau jupon vert,
Son blanc (*ter*) corset.
Pour aller faire un tour en ville
S'y promener.

Dans son chemin, elle fit rencontre } *bis.*
De son gentil cavalier.
"Où allez-yous,— blanche coquette
Si barbe (*bis*) si barbouillée ?
Vous avez la figure plus noire
Que la ch'minée."

Ell' s'en va chez l'apothicaire : } *bis.*
" Monsieur, que m'avez vous vendu ?
— "Je vous ai vendu du cirage
Pour v os (*ter*) souliers :
Pour apprendre à une servante
A se farder.

CECILIA

CHANT CANADIEN

Mon père n'avait fille que moi, (*bis.*)
Dessus la mer il m'envoya ;
Sautez mignonne Cécilia,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! Cécilia. (*bis.*)

Dessus la mer il m'envoya ; (*bis*)
Le marinier qui m'y menait,
Sautez, etc.

Le marinier qni m'y menait (*bis.*)
Devint fort amoureux de moi.
Sautez, etc.

Devint fort amoureux de moi, (*bis*)
Souvent de moi il s'approchait.
Sautez, etc.

Souvent de moi il s'approchait, (*bis.*)
Et me disait d'un air niais ;
Sautez, etc.

Et me disait d'un air niais : (*bis*)
Ma mionnette, embrassez-moi.
Sautez, etc.

Ma mionnette, embrassez moi, (*bis*)
Nenni, monsieur, je noserais.
Sautez, etc.

Nenni, monsieur, je n'oserais (*bis.*)
Carsi mon papa le savait,
Sautez, etc.

Car si mon papa le savait, (*bis*)
Fille battue je le serais !
Sautez, mignonne, Cécilia
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! Cécilia. (*bis.*

IL NE REVIENDRA PAS

ROMANCE

Il m'adorait, il m'appelait son ange,
Et pauvre enfant je ne rêvais qu'à lui.
O jour d'ivresse, ô bonheur sans mélange.
Ah ! pour jamais vos doux rêves ont fui,
Un jour, hélas ! l'orgueil, ce roi du monde,
Troubla mes sens et me parla tout bas.
Je l'oubliai, l'injure fut profonde.
Ah ! j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. | *bis.*

Il était noble et jamais plus belle âme
N'avait brûlé de cœur plus généreux, [me
Que je l'aimais quand son œil plein de flam-
En m'enivrant se mirait dans mes yeux.
Longtemps je fus sa seule idolâtrie,
Longtemps il fut mon seul bien ici-bas !
Pour son pardon, je donnerais ma vie.
Mais j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. | *bis.*

Sans son pardon, il faudra que je meure,
Il m'a maudit en son cœur outragé,
Ah ! saura-t-il au moins que je le pleure,
Ah ! saura-t-il au moins qu'il est vengé !
S'il pouvait voir ma douleur insensée,
Un jour, peut-être, il me tendrait les bras,
Il est si bon, mais il m'a repoussée.
Oui, j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. | *bis.*

L. H. FRÉCHETTE.

MARGOTTON ET JOSÉ.

CHANT CANADIEN.

Air : *Connu.*

Margotton un beau dimanche,
Rencontra son José,
Vêtu de sa blouse blanche
Et coquettement frisé.
"—Bonjour, José, lui dit-elle,
Comment vous portez-vous ?
"—Pas trop mal, et pis vous, Mam'zelle ?"
Dit José d'un ton bien doux.

José, sans reprendre haleine,
Continua sur ce ton.
Puis passant sous un chêne,
Il embrassa Margotton !
Notre fillette un peu sage,
Du revers de sa main
Lui flanque au milieu du visage
Un énergique tapin.

Devant ce sanglant outrage
José déconcerté
Fut comme un renard sauvage
Qu'un coq aurait embêté :
"—Grand merci, dit-il, Mam'zelle,
J'aurai bien ton pardon."
Puis il s'enfuit à tir d'aile
En saluant Margotton.

En effet la jeune fille
S'en repentit bientôt.
Et dans toute sa famille
On n'en sut pas un mot.
Car on vit, malgré la chose,
Le dimanche suivant,
Margotton, en beau jupon rose,
Epouser son tendre amant.

CHARLES........

ECHO MALIN.

L'écho de notre village
Est un écho dangereux ;
Vous ne savez pas, je gage,
Ce qu'il dit des amoureux ?
Quand ces Messieurs à la brune,
Vont,d'une voix importune,
Lui raconter leurs tourments,
L'écho répond : " Tu mens ! tu mens ! (*bis*)
Echo malin, qui répétez sous le bocage } *bis.*
Des amoureux le doux langage, }
Moquez-vous bien (*ter*) de leurs discours.
Pour moi j'en rirai toujours !

En amour on se querelle ;
—Vous ne saviez pas cela ?
Apprenez-en la nouvelle,
Hier la chose arriva
—" Je sais, disait une belle,
Que vous êtes infidèle,
Et pourtant je vous aimais ! "
L'écho répond : "jamais, jamais !" (*bis.*)
Echo malin, etc.

L'amour est une folie ;
—Vous saviez cela ?—Vraiment !
Mais on se reconcilie,
C'est la suite du roman.
—"Jamais, jamais, ô ma belle,
Je ne veux être infidèle,
Ni changer en mes amours !"
L'écho répond : " Toujours, toujours !
Ah! Oui, tu changeras toujours !"
Echo malin, etc.

E. B. DE ST. AUBIN.

LE VOLTIGEUR, 1812.

Air :*Le jeune Edmond allait. etc.*

Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un voltigeur allait finir son quart ;
L'astre du jour achevait sa carrière,
Un rais, au loin, argentait le rempart.
Hélas ! dit-il, quelle est donc ma consigne ?...
Un mot anglais que je ne comprends pas !
Mon père était du pays de la vigne :
Mon poste ! non ! je ne te laisse pas !

Un bruit soudain vient frapper son oreille :
Qui vive !... point. Mais j'entends le tambour.
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille ?
L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.
Hélas ! etc,

C'est l'ennemi, je vois une victoire....
Feu ! mon fusil : ce coup est bien porté ;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la liberté.
Hélas ! etc.

Quoi ! l'on voudrait assiéger ma guérite !
Mais, quel cordon ! ma foi ! qu'ils sont nom-
Un voltigeur, déjà prendre la fuite ! [breux !
Il faut encor que j'en tue un ou deux.
Hélas ! etc.

Un plomb l'atteint ; il pâlit, il chancelle ;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle
Pour son pays de mourir qu'il est doux.
Hélas ! etc.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang ;
Le jour dejà désertait sa paupière ;
Mais il semblait dire encore en mourant :
Hélas ! etc.

F.-X. GARNEAU.

AMOUR.

ROMANCE.

Air : *Connu :*

A quoi pense la jeune fille,
Celle qui rit, chante et s'habille,
En se regardant au miroir ;
Qui posant les mains sur les hanches,
Dit : oh ! mes dents sont bien plus blanches
Que le lin de mon blanc peignoir ?

Elle se promet, folle reine,
De régner fière et souveraine.
Au milieu des parfums du bal ;
Elle compose son sourire,
Afin que d'elle on puisse dire :
Ton amour à tous fut fatal !

A quoi pense cette autre blonde,
Quand sa chevelure l'inonde
Comme un vêtement de satin ?
Dès l'aube, avant qu'elle se lève,
Sa lèvre sourit au doux rève
Qu'elle fait du soir au matin !

Quelle sera sa destinée ?
Est-ce que cette fille est née,
Chaste fleur, pour tomber un jour ?
Voyez ! la pure fiancée !
Elle court où va sa pensée !
Elle se perd par trop d'amour !

Celle-là, brune paresseuse,
Laisse sa prunelle rêveuse
Errer par le ciel de la nuit !
Voici qu'une étoile qui passe
Fait parcourir un large espace
A son grand œil noir qui la suit !

Elle se penche à la fenêtre,
Et se dit : il la voit peut-être !
Que ne puisse-je voler ainsi !
Etoile d'amour, je t'envie !
Je voudrais vivre de ta vie,
Pour ne plus soupirer ici !

J. Lenoir.

LE PETIT ROGER BON TEMPS.

Air : *Mon mari est bien malade.*

Je suis un petit bonhomme
Qui n'a pas plus de dix ans ;
C'est à bon droit qu'on me nomme
Le petit Roger Bon-Temps,
Car je suis gai,
Gai, gai, gai.
Et pétillant
Gai, gaîment.

Pour moi tout se change en fête
Et devient amusement ;
J'ai le jeu seul dans la tête,
C'est mon plus cher élément.

Malgre moi du badinage
Je prends toujours le chemin,
Je fais du bruit, du tapage,
Comme nul autre gamin.

Pour sauter, chanter et rire,
Je suis toujours sur le ton ;
J'ai mon but, lorsque j'attire
Le plaisir dans mon canton.

Il n'est pas dans ma nature
Ne forcer trop mes talents ;
Mais jamais je ne murmure,
Quand on rit à mes dépens.

Mon horreur pour le silence
Me fait passer pour badin ;
" Honni soit qui mal y pense,"
J'ose y risquer mon latin.

Aujourd'hui chacun m'engage,
A n'être pas si bruyant :
Je le veux, je serai sage,
Je le promets en riant.

CH. TRUDELLE,

L'HIVER AU CANADA.

Air : *Hirondelle gentille.*

Je vois de la Nature
Se faner la parure
Regret amer !
Des oiseaux le ramage
Cesse dans le bocage
Voici l'hiver.

Le soleil est plus pâle :
On entend la raffale
Siffler dans l'air ;
La tempête de neige
De flocons nous assiège
Voici l'hiver.

Une couche de glace
Sur le fleuve s'entasse
Jusqu'à la mer,
Et la traîne est lancée
Sur la neige glacée
Voici l'hiver.

On patine et l'on glisse
Sur le flot qui se lisse
En cristal clair ;
On pêche sous sa voûte,
En trouant cette croûte.
Pendant l'hiver.

C'est l'époque où l'on chasse
Le caribou qui passe
    Comme un éclair ;
Le sauvage en raquette
Suit l'orignal qu'il guette
    Pendant l'hiver.

C'est la saison folâtre
Des bals et du théâtre,
    Plaisir fort cher.
On fait de la musique
On joue au whist, on chique,
    Pendant l'hiver.

Quand arrive décembre
On embrâse sa chambre
    D'un feu d'enfer.
Sous sa lourde capote
Le citadin grelotte
    Durant l'hiver.

On prend double semelle ;
Une chaude flanelle
    Couvre la chair.
De rhum ou de genièvre
On s'humecte la lèvre,
    Durant l'hiver.

C'est alors qu'on s'enrhume,
Que chez l'habitant fume
    Le poële en fer..
Là six jours par semaine
On file de la laine,
    Pendant l'hiver.

Alors aussi on pense
Aux parents à distance
A l'ami cher.
Et près du feu qui brille
On écrit, on babille
Durant l'hiver.

Hélas pour l'indigence
C'est un temps de souffrance ;
Nu comme un ver,
L'enfant qui vit d'aumône,
Souvent jeûne et frissonne,
Pendant l'hiver.

Si ma muse légère
N'est pour toi somnifère
Comme l'éther.
Ami lecteur, répète,
Avec ma chansonnette.
Voilà l'hiver.

A. Marsais.

LES FRANÇAIS EN CANADA.

Air : *Vieux français.*

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin, séparés, dispersés,
Nous pleurions tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et nos beaux jours passés !...
Mais dans les cieux un grand nom luit encore
Sur un drapeau par un aigle emporté ;
Pour nous alors l'étendard tricolore } *bis.*
Est l'arc-en-ciel de la fraternité ! }

A l'exilé sur ses plages lointaines [leurs :
Qui cherche un baume à de vives dou- [nes,"
" Mêlons nos pleurs et partageons nos pei-
Lui dirons-nous en montrant nos couleurs ;
"Des vieux soldats, des fils du grand empire
"Se sont unis sous un nom respecté !
"Sur leur bannière ils ne veulent écrire
"Que Bienfaisance, Amour, Fraternité !"

Loin du pays qui nous donna la vie,
Nous retrouvons des frères, des amis,
Un noble sang et même sympathie,
Des souvenirs par nos aïeux transmis !...
Jetons ensemble un soupir vers la France....
Disons un vœu que l'espoir a dicté,
Lorsque vers vous tout notre cœur s'élance,
Serrons nos mains avec fraternité !

Toi dont la main nous jetait tant de gloire,
Protège nous sous l'abri de ton nom !
Le temps n'est plus qui voulait la victoire ;
Notre seul but est la paix, l'union.
Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité ;
Pour le grand homme ayons une prière !...
Et parmi nous de la fraternité !

N. Aubin.

L'AVENIR.

Canada, terre d'espérance,
Un jour songe à t'émanciper ;
Prépare-toi, dès ton enfance,
Au rang que tu dois occuper ;
Grandi sous l'aile maternelle,
Un peuple cesse d'être enfant :
Il rompt le joug de sa tutelle,
Puis, il se fait indépendant.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait sonveraine,
La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
Ce sol, jadis peuplé de preux,
Serait-il fait pour des esclaves,
Des lâches ou des malheureux ?
Nos pères, vaincus avec gloire
N'ont point cédé leur liberté ;
Montcalm a vendu la victoire,
Son ombre dicta le traité.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,
Et vous, jeunes fils d'Albion,
Réunissez votre énergie,
Et formez une nation :
Un jour, notre mère commune
S'applaudira de nos progrès.
Et guide, au char de la fortune,
Sera le garant du succès.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre
Du sort le décret éternel,
Jeunes guerriers, sachez défendre
Vos femmes, vos champs et l'autel.
Que l'arme au bras chacun s'écrie :
"Mort à vous lâches renégats ;
"Vous immolez votre patrie ;
Vos crimes nous ont faits soldats."
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage
Les vieux titres sont inconnus ;
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus.
Le service de la patrie
Peut seul ennoblir des héros ;
Plus de noblesse abâtardie,
Repue aux greniers des vassaux ! 4

O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines
Agiter un sceptre odieux.
De fureur bouillonne en nos veines,
Le noble sang de nos aïeux ;
Dans les forêts, sur les montagnes
Le bataillon s'apprête, et sort ;
La faulx qui rasait nos campagnes
Soudain se change en faulx de mort.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

F. R. Angers.

LA FRONTIÈRE.

CHANT NATIONAL.

Air : *Nouveau.*

"Sous votre Reine et notre République,
Il n'est qu'un peuple, un peuple en Amérique:
Les mêmes chants, enfants, nous ont bercés,
La même audace, hommes, nous ont poussés.
Race Saxonne, en souveraine altière,
Doit commander à tout le genre humain.
Frères Saxons ! qu'on se donne la main, } *bis*
Car il n'est plus (*bis*) aujourd'hui de [frontière." }

Ainsi parlait aux fils de l'Angleterre,
Ainsi parlait, sur cette noble terre,
Qu'ont illustrée et Montcalm et Champlain,
Un vieux savant, petit fils de Franklin.
Il n'oubliait rien qu'une race entière !
Ce bon savant, ne savait-il donc pas,
Qu'à ses aïeux, par autant de combats,
Les Canadiens (*bis*) ont tracé la frontière? } *bis.*

•

Sans le secours généreux de la France
Dont son aïeul implora la vaillance,
L'Américain si jaloux des Français,
Eût pu chanter la gloire des Anglais.
Race Saxonne, à son amour entière,
D'un pôle à l'autre aurait pu s'embrasser,
Et ses enfants entr'eux se caresser :
Car ils n'auraient (*bis*) jamais eu de [frontière. } *bis.*

On nous offrit un jour l'indépendance ;
Mais du congrès sachant l'intolérance,
Le Canadien, fidèle à ses drapeaux,
Sut repousser les *Grecs* et leurs cadeaux ;
Montgomery et sa cohorte entière
Sous nos remparts trouvèrent leur tombeau ;
Le reste fut chassé comme un troupeau
Et peu d'entre eux (*bis*) revirent la [frontière ! } *bis.*

Dans son pays qu'il sauvait à l'empire,
Pour récompense, on voulut le proscrire ;
Pauvre colon, le Canadien toujours,
Sous le mépris a prodigué ses jours ;
Mais quand sonna la trompette guerrière,
Comme autrefois, séduit par la valeur,
A la vengeance il préféra l'honneur : } *bis.*
Salaberry (*bis*) sut garder la frontière. }

Pleins de l'orgueil que la richesse inspire
Nos voisins ont, dans leur triste délire,
Mis les vertus au nombre des tyrans :
Ils ont pitié de nous, gens ignorants.
Mais si tu veux leur faire une barrière,
Peuple, sois bon, pieux, modeste et gai, }
Oui, sois Français, et, comme à Châ- } *bis.*
[teauguay, }
Ils trouveront (*bis*) encore une frontière.

J. B. Bonhomme.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Air : *Brûlant d'amour, et partant pour la guerre,*

Riches cités gardez votre opulence :
Mon pays seul a des charmes pour moi :
Dernier asile où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi ?
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrîrais : j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois, à l'aspect de nos belles,
L'Européen demeure extasié !
Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je mécrîrais : j'ai perdu le bonheur !

Si les hivers couvrent nos champs de glaces
L'été les change en limpides courants,
Et nos bosquets fréquentés par les grâces
Servent encore de retraite aux amants.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrîrais : j'ai perdu le bonheur !

Oh ! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses léopards ;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur nos remparts.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur.

antoine-Norbert A. N. MORIN.

NOS JOURS DE GLOIRE.

Air : *Nouveau.*

Quand nos aïeux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leurs pas
Au plus fort du carnage.
Ils ont été les plus braves soldats :
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Châteauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire,
O souvenir de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence.
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire !
Et, devant nous quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fut-il de pareils,
Le jour où la démence
Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance ?
Oh ! dites-moi où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance,
Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire ?
Ceux qui disaient : "Oh ! nos jours seront [beaux !"
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Pourtant, courage, enfants de mon pays !
Oh ! par votre vaillance,
Toujours, toujours soyez les dignes fils
De la Nouvelle-France.
Courage, espoir ! Retrempons-nous, amis,
Et malgré tout soyons pleins d'assurance ;
Ah ! pour gémir il suffit du passé !
Ne rêvons pas une page plus noire !
Et puis, qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire ?

ZOÉ.

Air : *Connu.*

A l'ombre d'un tilleul en fleurs.
Sous le beau ciel de la Provence,
Zoé les yeux baignés de pleurs,
Chantait sa plaintive romance :
" Petits oiseaux, cessez vos chants [d'amour . } *bis*
"Celui que j'aime est loin de ce séjour."

" Le front ceint des brillants lauriers
" Cueillis par sa jeune vaillance,
" Va-t-il, au milieu des guerriers,
" Oublier nos serments d'enfance ?
" Petits oiseaux, etc.

"Il a quitté ces doux climats,
"Porté sur l'aile de la gloire ;
"Et sa Zoé ne le suit pas,
"Aux lieux chéris de la victoire !
"Petits oiseaux, etc.

Bientôt Zoé ne chanta plus
Sa douce et plaintive romance:
Un tombeau, des pleurs superflus,
Rappellent encor sa constance !
Petits oiseaux,cessez vos chants d'amour :
Celui qu'elle aime a fui de ce séjour !

J. Lenoir.

CHANT NATIONAL

Air : *La victoire en chantant, etc.*

Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore :
Quels destins vient-elle éclairer ?
Comme au temps d'autrefois, reverrons-nous
[encore
Le bonheur assis au foyer ?
L'abondance au sein des campagnes,
Les douces vertus au hameau,
Et l'horizon de nos montagnes
Briller des feux d'un jour plus beau ?
Héritiers d'un passé de gloire,
Soyons unis, et le destin,
Au temple où se grave l'histoire, } *bis.*
Inscrira le nom Canadien. }

Jadis de nos aïeux, sous les drapeaux de
[France
Le bras repoussa l'étranger :
Tel qu'au sein des autans lorsque l'aigle
[s'élance,
L'aiglon protège l'aire altier.
Du devoir esclaves dociles,
Plus tard, sous un sceptre nouveau,
Au champ d'honneur, loin de nos villes,
Leur sang acheta le repos,
Héritiers, etc.

Mais des fronts couronnés la douce gratitude,
Hélas ! n'est plus une vertu :
Bientôt le front vainqueur subit un joug plus
[rude ;
L'heure des dangers n'était plus.
Dès lors une race rivale,
Du pouvoir séides constants,
Par l'injustice et la cabale,
Insulte à nos droits impuissants.
Héritiers, etc.

Des tyrans ici-bas, le règne est éphémère
Le jour viendra ; le peuple attend :
D'outrages, de mépris, il repaît sa colère !
La digue enfin cède au torrent.
Après les sombres jours d'orage,
Au ciel brille un feu plus serein :
Amis, espérons : du courage !
Dieu garde un heureux lendemain.
Héritiers, etc.

MARC-AURELE PLAMONDON.

A MON AMIE

Astre éclatant, qui dores ma chaumière,
Tu viens des jours m'apporter le plus beau ;
Répands ici tes gerbes de lumière,
L'objet aimé pour moi n'est plus nouveau :
Je le possède... il est là... qui soupire...
Son cœur se gonfle à l'approche du mien :
Doux est son feu, plus doux est son empire...
C'est un ange-gardien.

Il fut un temps (ah ! pardonne à mes larmes !)
Où renonçant pour toujours au bonheur,
Je ne vis plus dans l'attrait de tes charmes
Que le néant.... la nuit de mes douleurs.
Quand tu cessais de nous prêter tes flammes,
J'errais pensif.,.. devine le lien
Qui dans ce temps avait reçu mon âme ?
C'était l'ange-gardien.

Absence, hélas ! que tu me fus cruelle...
Ton souvenir se rattache à mes pas....
Près d'Héloïse aimable pastourelle,
Oseras-tu me livrer des combats !
Non ! désormais plus de sollicitude...
Je m'abandonne à l'unique soutien
Qui calmera ma sombre inquiétude....
A cet ange gardien.

A. Romuald Cherrier.

AUX HABITANTS DE QUÉBEC.

Air : *De la Marseillaise.*

Québec, je vais chanter ta gloire
Ecrite sur ton front altier.
Cap diamant haut promontoire
Que jadis découvrit Cartier (*bis.*)
Le cœur d'un vrai Français palpite
D'émotion à ton abord,
Quels grands souvenirs, quel transport,
Ton aspect, en mon âme excite.
Habitants de Québec, aînés du Canada,
Marchez ! (*bis*) au noble but où le Ciel vous
[guida.

Citoyens pour vous la nature
Fut prodigue de ses splendeurs ;
Le vaste Saint-Laurent murmure,
A vos pieds, dans ses profondeurs. (*bis.*)
Un ciel pur brille sur vos têtes,
Des monts couronnés de forêts,
De beaux lacs, de riches guérets,
Voilà vos trésors, vos conquêtes.
Habitants de Québec. etc.

Au nord, à l'ouest, un sol immense
S'offre à vos bras industrieux.
Dans les champs versez la semence
Que pour vous béniront les cieux. (*bis.*)
A la culture de la terre
Joignez les travaux d'ateliers,
Les laboureurs, les ouvriers,
Rendent un empire prospère.
Habitants de Québec, etc.

Sur vos rivages magnifiques
Débarque le peuple émigrant,
Les navires transatlantiques
Sillonnent votre Saint-Laurent. (*bis*).
Un jour ce fleuve de son onde
Remplira de superbe docks,
Par vos mains creusés dans les rocs
Pour tous les pavillons du monde.
Habitants de Québec, etc.

Déjà courent les flots limpides
Jaillissants dans votre cité.
Vos remparts, vos temples splendides
S'y dressent avec majesté (*bis.*)
Votre fleuve près de la rive,
Bientôt, sur sa route de fer,
Verra, prompte comme l'éclair,
S'élancer la locomotive.
Habitants de Québec, etc.

Mais l'homme au manuel ouvrage
Ne doit pas borner ses efforts ;
Dieu, qui le fit à son image,
Chez lui maria l'âme au corps. (*bis*)
Par le pain de l'intelligence
Nourrissez tous vos travailleurs,
Plus instruits ils seront meilleurs,
Le crime naît de l'ignorance.
Habitants de Québec, etc.

Puisse le pavillon de France,
Hélas ! trop rare dans ces eaux
Vous réjouir, par sa présence
Aux mâts de ses nobles vaisseaux ! (*bis*)
Puissent de la mère-patrie
Les fils avec les Canadiens
Resserrer d'antiques liens
Par le commerce et l'industrie.
Habitants de Québec, aînés du Canada,
Marchez ! (*bis*) au noble but où le ciel vous [guida.

A. Marsais.

CHANT NATIONAL.

Dans ce banquet patriotique,
Unis sous le même drapeau,
A la fraternité civique
Dédions un refrain nouveau.
Saint Jean-Baptiste nous protège,
Il nous entend de l'immortel séjour ;
Sous sa bannière un peuple est son cortège,
Chantons ! sa fête est notre jour !

Peu fier des pompes souveraines
Qui frappent ses yeux éblouis,
Le peuple, sans parures vaines,
Ne chôme que pour son pays.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Au bord natal, celui qui l'aime,
Il veut vivre et finir ses jours.
Il cesserait d'être lui-même
S'il ne devait l'aimer toujours.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Quand sur lui, muette victime,
L'oppresseur impose sa main,
Il attend contre qui l'opprime
La justice du lendemain.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De nos pères sur ce rivage,
La gloire empreint le souvenir.
Ils ont abhorré l'esclavage,
Comment pourrions-nous le chérir ?
Saint Jean-Baptiste, etc.

Mais qu'importe que l'on sévisse
Contre un peuple deshérité ;
Sa voix n'est que pour la justice,
Et son bras pour la liberté.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De ses maux perdant la mémoire,
Il doit en essuyant ses pleurs,
Unir ses souvenirs de gloire
A l'attente des jours meilleurs.
Saint Jean-Baptiste, etc

F. M. Derome.

A SAINT JEAN-BAPTISTE.

Noble patron, dont on chôme la fête
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, t'adoptant pour patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Par toi conduit au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par eux conservé.
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir.
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron.
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

F. S. Angers.

LA ROSE ET SON BOUTON

Vers l'empire de Flore
Nous dirigeons nos pas
Au moment où l'aurore
Arrose ses appas.
La déesse s'avance,
Sautant sur le gazon,
En portant en cadence
La rose et son bouton.

Dans mon vaste domaine,
Me dit-elle en riant,
Pour la fête prochaine
Vous cherchez un présent ;
Secondant votre zèle,
Ma main vous fait un don ;
Des fleurs c'est la plus belle :
La rose et son bouton.

Tendre mère, une rose
Couronne vos vertus,
L'autre demi éclose.
Vous promet encore plus.
Qu'une amitié sans tache
Forme votre union ;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

JEAN JACQUES LARTIGUE.

MA BOULE ROULANT.

Derrièr' chez nous y a-t-un étang,
En roulant ma boule ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant,
Ma boule roulant,
En roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule ;
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule ;
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent.
En roulant ma boule ;
Visa le noir tua le blanc,
Rouli, roulant, etc,

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule ;
O fils du roi, tu es méchant !
Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant !
En roulant ma boule ;
D'avoir tué mon canard blanc,
Rouli, roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule ;
Par dessous l'aile il perd son sang,
Rouli, roulant, etc.

Par dessous l'aile il perd son sang,
En roulant ma boule ;
Par les yeux lui sort des diamans,
Rouli, roulant, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,
En roulant ma boule ;
Toutes ses plum' s'en vont au vent,
Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
En roulant ma boule ;
Trois dam' s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant, etc.

Trois dam' s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule ;
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule ;
Pour y coucher tous les passants,
Rouli, roulant, etc.

LA MONTRÉALAISE.

CHANT D'UNION.

Dédié à tous les Canadiens amis du Progrès et de l'Union.

Francs Canadiens qu'on se réveille!
Debout! il faut toujours agir.
Il faut que l'œil de tous surveille
L'œuvre que le temps fait surgir.
Pour continuer notre histoire
Il nous faut encor de la gloire.

CHŒUR.

Que de toute part
Flotte l'étendard
Qui des vieux abus doit miner le rempart
Et donner la Victoire.

De notre loi fondamentale
Faisons respecter le vouloir,
Point de restriction mentale
De la part des gens du Pouvoir.
Que dans les pages de l'histoire
Les félons soient notés sans gloire...
Chœur.

La misère à la longue mine
A pas comptés suit l'ignorant ;
Chassons cette double vermino
Devenons un peuple savant.
La science tient dans l'histoire
La plus utile part de gloire !
Chœur.

De l'Angleterre et de l'Irlande,
Si beaucoup de nous sont venus,
Des races bretonne et normande,
Ceux de la France sont descendus.
Ah ! confrontons dans notre histoire,
Ces noms qui sont égaux en gloire !
Chœur.

Le Canada, terre chérie
Doit pour tous, Anglais et Français,
Devenir la seule Patrie
Qui pour nos fils ait des attraits.
Travaillons pour que notre histoire
Burine cette heure de gloire !
Chœur.

Aux génies de l'Angleterre,
Prenons le respect pour la loi ;
De ceux de notre vieille mère,
Gardons le langage et la Foi.
Et que notre part dans l'histoire,
Soit commune et riche de gloire !
Chœur.

Fais régner sur notre Patrie
Dieu puissant, père des mortels,
La paix des beaux arts, l'industrie
Et le respect pour tes autels.
Fais qu'il n'y ait dans notre histoire,
Jamais une page sans gloire.
Chœur.

FELIX VOGELI.

LA LIBERTÉ, LA PATRIE ET L'HONNEUR.

Air : *Du troubadour.*

O Canadien, qu'illustra le courage
Viens à ma lyre inspirer de doux chants ;
Ton nom toujours a bravé l'esclavage,
Ton bras armé fut l'effroi des tyrans.
Ta voix mâle et sonore,
Répéterait encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Aimant la paix, fuis les yeux du sicaire
Qu'un fer en main, on lâche contre nous ;
Mais si jamais un pacha téméraire
Vient à braver les lois et ton courroux,
Ta voix mâle et sonore,
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Quoi ! voudrais-tu sur le sol de tes pères,
Dans la poussière ensevelir ton front ?....
N'entends-tu pas gémir leurs cimeterres,
Et leurs os bruire aux champs de Carillon ?
Mais non ! ta voix sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Salabery conquit par sa vaillance
Ceux qui juraient d'ensanglanter nos champs ;
Mais Papineau sait par son éloquence
Rompre, au sénat, les projets des méchants.
Ta voix mâle et sonore
Va répéter encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur,

Ce noble cri partout se fait entendre ;
Le peuple, enfin, veut reprendre ses droits.
Un an commence où plus d'un trône en cendre,
En s'éteignant, fera pâlir les rois.
A cet heureux présage
Que promet un autre âge,
Peuples, chantons ces mots chers à mon cœur
La liberté, la patrie et l'honneur !

Papineau

LE CANADIEN.

Air : *Mon père était pot.*

Le Canadien traître à sa foi,
Aurait-il la manie,
D'oublier les mœurs et la loi,
De sa belle patrie ?
Non ! que la gaîté
Et l'urbanité
Règnent sur nos rivages :
Que chansons d'amour,
En ce joyeux jour,
Rappellent nos usages !

Parlerai-je de ces écrits,
Qui remplissent la presse,
Et ne font qu'aigrir les esprits,
Dans ces jours d'allégresse ?
Que nos marguilliers,
Ou nos tenanciers
Gouvernent les fabriques ;
Cela m'ennui' fort,
Et souvent m'endort :
La peste des rubriques !

Qu'un autre vante les attraits
Des filles d'Hibernie ;
Ou que l'Anglaise, de ses traits,
Le mène à la folie,
Pour moi le maintien,
Le doux entretien
De ma concitoyenne,
Ses yeux, sa douceur,
Enchaînent mon cœur :
Vive la Canadienne !...

Ce sol a produit des héros ;
Il est peuplé de braves :
Il n'est sur terre aucuns drapeaux
Pour nous tenir esclaves.
Dans plus d'un endroit,
Plus de maint exploit
En est preuve brillante ;
Et de Châteauguay
Le jour signalé
Le souvenir m'enchante.

Honneur à nos législateurs !
Que de travaux utiles!....
Enfin nous voilà donc vainqueurs
De tous ces imbéciles,
Dont le fiel malin,
Et l'orgueil hautain,
Voulaient, sous leur domaine,
Et nous asservir,
Et nous abrutir :
Leur espérance est vaine.

O mon pays ! sois florissant,
Que tes jours soient prospères !
Ne pli' jamais ton front naissant,
Sous les mœurs étrangères !
Sans soins, sans soucis,
Les yeux et les ris,
Feront notre partage ;
Et que nos neveux
Soient toujours joyeux,
Jusqu'à leur dernier âge

LE BEAU SEXE CANADIEN.

Air : *Charmants ruisseaux.*

L'air le plus pur, ces hivers sans nuages,
Nos beaux printemps, tout ne nous dit-il pas
Qu'un ciel ami, sur nos heureuses plages,
Sexe enchanteur, protège tes appas ?
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

On voit souvent une belle étrangère,
Dont l'œil demande un tendre sentiment;
Mais ton regard, séduisante bergère,
L'offre et l'assure à ton heureux amant.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

L'on trouve en toi la gaîté des Françaises,
Et la constance, et l'art de captiver ;
Aimable belle, à tous quoique tu plaises,
Il n'en est qu'un que tu veuilles charmer.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

Jeunes beautés, une nouvelle année
Veut bien encore sourire à vos désirs ;
Ah ! profitons de sa courte durée,
Sachons goûter les rapides plaisirs.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

BAPTISTE.

LE POMMIER DOUX.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

Air : *Connu.*

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole !
Par derrièr' chez mon père,
Il y a un pommier doux ;
Il y a un pommier doux ;
Tout doux,
Il y a un pommier doux.

La feuille en est verte,
Vole, mon cœur, vole !
La feuille en est verte,
Et le fruit en est doux ;
Et le fruit en est doux ;
Tout doux,
Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince.
Vole, mon cœur, vole !
Trois filles d'un prince
S'sont endormies dessous ;
S'sont endormies dessous ;
Tout doux,
S'sont endormies dessous

La plus jeun' se réveille,
Vole, mon cœur, vole,
La plus jeun' se réveille :
Ma sœur, voilà le jour,
Ma sœur, voilà le jour,
Tout doux,
Ma sœur, voilà le jour.

Ce n'est qu'une étoile,
Vole, mon cœur, vole !
Ce n'est qu'une étoile,
Qu'éclaire nos amours
Qu'éclaire nos amours ;
Tout doux,
Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
Vole mon cœur, vole !
Nos amants sont en guerre,
Qui combattent pour nous ;
Qui combattent pour nous,
Tout doux,
Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
Vole mon cœur, vole !
S'ils gagnent la bataille,
Ils auront nos amours,
Ils auront nos amours.
Tout doux,
Ils auront nos amours.

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Vole, mon cœur, vole ;
Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours !
Ils les auront toujours !
Tout doux,
Ils les auront toujours.

LE ROSIER DE MAI.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

Air : *Connu.*

Par derrièr' chez ma tante
Il y a un bois joli ;
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Gai, lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai !

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit ;
Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari.
Gai, lon la, etc.

Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari ;
Il ne chant' par pour moi,
Car j'en ai un joli.
Gai, lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli ;
Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici ;
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici ?
Gai, l'on la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici ?
—Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis :
Gai, lon, la, etc.

Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis,
Et la belle fontaine
De mon jardin joli :
Gai, lon la, etc.

LA BELLE FRANÇOISE.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

Air : *Connu.*

C'est la belle Françoise,
Allons gai,
C'est la belle Françoise,
Qui veut se marier,
Ma luron lurette,
Qui veut se marier,
Ma luron luré.

Son amant va la voir,
Allons gai,
Son amant va la voir,
Le soir après souper.
Ma luron lurette,
Le soir après souper,
Ma luron luré.

Il la trouva seulette,
Allons gai,
Il la trouva seulette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron lurette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron luré.

Oh ! qu'avez-vous, la belle,
Allons gai,
Oh ! qu'avez-vous, la belle ?
Qu'avez-vous à pleurer,
Ma luron lurette,
Qu'avez-vous à pleurer ?
Ma luron luré.

—On m'a dit hier soir,
Allons gai,
On m'a dit hier soir,
Qu'à la guerr' vous alliez,
Ma luron lurette,
Qu'à la guerr' vous alliez,
Ma luron luré.

—Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Allons gai,
Ceux qui vous l'ont dit, belle.
Ont dit la vérité,
Ma luron lurette,
Ont dit la vérité,
Ma luron, luré.

—Viens-t'en me reconduire,
Allons gai,
Viens-t'en me reconduire
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron lurette,
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron luré.

Adieu, belle Françoise,
Allons gai,
Adieu, belle Françoise,
Moi, je te marierai,
Ma luron lurette,
Moi, je te marierai,
Ma luron luré.

Au retour de la guerre,
Allons gai,
Au retour de la guerre,
Si j'y suis respecté,
Ma luron lurette,
Si j'y suis respecté,
Ma luron luré.

LE CARILLON DE LA NOUVELLE FRANCE.

UN FRANÇAIS.

Messieurs, quand nous avons appris
Vos pompeuses approches,
Il est vrai, nous n'avons pas pris
De flambeaux, ni de torches ;
Mais pour bien mieux vous honorer,
D'abord nous avons fait sonner
6 Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

On dit que le cérémonial,
Vous parut incommode :
C'est Vaudreuil notre général,
Qui l'a mis à la mode ;
Car dès qu'on voit de vos soldats,
Il veut qu'on sonne à tour de bras
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous vous plaignez que tous nos air
Vous écorchent l'oreille.
Cependant ces brillants concerts,
S'accordent à merveille;
Montcalm en marque les accents
Et ses troupes les contre temps
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous espériez dans notre fort,
Manger une salade ;
Nous vous avons servi d'abord
Une fine poivrade.
Vous la trouviez d'un si haut goût,
Que vous n'entendiez plus les coups
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez bien senti les sons
Différents de nos cloches,
Pour en distinguer tous les tons,
Vous étiez un peu proches.
Il ne fallait point avancer,
Quand vous avez vu commencer
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle France.

Vous n'avez pas vu le plus beau
De nos cérémonies,
Si les troupes qu'avait Rigaud
Se fussent réunies,
Vous eussiez vu le Canadien
Sauter et joindre le tocsin
Au carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez dans ce jour perdu
Vos chapeaux et vos tuques,
Si les indiens eussent paru
Vous perdiez vos perruques,
Vous eussiez crié, mais en vain ;
L'on n'eût point arrêté le train
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

UN ANGLAIS.

Merci, messieurs, de vos honneurs
Laissons les railleries,
Le diable emporte les sonneurs
Avec les sonneries.
Quand tout le monde est déconfi,
L'on n'a pas tort de crier : fi !
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

DANS LES PRISON DE NANTES.

Dans les prisons de Nantes (*bis*).
Il y a-t-un prisonnier,
Gai, faluron, falurette !
Il y a-t-un prisonnier
Gai, faluron, dondé !

Personne ne va l'voir (*bis*)
Que la fill' du geolier,
Gai, faluron, falurette !
Que la fill' du geolier,
Gai, faluron, dondé !

Elle lui porte à boire, (*bis*)
A boire et à manger,
Gai, faluron, falurette !
A boire et à manger,
Gai, faluron, dondé !

Un jour, il lui demande : (*bis*)
—" Bell', que dit-on de moi,
" Gai, faluron, falurette !
" Bell', que dit-on de moi ?
" Gai, faluron, dondé !

—" Le bruit court dans la ville (*bis*)
" Que demain vous mourrez,
Gai, faluron, falurette !
" Que demain vous mourrez,
" Gai, faluron, dondé !

—" Oh ! si demain je meurs, (*bis*)
" Lâchez-moi donc les pieds
" Gai, faluron, falurette !
" Lâchez-moi donc les pieds,
" Gai, faluron, dondé ! "

La fille encor jeunette (*bis*)
Les pieds lui a lâché,
Gai, faluron, falurette !
Les pieds lui a lâché,
Gai, faluron, dondé !

Le galant fort alerte (*bis*)
Vers la mer a filé,
Gai, faluron, falurette !
Vers la mer a filé,
Gai, faluron, dondé !

De la première plonge (*bis*)
La mer a traversé,
Gai, faluron, falurette !
La mer a traversé,
Gai, faluron, dondé !

Quand il fut sur la côte, (*bis*)
Il se prit à chanter,
Gai, faluron, falurette !
Il se prit à chanter,
Gai, faluron, dondé !

" Que Dieu béniss' les filles ! (*bis*)
"Surtout cell' du geolier !
" Gai, faluron, falurette !
" Surtout cell' du geolier !
" Gai, faluron, dondé !

" Si je retourne à Nantes, (*bis*)
" Oui, je me marierai,
" Gai, faluron, falurette !
" Oui, je me marierai,
" Gai, faluron, dondé !

" Je prendrai pour ma femme (*bis*)
" La fille du geolier,
" Gai, faluron, falurette !
" La fille du geolier,
" Gai, faluron, dondé !"

NICOLET.

O Nicolet qu'embellit la nature,
Qu'avec transport toujours je te revois !
Sous les frimas comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois.

L'air tempéré, l'horizon sans nuage,
Pour t'embellir, tout s'unit à la fois :
Le front paré d'un éternel feuillage,
Ne peux-tu pas plaire comme autrefois ?

Je le revois ce modeste hermitage,
Où m'enivra le plaisir autrefois ;
Quand protégeant tous les jours le jeune âge,
Je fus heureux pour la première fois.

Mais quel revers loin de cette retraite
A dispersé les amis de mon choix ?
En vain mon cœur y recherche et regrette
Ce que j'aimai pour la première fois.

P. Laviolette.

L'AN 1834.

Encore un an de passé sur le monde ;
La liberté fit crouler un tyran.
Si je vois bien dans la sphère profonde,
L'astre des rois s'éclipse à son couchant.
Peuples, pour nous, c'est un heureux présage,
Quand le loup dort, les bergers sont en paix,
Chantons, le jour de l'esclavage
Va disparaître pour jamais.

La liberté, fuyant de ses domaines,
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts :
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,
Et la torture armer ses chevalets.
Mais de ces temps de pleurs et de misères,
Le règne, enfin, pour le peuple est passé.
Chantons au bruit confus des verres,
Car notre règne est commencé.

Les rois voulaient à la jeune Amérique
Faire aussi don et du sceptre et des fers ;
Mais le lion broyant leur rouille antique,
De leurs débris parsemait les déserts.
Ces hochets d'or sont bons pour des esclaves,
Se disait-il dans sa juste fureur.
Chantons ! et que la voix des braves
Répète ce refrain en chœur.

O Canada ! ton ciel est plein d'orages !
Mais ne crains point l'approche des tyrans ;
L'aquilon seul dans son char de nuages
Renverserait leurs pavois chancelants.
Seul l'homme libre admire nos tempêtes,
Et sait braver en tout temps leur courroux,
Chantons ! car jamais dans nos fêtes
L'alguazil n'entrera chez nous.

F. X. GARNEAU

NAPOLEON.

Il dort ! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir !
Il dort ! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor...
Mais le héros que je rapelle,
Il dort ! il dort !

Il dort et sa tête repose
Sur des lauriers dus au vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort :
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

N. AUBIN.

LA MARGUERITE.

Air : *Humble cabane de mon père.*

Oh ! conservez la marguerite,
Humble fleur, symbole d'amour ;
En l'effeuillant, pauvre petite,
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pitié donc, oh ! pitié pour celle
Qui vient dans l'arrière saison.
Retenez votre main cruelle,
A vous appelez la raison.

Le doute glace la pensée,
Ne doutez donc plus, c'est mourir.
L'âme que l'amour a blessée
D'espérance doit se nourrir.

Pourquoi dépouiller sa corolle
De fleurons qui l'ornent si bien ?
En perdant sa blanche auréole
Marguerite ne dit plus rien.

LA CROIX DE MA MÈRE.

Air : *Un jour pur, etc.*

Celle qui m'a donné la vie
Est dans les champs des noirs cyprès,
Sous la froide pierre endormie,
Pour ne se réveiller jamais.
Dans ce lieu sombre et solitaire,
Tous les jours je verse des pleurs ;
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pèlerinage,
Je crois entendre autour de moi
Sa voix, à travers un nuage,
Qui me dit : " Je veille sur toi ! "
Et comme un baume salutaire,
Ces mots apaisant mes douleurs,
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,
Je ne savais plus que pleurer ;
Mais vers la croix je m'achemine.
Et sa voix me dit d'espérer,
Je m'agenouille, et sur la pierre
Où seront un jour nos deux cœurs !
Auprès de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

SOUVENIR.

Air : *Pourquoi me fuir.*

Le bal était fini, les danses terminées ;
L'orchestre avait cessé son délirant accord ;
Mon pied distrait foulait bien des roses fanées ;
Le bal était fini...moi je rêvais encor !

Je l'avais entrevue...oh ! qu'elle était char
[mante !
Qu'elle était gracieuse avec ses cheveux d'or !
J'avais vu tout un ciel dans sa prunelle ar-
[dente....
Mais elle était partie.... et je rêvais encor !

Je ne l'ai plus revue... et mon âme inquiète
A voulu vainement chercher d'autres amours,
Car depuis ce soir-là, pour le pauvre poëte,
Bien des jours sont passés et j'y rêve toujours!

L. H. FRÉCHETTE.

CHANT DE LA HURONNE.

MUSIQUE DE M. ERNEST GAGNON.

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

Le guerrier blanc regagne sa chaumine ;
Le vent du soir agite le roseau,
Et mon canot, sur la vague argentine,
Bondit léger comme l'oiseau.

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

De la forêt la brise au frais murmure,
Fait soupirer le feuillage mouvant ;
L'écho se tait et de ma chevelure
L'ébène flotte au gré du vent !

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

J'entends les pas de la biche timide...
Silence!...vite ! un arc et mon carquois !
Volez ! volez ! ô ma flèche rapide !
Abattez la reine des bois !

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

L. H. FRÉCHETTE.

CHANT DES CHASSEURS

DE SAINT-LOUIS.

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

En avant ! narguons la mitraille
Et la morgue de l'étranger !
Voici l'heure de la bataille :
C'est le moment de nous venger !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

En avant ! que l'ennemi tremble
Devant nos légers escadrons !
Combattons et luttons ensemble !
Ensemble nous triompherons !

L'aube luit sur nos armes .
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

Mais si la victoire rebelle
Trompait ses fidèles amis ..
Est-il fin plus noble et plus belle
Que de mourir pour son pays !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

L. H. Fréchette.

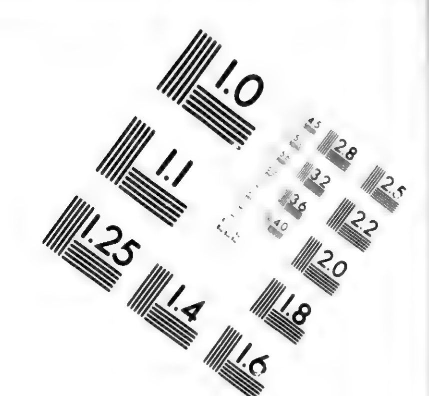
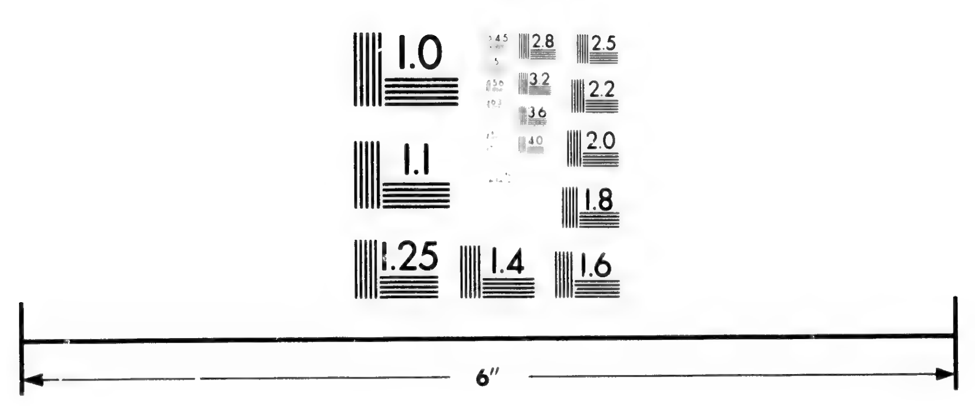


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



A SAINT-MALO.

Air : ***Connu :***

A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois gros navir's sont arrivés.

Nous irons sur l'eau
Nous y prom' promener
Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's sont arrivés,
Chargés d'avoin', chargés de blé.

Chargés d'avoin', chargés de blé :
Trois dam's s'en vont les marchander.

Trois dam's s'en vont les marchander.
Marchand, marchand, combien ton blé ?

Marchand, marchand, combien ton blé ?
Trois francs l'avoin', six francs le blé.

Trois francs l'avoin', six francs le blé.
C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.

C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.
Montez, mes dam's, vous le verrez.

Montez, mesdam's, vous le verrez.
Marchand, tu n'vendras pas ton blé.

Marchand, tu n'vendras pas ton blé.
—Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.

Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.
—A ce prix, on va s'arranger.

MARGOTTON ET SON ANE

RONDE.

Quand Margotton s'rend au moulin,
Filant sa quenouille de lin,
Ell' monte sur mon âne :
Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
Ell' monte son âne Martin
Pour aller au moulin.

Quand le meunier la voit venir,
De rire il ne peut se tenir :
" Attache-là ton âne,
" Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
" Attache-là ton âne Martin
" A la porte du moulin. "

Pendant que le moulin moulait
Le meunier la belle amusait ;
Le loup a mangé l'âne,
Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
Le loup a mangé l'âne Martin
A la port' du moulin.

" J'ai douze écus dans mon gousset,
" Prends en cinq et laisse-m'en sept,
" T'achèteras un âne,
" Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
" T'achèteras un âne Martin
" Pour venir au moulin."

Le mari la voyant venir,
De gronder ne put se tenir ;
"Ce n'est pas là mon âne !
"Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
"Ce n'est pas là mon âne Martin
"Qui t'portait au moulin."

"Mon âne avait les quat' pieds blancs,
"Et les oreill's en rabattant :
"On m'a changé mon âne !
"Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
"On m'a changé mon âne Martin
"A ce maudit moulin."

"Le bout de sa queue était noir
"Je suis volé, c'est clair à voir ;
"Longtemps j'pleurerai mon âne,
"Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
"Longtemps j'pleurerai mon âne Martin.
"Qui m'portait au moulin.

X "Ne sais-tu pas, pauvre nigaud,
"Que les bêtes changent de peau ?
"C'est ce qu'a fait ton âne,
Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
"C'est ce qu'a fait ton âne Martin
"En allant au moulin."

X Ça fait bien la femme, au mari qui lui fait des remarques

QUAN D J'ÉTAIS CHEZ MON PÈRE

CHANT CANADIEN.

Air : *Connu :*

Quand j'étais chez mon père,
Petit gars pastoureau,
J'allais par la bruyère
Conduire mon troupeau.

REFRAIN.

Hiouppe, hiouppe sur la rivière
Vous ne m'entendez guère,
Hiouppe, hiouppe sur la rivière
Vous ne m'entendez pas.

J'allais par la bruyère
Conduire mon troupeau,
Quand un loup, fin compère,
Vint gober un agneau.
Hiouppe, etc.

Quand un loup fin compère,
Vint gober un agneau,
Se disant tant qu'à faire
Choisissons le plus beau,
Hiouppe, etc.

Se disant tant qu'à faire
Choisissons le plus beau
Je prendrais bien la paire,
Mais que dirait l'rusteau ?
Hiouppe, etc.

Je prendrais bien la paire.
Mais que dirait l'rusteau ?
C'est bien assez, j'espère,
Monsieur du Louveteau,
Hiouppe, etc.

C'est bien asssez, j'espère,
Monsieur du Louveteau,
Il fallait, en bon frère,
Laisser du moins la peau.
Hiouppe, etc.

Il fallait en bon frère
Laisser du moins la peau,
Et sa cornett' légère
Pour mettre à mon chapeau
Hiouppe, etc.

Et sa cornett' légère
Pour mettre à mon chapeau,
Et l'os que je préfère,
Pour faire un chalumeau.
Hiouppe, etc.

Et l'os que je préfère
Pour faire un chalumeau,
Afin de nous distraire
Chaque printemps nouveau.
Hiouppe, etc.

Mais chut !...il faut vous faire
La morale en un mot :
Bergers, ne laissez guère
Le loup près de l'agneau.
Hiouppe, etc.

SUR LE COIN D'UN PONT.

Mon père a fait bâtir maison
Sur le coin, sur le coin d'un pont.
Sont trois charpentiers qui la font,
    Sur le coin d'un coin.
    Sur le coin d'un pont,
Ah ! le beau joli coin,
    Que le coin d'un coin,
    Que le coin d'un pont.

Sont trois charpentiers qui la font,
Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
Dont le plus jeune est mon mignon.
    Sur le coin, etc.

Dont le plus jeune est mon mignon
Sur le coin, sur le coin d'un pont;
D'un saut, il mon't sur le pignon.
    Sur le coin, etc.

D'un saut il monte sur le pignon,
Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
Il appelle ses compagnons,
    Sur le coin, etc.

Il appelle ses compagnons
Sur le coin, sur le coin d'un pont
" J'ai-t-un paté de trois pigeons "
    Sur le coin. etc.

" J'ai-t-un paté de trois pigeons,"
Sur le coin, sur le coin d'un pont
" Assis-toi là, et le mangeons,"
Sur le coin, etc.

" Assis-toi là et le mangeons."
Sur le coin, sur le coin d'un pont,
En s'asseyant il fit un bond.
Sur le coin, etc.

En s'asseyant il fit un bond
Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
Qui fit trembler mer et poissons.
Sur le coin, etc.

Qui fit trembler mer et poissons.
Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
Et les cailloux qui sont au fond.
Sur le coin, etc.

MON MOINE,

Ah ! si mon moine voulait danser (bis)
Un capuchon je lui donnerais,
Danse, mon moine,' danse,
Tu n'entends pas la danse,
Tu n'entends pas, maluré lon la,
Tu n'entends pas, maluré, danser

Ah ! si mon moine voulait danser
Un ceinturon je lui donnerais.
Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser,
Un chapelet je lui donnerais.
Danse, etc,

Ah ! si mon moine voulait danser
Un froc de bur' je lui donnerais.
Danse etc,

Ah ! si mon moine voulait danser
Un beau psautier je lui donnerais.
Danse, etc,

S'il n'avait fait vœu de pauvreté
Bien d'autre chos' je lui donnerais.
Danse, etc.

ZOZO.

Je suis Zozo ; par mes actions comiques,
J'ai fait parler de moi pendant z'onze ans,
Je suis le fils de mon seul père unique
Et pour le sûr aussi ben de mouman.
Un jour la nuit, cette pauvre Valère
Tomba malade, mon pèr' me dit : Zozo,
Va t'en chercher du bouillon pour ta mère
Qu'est ben malad', là-bas dans un p'tit pot.

Vite je m'en fus chez mon tonton Licornes,
" Ah ! ça que j'dis, tonton dépêchez-vous.
Mettez l'chapeau sur vot' tête à trois cornes,
Et fait's ensuite un saut de plus chez nous.
La pauvr' bonn' femm' que l'on croyait [perdue
De tous côtés on venait pour la voir ;
En déjeunant on mangea d'la morue
En compagnie, qu'était bouilllie du soir.

Mais v'là t'y pas que par ma maladresse
Je chavirai les assiett's et les plats.
Je fis un' tache à ma veste de graisse.
Et mes culottes de ma jambe de drap,
Et sur les bas que mon grand' pèr' de laine
M'avait donnés avant de mourir violet
Le pauvr' bonhomme est mort d'une migraine
Tenant un' cuiss' dans sa bouch' de poulet.

Roussel

CADET ROUSELLE.

Cadet Rouselle a trois maisons *bis*.
Qui n'ont ni poutres ni chevrons. *bis*,
C'est pour loger les hirondelles :
Que direz-vous d'Cadet Rousselle ?
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits, *bis*.
Deux jaunes, l'autre en papier gris; *bis*.
Il met celui-là quand il gèle,
Ou quand il pleut et quand il grêle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux ; *bis*
Les deux ronds ne sont pas très beaux. *bis*.
Et le troisième est à deux cornes :
De sa tête il a pris la forme.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a une épée, *bis*.
Très longue mais toute rouillée : *bis*.
On dit qu'ell' ne cherche querelle
Qu'aux moineaux et aux hirondelles.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois garçons : *bis*
L'un est voleur, l'autre est fripon : *bis*
Le troisième est un peu ficelle ;
Il ressemble à cadet Rousselle
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois gros chiens, *bis*
L'un court au lièvr', l'autre au lapin, *bis*
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comme le chien de Jean de Nivelle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux chats, *bis.*
Qni n'attrapent jamais les rats ;
Le troisième n'a pas de prunelle ;
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a marié *bis.*
Ses trois filles dans trois quartiers ; *bis.*
Les deux premièr's ne sont pas belles.
La troisièm' n'a pas de cervelle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois deniers, *bis.*
C'est pour payer ses créanciers. *bis.*
Quand il a montré ses ressources,
Il les resserre dans sa bourse.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Resserre

Cadet Roussell' ne mourra pas *bis*
Car, avant de sauter le pas *bis*
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

par un [illegible] régiment
[illegible] en 1792. à Brabant.

ANONYME.

J'AI DU BON TABAC DANS MA TABATIÈRE.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.
J'en ai du fin et du râpé,
Ce n'est pas pour ton fichu nez.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière.
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Ce refrain connu que chantait mon père,
A ce seul couplet il était borné.
Moi, je me suis déterminé
A le grossir comme mon nez.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Un noble héritier de gentilhommière,
Recueille tout seul un fief blasonné ;
Il dit à son frère puîné .
Sois abbé, je suis ton aîné.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Un vieil usurier, expert en affaire,
Auquel par besoin on est amené,
A l'emprunteur infortuné,
Dit, après l'avoir ruiné :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac : tu n'en auras pas.

Juges, avocats, entr'ouvrant leur serre,
Au pauvre plaideur par eux rançonné,
Après avoir patelinè,
Disent le procès terminé :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

D'un gros financier, la coquette flaire
Le beau bijou d'or de diamants orné.
Ce grigou, d'un air renfrogné,
Lui dit : " Malgré ton joli nez...,
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Voilà sept couplets, cela ne fait guère,
Pour un tel sujet bien assaisonné
Mais j'ai peur qu'un priseur mal né :
Ne chante, en me riant au nez :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

ROUL' TA BOSSE.

Roul' ta bosse,
Petit luron
Et ris toujours, à pied comme en carrosse ;
Roul' ta bosse,
Petit luron,
Sois toujours gai, toujours franc, toujours rond

Petit bossu, retiens bien c' que ton père
Chantait souvent, en t' berçant dans ses bras.
Veux tu, mon fils, avoir un sort prospère,
Veux-tu d'venir bien portant et bien gras?
Roul' ta bosse, etc.

Te plaindr' du sort serait une folie,
Ta boss' n'est pas un si triste cadeau ;
Pourquoi t' fâcher ? dans cette courte vie
Chacun de nous n'a-t- il pas son fardeau ?
Roul' ta bosse, etc.

En fait d'esprit, que n'as-tu c'lui d'Esope,
Qu'on admirait à la ville, à la cour !
T'en revendrais sous ta difforme env'loppe
A plus d'un nain qui s'rait l' géant du jour.
Roul' ta bosse, etc.

Pour êtr' heureux, jamais dans ta carrière
Ne prêt' l'oreille aux cancans des badauds,
Ne dis point d' mal des autres par derrière,
Tes quolibets te r'tomberaient sur le dos.
Roul' ta bosse, etc.

De tes amis soulage la détresse,
A les servir en tout temps sois dispos.
Si tu parviens au faîte d'la richesse
D'vant les petits ne fais pas le gros dos.
Roul' la bosse, etc.

S'il s'allumait une nouvelle guerre,
Sois d' ton pays l'appui le plus fervent.
Qu' jamais l'enn'mi n' t'envisage par derrière,
Un bon Français s' montr' toujours par devant.

Roul' ta bosse
Petit luron,
Et ris toujours, à pied comme en carrosse :
Roul' ta bosse,
Petit luron,
Sois toujours gai, toujours franc, toujours rond.

CASIMIR MENETRIER.

COMPLAINTE DES VIEILLES FILLES.

Quand j'étais jeune et gentille,
Je voyais foule d'amants ;
Mais aujourd'hui, vieille fille,
Ils sont tous indifférents.
Et pourtant, pour me produire,
Je fais tout ce que je peux,
J'offre, demande et soupire,
Me retapant de mon mieux.

Pour rien, sans cesse je gronde,
C'est là mon tempérament ;
Je critique tout le monde
Excepté moi seulement.
Je ne parle et ne babille,
Que pour noircir les absents ;
Ma langue est comme une étrille
Sur le dos des braves gens.

Accoudée à la fenêtre,
Tous les dimanches au soir,
Je regarde si peut-être
Quelqu'un entrera me voir.
Aperçois-je un veuf qui passe,
Un garçon qui va veiller,
Je dis d'un air plein de grâce :
Mais, entrez donc babiller.

Quand je chante en compagnie,
Installée au piano,
Je ne parle pas, je crie,
Pour rendre mon chant plus beau ;
Je me pâme, je grasseille,
J'embrouille tant mon français,
Qu'on se demande à l'oreille :
" Mais chante-t-elle en anglais." ?

Hélas ! mes cheveux grisonnent,
Des sillons rident ma peau,
Dents et couleurs m'abandonnent,
Et mon doigt est sans anneau !
Pourquoi m'être si rebelles ?
Manqué-je le moindre bal,
Une des modes nouvelles,
Un seul soir du carnaval ?

J'aime qu'on dise : Madame
Devant les maris, les vieux ;
Mais devant qui cherche femme
" Mademoiselle" vaut mieux.
Lorsque à souper l'on m'invite,
Je mange avant le repas,
Et je dis à table ensuite :
" Oh ! je ne prends presque pas !"

Pour réparer le dommage
Que m'ont causé " *quarante ans*,"
Je me farde le visage,
Et porte fleurs et rubans.
Si quelque langue vilaine
Cherche quel âge j'ai pris :
" Mais je n'ai que la vingtaine,
Depuis quinze ans je le dis."

Je fais tantôt la "*gesteuse*"
Quand je vois quelque garçon,
Et tantôt la précieuse
Pour avoir plus de façon.
J'affecte une voix gentille,
Des tons et des airs mignons,
Je me dresse et me "*tortille*"
En marchant sur les talons.

Et puis, s'il faut le dire,
J'en ai de la pitié.
C'est au point que je soupire
Pour être en " *Communauté*."
Et celle que je préfère
Serait de deux seulement,
Où je m'appellerais " *mère*"
Et ferais le règlement.

Je vais souvent à la messe,
Surtout pour voir marier ;
Et deux fois je me confesse
Avant de communier.
Pour marcher encore plus vite
Vers mon saint avancement,
Soir et matin je médite
Qu'il me manque un sacrement.

Mais j'ai beau, d'une voix tendre
Inviter et supplier,
Personne ne veut me prendre,
Et je reste à marier.
Ah ! qu'ils ont l'âme inhumaine
De me laisser tant pâtir !
Je vais donc rester à "*graine*"
Martyre et vierge mourir !...

Puisqu'il n'est plus d'espérances
Je veux m'en dédommager ;
De joncs, bagues, alliances,
Tous mes doigts vont se charger.
J'aimerai ma blanche "*chatte*"
Et mon cher beau *petit chien*
C'est chose pas mal ingrate,
Mais c'est toujours mieux que rien.

CANADA ! BELLE PATRIE !

Canadiens, venez vous joindre
A l'ombre de vos drapeaux !
A notre ciel je vois poindre
L'aube de nos jours les plus beaux !

REFRAIN.

Canada ! belle Patrie !
Berceau de nos jeunes ans !
En ce jour ta voix chérie } *bis*
Parle au cœur de tes enfants, }

A l'accord qu'on voit paraître
Tout noble cœur applaudit ;
Le vieillard se sent renaître,
Et la jeunesse grandit.

REFRAIN etc.

Le transport qui nous anime
Doit passer à nos neveux,
C'est un sentiment sublime,
Qui nous vint de nos aïeux.

REFRAIN, etc.

Patrie ! au jour de l'orage
Quand tu verras le danger,
Tes enfants pleins de courage
S'armeront pour te venger !

REFRAIN, etc.

Lorsque le canon résonne
Chacun sourit de bonheur,
A sa voix le sang bouillonne
Et réchauffe notre cœur !

REFRAIN, etc.

LA CITADELLE DE QUÉBEC.

De Lévis à Beauport,
De sang baignant nos plaines,
Fier Anglais, tu promènes
L'incendie et la mort.
Suspends, suspends tes pas,
Car Québec te regarde
Montcalm monte la garde :
Anglais, n'avance pas !

REFRAIN.

N'avance pas, n'avance pas,
La Citadelle te regarde.
Montcalm ici monte la garde,
Anglais, n'avance pas !

Sous ce rouge drapeau,
Bientôt chaque village
Parlerait un langage
Barbare et tout nouveau.
On entendrait bientôt
Un jargon britannique
Véritable musique
D'un peuple Wisigoth !

REFRAIN.

N'avance pas, non, non,
Anglais, tu sais d'avance
Qu'un enfant de la France
Sait jouer du canon.
Couchés sur nos ramparts
Vois ces fiers chiens de bronze
Ils sont *huit*, *dix* ou onze,
Ils jappent bien les gars !

VIVE LA FRANCE.

Jadis la France sur nos bords
Jeta sa semence immortelle,
Et nous, secondant ses efforts,
Avons fait la France nouvelle.

REFRAIN

O Canadiens, rallions-nous,
Et près du vieux drapeau, symbole d'es-
[pérance,
Ensemble crions, à genoux,
Ensemble crions, à genoux : vive la Fran-
[ce.

Plus tard un pouvoir étranger
Courba nos fronts, un jour d'orage !
Mais même au moment du danger
Dut compter sur notre courage !

REFRAIN.

Aujourd'hui forts de l'avenir,
Sans faire un seul pas en arrière,
Fidèles aux vieux souvenirs,
Nous poursuivons notre carrière.

REFRAIN.

LOUIS FRÉCHETTE.

LE CASQUE DE MON PÈRE.

Voici le casque de mon père,
Noble débris qu'il m'a laissé ;
Je le conserverai, j'espère,
Car c'est pour moi tout un passé.
Quand vint son heure dernière
Il nous en parlait bien souvent :

REFRAIN.

Voici le casque,— le casque,— le casque,
Voici le casque,— le casque de mon père ;
Voici le casque,— le casque,— le casque—
Le casque de mon père à l'épreuve du vent.

Ce fut le jour de son mariage
Qu'il l'étrenna;— certes sans tort ;
C'était prudent, car en ménage,
Le vent parfois souffle bien fort.
Mais, s'il faut en croire ma mère.
Il fut toujours tendre et charmant ;

REFRAIN.

Lorsque je mets cette coiffure
J'entre sous le toit paternel,
N'ai-je point une noble allure,
L'air imposant et solennel ?
Avec cela j'irais en guerre,
Braver le Czar et le Sultan !

Vous dirai-je enfin que les mites
Ont respecté ce poil soyeux ;
Quoiqu'ayant l'air un peu marmite,
Ces casques-là sont précieux.
On peut se passer de chaumière
Et ne point craindre l'ouragan.

REFRAIN.

BAL CHEZ BOULÉ

Dimanche après les vêpres,
Y aura bal chez Boulé ;
Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.

Vogue, beau marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Loison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y aller.

Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y aller.
Non, li dit sa maitresse,
T'iras quand l'train s'ra fait ;

Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.
I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner.

I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner ;
Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.

Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied,
Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller.

Quand tout son train fut tait,
I s'en fut s'habiller.
Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.

Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.
Quand i fut habillé
I s'en fut chez Boulé.

Quand i fut habillé,
I s'en fut chez Boulé.
Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.

Quand ifut chez Boulé,
I se mit à danser.
Quand il eut bien dansé,
I s'en alla s'coucher.

CHANSON DES VIEUX GARÇONS PAR UNE VIEILLE FILLE.

Depuis longtemps je pleurniche,
J'attends comme un vieux bouquet
Qui languit sur la corniche,
Et tu n'es pas encor prêt !
Tu ris même, âme trigaude,
Du mal qui me fait sécher !
Ah ! tu vas l'avoir la chaude,
Tu vas te faire éplucher !

Méchant, tu fuis l'eau bénite,
Ou n'en prends qu'avec tes gants !
Mais pour la liqueur maudite,
Tu ne craches pas dedans.
Tu jures, vieille barbiche,
Comme un chien de communeux,
Et puis tu fais la catiche,
Avec un air catineux !

Tu ne vas guère à la messe,
Ou n'arrives que fort tard ;
Si tu te rends à confesse
C'est aux pâques de renard.
Le soir, pendant la prière,
Tu t'étends ou dors assis ;
Te rouvres-tu la paupière.
C'est pour voir par le châssis.

Ah ! combien tu nous agaces,
Vieux traître, depuis dix ans !
Ça fait dix fois que tu casses
Et mets l'arrêt sur les bans.
La pauvre Claire en est morte
A force, hélas de brailler !
Et Rose qui n'est point forte
Menace de se troubler !

Tu sens toujours la punaise,
Cancre, à force de croupir ;
Le jour tu dors sur ta chaise
Et le soir tu vas courir
C'est toi qui fais ta marmite,
Qui prépares tes fricots ;
Ta soupe n'est jamais cuite,
Et tu brûles tes gigots.

As-tu vidé ton assiette,
Vite tu cours allumer ;
Ou tu mords dans la torquette,
Lorsque tu ne peux fumer.
Ton gousset porte un bagage,
Un vrai drigail infernal,
L'âcre odeur qui s'en dégage
Peur nous faire trouver mal.

Ta chétive maisonnette
Est bien loin d'être un palais,
Pour tenir la place nette
Tu n'as jamais de balais.
Partout ta chemise fine
Traîne avec ton vieux butin ;
Tu ne brosse ta bougrine
Que le dimanche au matin.

Tes culottes par l'usure
Viennent-elles à percer.
Tu n'as pas de créature
Pour les faire rapiécer,
C'est toi qui fais la reprise,
Mais avenir désastreux !
Tu traverses ta chemise,
Et couds ensemble les deux !

Païen, jamais de carême
Tu n'omets un seul repas,
Tu fais ta grand'face blême
Pour manger toujours du gras.
Ah ! quelle fourmilière
De crimes et de défauts !
Ton âme est la fondrière
Des sept péchés capitaux.

Insensé, sois donc plus sage,
Tâche enfin de t'attendrir!
Mais, hélas ! plus je t'engage,
Plus tu sembles t'endurcir !
Aussi dans l'impénitence
Tu finiras tristement,
Tu vas par ta résistance
Mourir sans le sacrement !

LE 25 DE MAI

VIEUX CHANT CANADIEN.

Air : *Connu*:

J'ai vu le 25 de mai } *bis.*
Sur la glace un gros bélier, }
Qui fricassait des oignons
Avec des p'lott's de neige,
Dans l'oreille d'un pigeon
Dessus le dos d'un lièvre.

Un carosse bien agrèyé ; } *bis.*
Quat' crapauds bien attelés. }
Un wawaron poudré, frisé.
Assis dans ce carosse
Un' frémille à ses côtés ;
Je crois qu'ils vont aux noces.

Il avait pour son laquais } *bis.*
Un gros taon qui jabotait, }
Il avait pour son cocher
Un maringoin d'automne,
Qui sacrait comme un charretier,
Encor' faisait-il l'homme !

Un' sauterell' mal avisée } *bis.*
S'en va pour les voir danser }
Elle est tombée du haut en bas.
S'est casse la cervelle ;
Elle est mort' depuis ce temps-là
J'en ai su la nouvelle.

LES CANOTIERS.

MUSIQUE DE M. C. LAVIGUEUR.

Soulève tes rames,
Mon gai matelot,
Et fais sur les lames,
Bondir ton canot !
Vois là ton amante,
Qui te suit des yeux...
—L'onde était charmanto,
Les rameurs joyeux !

Sur la vague molle,
Effleurant le flot,
Quand ton canot vole,
Hardi matelot,
En cadence chante
Tes refrains si vieux !
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

Sur le flot qui passe,
Passe, canotier !
Voler dans l'espace,
Quel joli métier !
Pourtant la tourmente
Parfois gronde aux cieux !...
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

L. H. FRÉCHETTE.

LE RETOUR.

MUSIQUE DE M. ALFRED PAKÉ

Fleuve dont la vague sonore
A bercé mes jeunes amours,
Ton flot conserve-t-il encore
Le souvenir de mes beaux jours ?
Tu me revois sur cette grève,
Après bien des ans révolus,
Revenant chercher dans un rêve,
L'ombre d'un bonheur qui n'est plus !

Brise fidèle,
De mon fleuve adoré,
Parle-moi d'elle...
J'ai tant pleuré !

Combien de fois, au bord de l'onde,
Rêveuse, je la vis s'asseoir,
Laissant sa chevelure blonde
Frémir sous le souffle du soir !
Combien de fois ta vague errante
Nous balança-t-elle tous deux,
Lorsque sous ta brise odorante,
Notre esquif fendait tes flots bleus !

Brise fidèle,
De mon fleuve adoré,
Parle-moi d'elle...
J'ai tant pleuré !

Et quand le triste bruit des armes
Vint m'arracher à mon bonheur,
Tu reçus ses premières larmes
Et son premier chant de douleur !
O fleuve ! sur ton beau rivage,
Elle vint pleurer si souvent ;
N'as-tu pas gardé son image
Au fond de ton miroir mouvant ?

Brise fidèle,
Témoin de mes amours,
Parle-moi d'elle....
D'elle toujours !

L. H. FRÉCHETTE.

CHANSON PATRIOTIQUE DES CANADIENS AUX ÉTATS-UNIS.

Air : *Sous le soleil brûlant de l'Algérie.*

Beau Canada, c'est aujourd'hui ta fête,
Autour de nous tout nous parle de toi ;
Ton vieux drapeau flotte sur notre tête,
Et notre cœur te garde encor sa foi.
Loin du berceau, race patriotique,
D'un legs sacré les fidèles gardiens,
Tout en aimant la noble République,
Nous sommes fiers d'être nés Canadiens !

REFRAIN.

Chantons, chantons, chantons avec fierté,
    En chœur magnanime,
    Ce refrain sublime,
Chantons, chantons : Patrie et liberté ! (*bis.*)

Quand la patrie aveugle et résignée
Courbait son front sous le pied des pervers.
Tous relevant une tête indignée,
Nous avons dit : L'exil et non les fers !
Et maintenant loin d'un pouvoir inique,
D'un autre sol devenus citoyens.
Tout en aimant la grande République,
Nous sommes fiers de rester Canadiens !

    Chantons, etc,

Dans l'avenir plaçant notre espérance,
Les yeux au ciel, pauvre peuple exilé,
Nous attendons le jour de délivrance,
En contemplant l'étendard étoilé.
Et s'il fallait, dans un moment critique,
De ce drapeau devenir les soutiens,
En défendant la sainte République,
Nous serions fiers de mourir Canadiens !
Chantons, etc.

L. H. Fréchette.

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

Air : *A faire.*

Un jour on m'avait dit: Ne crois rien sur la [terre,
Le sceptique est le sage, et le hasard est roi ;
La raison, devant lui, doit plier et se taire ;
Douter, douter de tout, c'est la suprême loi !
Et moi, je me suis dit : le sceptique est infâme
Et mon esprit n'a pas douté :
Car moi, dans le cœur d'une femme,
J'ai su trouver la *Vérité !*

Je désirais l'honneur, la gloire et la fortune !
Le faste des heureux avait séduit mon cœur !
Et mes illusions, se brisant une à une,
Me jetèrent au front un sarcasme moqueur !
Je détestais la vie.. et pourtant, pour mon âme
Le ciel, n'a jamais été noir ;
Car, moi, dans le cœur d'une femme,
J'ai su retrouver de l'*Espoir* !

Plus tard, quand j'entrevis les horreurs de la [vie
Je m'arrêtai pensif, et je tremblai d'effroi...
Mais bientôt, au contact des haines, de l'en- [vie,
Je devins égoïste, et mon cœur avait froid.

Pourtant, je n'ai jamais perdu la sainte [flamme
Que l'Éternel y mit un jour ;
Car, au fond du cœur d'une femme,
Mon âme a su trouver l'*Amour !*

Ange envoyé du ciel pour calmer la souffrance,
La femme, c'est la *Foi* qui charme nos dou- [leurs !
La femme, c'est l'*Espoir* qui soutient l'exis- [tence !
La femme, c'est l'*Amour* qui dore nos mal- [heurs !
Souvent un cœur blasé qu'un suicide réclame
Quand il voit tout s'éteindre en soi,
Trouve dans le cœur d'une femme,
L'Amour, l'*Espérance* et la *Foi !*

L. H. Fréchette.

LE VÉRITABLE AMOUR.

ROMANCE.

Air : *Connu.*

Tu demandes, Marie,
Si l'amour est menteur :
Si deux fois dans la vie,
On peut donner son cœur ?....
Non, non, mon ange, non, non, mon ange,
Jamais le cœur ne change,
L'amour d'un jour, l'amour d'un jour,
Ce n'est pas de l'amour.

Celle qui sur la terre,
Seule a pu nous charmer,
On l'aima la première,
On doit toujours l'aimer.
Crois-moi, mon ange, etc.

Mais l'amour pur rayonne ;
Le temps la rajeunit.
Le malheur le couronne,
Et le ciel le bénit !...
Oh ! non, mon ange, etc.

Lorsque vient la mort même,
Le cœur va, sans regret,
Attendre ce qu'il aime !...
Revoir ce qu'il pleurait !...
Oui, dans le Ciel, dans le Ciel même !
Toujours, toujours, on s'aime !
Comme le Ciel, comme le Ciel,
L'amour est éternel !

EUG. L'ECUYER.

LA HURONNE.

MUSIQUE DE C. LAVIGUEUR.
Célestin

Brune et gentille est la Huronne,
Quand au village on peut la voir,
Perles au col, mante mignonne,
Et le cœur dans un grand œil noir,
Sa veine a du sang de ses pères,
Les maîtres des bois autrefois :
Vivent les Huronnes si fières } bis
De leurs guerriers, de leurs grands bois }

Regardez-la dans l'onde pure
Mirer son front brun et poli,
Et la fleur qu'à sa chevelure
Suspendit un amant chéri.
Son œil tout chargé de lumières
Dicte alors de suaves lois :
Vivent les Huronnes, etc.

De sa tribu presqu'effacée,
Sous le beau ciel qu'elle aimait tant,
Elle redit l'heure passée,
Auprès d'un sépulcre béant :
Sans cesse aux antiques poussières
Elle donne son cœur, sa foi :
Vivent les Huronnes, etc.

P. G. Huot.

CHANSON.

Air : *Un jour pur éclairait mon âme.*

Je ne cherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays ;
Que les palmes de la victoire
Couronnent les fronts de tes fils !
Jeunes guerriers l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour ?
Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme, } *bis.*
Le sol où j'ai reçu le jour.

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes sourires ;
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour.
Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois, dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang.
Ils ont su repousser les chaînes ;
Moi, je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame,
Je saurai périr à mon tour.
Car j'aime, etc.

A. G. LAJOIE.

---

romance dite de la reine Hortense.

LE BEAU DUNOIS.

Air :—*L'hyménée nous rassemble.*

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle, }
Et sois le plus vaillant. } *bis.*

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Aux nobles vœux fidèles,
Il dit en combattant :
" Amour à la plus belle, }
" Honneur au plus vaillant. } *bis*

par Alexandre de la Borde en 1813.

musique par Pierre Carbonnel.

Hortense épouse de Louis Bonaparte reine de Hollande, mère de Napoléon III.

Hortense, fille, l'imp. Joséphine

" Je te dois la victoire,
" Dunois, dit son seigneur ;
" Puisque tu fais ma gloire,
" Je ferai ton bonheur.
" De ma fille Isabelle
" Sois l'époux à l'instant :
" Car elle est la plus belle, } *bis.*
" Et toi le plus vaillant."

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui doit les rendre heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait, en la voyant :
" Amour à la plus belle ! }
" Honneur au plus vaillant ! "

LE NID DE FAUVETTE.

Air : *Connu.*

Je le tiens ce nid de fauvette ;
Ils sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si longtemps je vous guette :
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles ;
Débattez-vous, oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encore vos ailes,
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entend-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux !
Oui, je le vois : oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine
Moi, qui, l'été dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous :
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

PETITE FLEUR DES BOIS.

ROMANCE DE F. MASINI.

Petite fleur des bois,
Toujours, toujours cachée,
Longtemps je t'ai cherchée
Dans les prés, dans les bois,
Pour te dire une fois
Ce mot, ce mot suprême ;
Oh ! je t'aime, je t'aime,
Petite fleur des bois (*bis*)

Ta naïve beauté,
N'offre rien de frivole,
De ta blanche corolle,
Tombe la volupté.
Aussi chaste et divine,
Où ma lèvre s'incline,
Sans trouver ces douleurs.
Petite fleur, etc.

Tout forme nos liens ;
Dans un rayon de flamme
Je te verse mon âme,
Tes plaisirs sont les miens.
J'aime l'oiseau qui chante
L'aube rafraîchissante,
La mouche aux ailes d'or
Reprenant son essor.
Petite fleur, etc.

Celle qui sait charmer
Porte un nom qu'on adore ;
Le tien, elle l'honore,
Comment ne pas l'aimer ?
Te chercher dans l'absence.
T'apporter ma souffrance,
Te dire : Sois à moi,
Et m'enivrer de toi.
Petite fleur, etc.

PAUVRES AMOUREUX !

CHANSONNETTE.

N'allez pas quand vient le soir,
N'allez pas quand il fait noir,
Confiants dans la nuit sombre,
Sous les myrtes vous asseoir ;
Dans les bois mystérieux,
N'allez pas rêver à deux ;
Rien n'est traître comme l'ombre
Pour les pauvres amoureux !
N'allez pas, n'allez pas, etc.

Les oiseaux sont aux aguets
Pour surprendre vos secrets :
Ils se cachent sous la branche,
Et préparent leurs caquets ;
Puis le vent soufflant par là,
En tous lieux les sèmera,
Si bien qu'au plus tard dimanche
Tout le monde en jasera.
N'allez pas, n'allez pas, etc.

N'allez pas non plus quand luit
L'astre pâle de la nuit,
N'allez pas sur la lagune
Vous bercer bien loin du bruit :
Pour causer si l'on est mieux,
Prenez garde, dans les cieux
Ne voyez-vous pas la lune
Ouvrant sur vous ses grands yeux ?
N'allez pas, n'allez pas, etc.

A l'étoile elle dira :
Voyez donc qui vogue là ;
Et l'étoile, filant vite,
Près des flots s'informera.
Dieu sait quels propos jaloux
Tiendront les flots en courroux !
Et demain, race maudite !
Les pêcheurs riront de vous.
N'allez pas, n'allez pas, etc.

N'allez pas ainsi jetant
Vos plus chers secrets au vent !
Voulez-vous que je vous dise
Le moyen le plus prudent ?
Au logis restez tous deux,
Attendant le jour heureux
Où vous bénira l'Eglise,
Pauvres amoureux !
N'allez pas, n'allez pas, etc.

OH ! QUI ME PASSERA LE BOIS !

CHANSON POPULAIRE.

Air : *Connu.*

" Oh ! qui me passera le bois,
" Moi qui suis si petite ?
" Ce sera monsieur que voilà ;
" Oh ! qu'il a bonne mine !...là.

Somm's-nous au milieu du bois ?
Somm's-nous à la rive ?

"Ce sera monsieur que voilà ?
" Oh ! qu'il a bonne mine !
" Quand nous fûm's au milieu du bois
" La bell' se mit à rire... là.
Somm's-nous, etc.

" Quand nous fûm's au milieu du bois
" La bell' se mit à rire.
"—Oh! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous,
" Qu'avez-vous à tant rire... là.
Somm'es-nous, etc.

" Oh ! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous ?
Qu'avez-vous à tant rire ?
"—Je ris de toi, je ris de moi,
"De nos fell's entreprises... là.
Somm's-nous, etc.

" Je ris de toi, je ris de moi,
 " De nos foll's entreprises,
" Et de m'avoir passé le bois
" Sans petit mot me dire... là.
 Somm's-nous, etc.

" Et de m'avoir passé le bois,
 " Sans petit mot me dire.
"—Oh ! revenez, bell', revenez !
" Je vous donnerai cent livres... là.
 Somm's-nous, etc.

" Oh ! revenez, bell', revenez
 Je vous donn'rai cent livres !
" —Ni pour un cent, ni pour deux cents,
" Ni pour trois, ni pour mille....là.
 Somm's-nous, etc.

" Ni pour un cent, ni pour deux cents,
 " Ni pour trois, ni pour mille ;
" Il fallait plumer la perdrix
" Tandis qu'elle était prise....là.
 " Nous avons passé le bois :
 " Nous somm's à la rive !"

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

Air : *Connu.*

La mer m'attend, je veux partir demain ;
Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis homme ;
Je suis Breton, et je suis gentilhomme,
Sur l'Océan je ferai mon chemin.
—Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre ?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi !...
Oh ! ne vas pas loin de notre berceau ;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau !

—Sur un beau brick qui portera ton nom,
Je deviendrai, dans un an, capitaine :
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton.
—Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle ?
Pour trésors, le bonheur,
Pour t'aimer, tout mon cœur ?
Oh ! ne va pas, etc.

Mais il partit, quand la foudre grondait ;
Dix ans passés, de lui point de nouvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Toujours pleurait et toujours attendait.
Un jour à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri....
—C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui !
—Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au berceau ;
J'ai tant souffert loin de toi, ma compagne !
Mais je l'oublie en voyant ma montagne ;
O ma chère Bretagne,
Que ton soleil est beau !

LA SAVOYARDE.

Air : *Connu.*

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas !
Et moi ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas !
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris :
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays,
En lui disant : Adieu !
A la grâce de Dieu !
Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage :
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière ;
La prière donne du cœur ;
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.
Va, mon enfant, adieu ! etc.

Il s'en va donc par la vallée,
Gagner son pain sous d'autres cieux
Longtemps, longtemps et désolée,
Sa mère le suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère,
N'eut plus son cher fils pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère,
L'enfant, qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu ! etc.

LES FEUILLES MORTES.

Mes jours sont condamnés ! je vais quitter la
[terre !
Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour !
Vous qui pleurez, hélas ! bel ange tutélaire,
Laissez tomber sur moi vos doux regards d'amour !
Du céleste séjour entr'ouvrez moi les portes
Et, du Maître éternel, pour adoucir la loi,

Quand vous verrez tomber, tomber les
[feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
[pour moi. } *bis.*

Oui, le premier printemps va fleurir sur ma
[tombe ;
Oui, ce jour qui m'éclaire est mon dernier soleil,
Et des arbres jaunis chaque feuille qui tombe
Me montre du trépas le lugubre appareil !
Oui, des oiseaux du ciel les légères cohortes
Chanteront dans les airs,sans me causer d'émoi!

Quand vous verrez tomber, tomber les
[feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
[pour moi. } *bis.*

Sans vous, sans votre amour je quitterai la vie,
Sans y rien regretter, rien qu'un séjour de deuil.
Aux chagrins, aux revers ma jeunesse asservie
Voit la mort comme un phare et non comme un
[écueil.
Mais j'ai par vos doux soins, des douleurs
[les plus fortes
Bravé les traits cruels sans trouble et sans émoi.
Quand vous verrez tomber, tomber les
[feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
[pour moi. } *bis.*

LES GIRONDINS.

Par la voix du canon d'alarme,
La France appelle ses enfants !
Allons, dit le soldat : Aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie ! (*bis*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-
[vie. (*bis.*)

Nous, amis, qui loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins, nos funérailles
A la France ! à la liberté !
Mourir, etc.

Frères, pour une cause sainte
Quand chacun de nous est martyr
Ne proférons pas une plainte,
La France un jour doit nous bénir.
Mourir, etc.

Du créateur de la nature,
Bénissons encor la bonté ;
Nous plaindre serait une injure :
Nous mourons pour la liberté.
Mourir, etc.

MA NORMANDIE.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil devient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Venise et ses gondoliers.
J'ai vu les monts de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers;
En saluant chaque patrie
Je me disais : aucun séjour
N'est si beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour,

par "Frédéric Bérat"
1800 – 1855

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis, (bis)
Nous sommes tous si réjouis ? (bis)
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.

Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Vive le son !
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas : (bis)
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle :
Vive le son, etc.

Point de froideur, point de hauteur :
L'aménité fait le bonheur ;
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté.
Mangeons à la gamelle :
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez, dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos ;
Quand on travaille, on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle ?
Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourant de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus brave soldat
Qui mange à la gamelle,
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons,
A Capoue ont fait les capons ;
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis.

Vive la république !
Vive le son !
Vive le son !
Vive la république !
Vive le son du canon !

JE GARDE MA FOI.

Air : *Ah ! que l'amour, etc.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?
Effort cruel qu'on exige de moi !
Si tu le veux, le repos, l'espérance,
Je perdrai tout rde ma foi.

Je t'oublierai, quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir ;
Je t'oublierai, quand la rose vermeille,
Refusera le baiser du zéphir.

Je t'oublierai, quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit ;
Je t'oublierai, quand le torrent rapide
Remontera vers la source qu'il fuit.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes larmes ;
Est-il un bien qui vaille ma douleur ?
J'aime ma peine, elle a pour moi des char-
[mes,
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs.

LA BRIGANTINE.

Air : *O ma Georgette etc,*

La brigantine,
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Provence, adieu ! } bis.

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Ma mère, adieu !

Ma sœur se lève,
Et dit : Déjà,
J'ai fait un rêve,
Il reviendra.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Ma sœur, adieu !

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore,
En m'appelant.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Isaure, adieu !

Brise ennemie
Pourqnoi souffler
Quand mon amie
Veut me parler ?
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Bonheur, adieu !

LE PETIT MOUSSE NOIR.

Air :—*Mon esfant, tu voudrais comprendre.*

Sur le grand mât d'une corvette,
Un petit mousse noir chantait,
Disant d'une voix inquiète,
Ces mots, que la brise emportait :
Ah ! qui me rendra le sourire
De ma mère m'ouvant ses bras ?
Filez, filez, ô mon navire ;
Car le bonheur m'attend là-bas. (bis)

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit : " Tu vas sous d'autres cieux.
De nos savanes la chaumière
Va disparaître de tes yeux :
Pauvre enfant ! si tu savais lire,
Je t'écrirais souvent hélas !"
Filez, filez, ô mon navire,
Car le bonheur m'attend là-bas.

On te dira dans le voyage
Que pour l'esclave est le mépris ;
On te dira que ton visage
Est aussi sombre que les nuits ;
Sans écouter, laisse-les dire,
Ton âme est blanche, eux n'en n'ont pas.
Filez, filez, ô mon navire,
Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait sur la misaine,
Le petit mousse de tribord,
Quand tout à coup le capitaine
Lui dit en lui montrant le port :
" Va mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre, et fuis des cœurs ingrats.
Tu vas revoir ta pauvre mère,
Et le bonheur est dans ses bras.

LA PLAINTE DU MOUSSE.

Pourquoi m'avoir livré, l'autre jour, ô ma mère,
A ces hommes méchants qu'on nomme matelots,
Qui toujours aux enfants parlent avec colère,
Et se plaisent à voir leurs cris et leurs sanglots ?
Toi, mère, tu rendais la douleur moins pénible,
Ta voix était plus douce à celui qui pâtit ;
Si ces gens sont méchants, la mer est bien ter-
[rible !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? *bis.*

Dans ton logis le pain était bien noir, ma mère,
Mais ta main le donnait avec des mots si doux,
Que pour moi la saveur en était moins amère,
Et puis je le mangeais assis sur tes genoux.
Ici, point de pitié, personne, hélas ! qui m'aime,
Et lorsque le repas des matelots finit,
On me jette ma part en lançant un blasphème,
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? *bis.*

Mais qui vient donc encor troubler ma rêverie ?
Un bruit qui m'épouvante a retenti partout,
J'entends l'aigre sifflet du maître qui nous crie :
"Quittez votre hamac, allons, debout, debout !"
On se parle tout bas, et chacun s'inquiète ;
J'entends les mâts craquer, et la mer qui mugit ;
Tout le ciel est en feu, grand Dieu ! c'est la tem-
[pête !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?

MON AME A DIEU, MON CŒUR A TOI.

La voile est à la grande hune,
Disait un Breton à genoux,
Je pars, pour chercher la fortune,
Qui ne veut pas venir à nous.
Je reviendrai bientôt j'espère,
Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir,
Il faut vendre son âme au diable,
Et donner son cœur aux plaisirs.
Mais lui songeant à sa chaumière,
Plein de tendresse et plein de foi,
Il répétait : Ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,
Et puis, il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or.
Mais il lit ces mots sur la pierre :
Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;
Mais dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi,
Oui dans le ciel, comme sur la terre,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

MA BRETAGNE.

ROMANCE.

Quand je vous vois sous cet ombrage
Où vous chantez heureux,
Je vais seul au loin sur la plage,
Rêver à d'autres cieux ;
Je pense à ma pauvre Bretagne
Où l'on pleure en chantant,
Je pense aux airs de la montagne
Que mon cœur aime tant.

Oui, je préfère, amis,
Les doux refrains de mon pays... } *bis.*
Quand reverrai-je ma Bretagne
Que mon cœur (*bis*) aime tant ?

Lorsque là-bas, sous les charmilles,
Où vous dansez joyeux.
Je regarde ces blondes filles,
Des pleurs voilent mes yeux.
Mais autrefois dans ma Bretagne,
Toujours, toujours content,
J'allais danser sur la montagne
Que mon cœur aime tant !
Oui, je préfère, etc.

Quand vous passez dans la prairie,
En cueillant chaque fleur,
Je rêve à cette fleur chérie
Que j'ai là sur mon cœur :
Elle me vient de la Bretagne
Où le bonheur m'attend.
Elle a fleuri sur la montagne
Que mon cœur aime tant !
Oui, je préfère, etc.

LA JUIVE.

Air : *Connu.*

Jeune fille, oh ! toi que j'adore,
A genoux je viens te bénir.
Je puis mourir, si jeune encore,
Hélas ! que vas-tu devenir ?
Viendras-tu prier sur la pierre
Qui doit me cacher à tes yeux ?
Mais d'une Juive une prière,
Hélas ! ne va pas jusqu'aux cieux. } *bis.*

Que ta croyance soit la mienne,
Fille du désert, viens à moi ;
Ma main va te faire chrétienne,
Te faire enfant de sainte loi ;
Regarde le soleil qui brille
Sur ton front doux et gracieux ;
Mais cette brise, oh ! jeune fille,
Portera ton nom jusqu'aux cieux. } *bis.*

Jeune fille, goutte à goutte
Reçois l'eau qui baptisa Dieu
Ma main va te tracer la route,
Et te faire enfant du saint lieu
Une croix sur ton front placée
Sera le guide mystérieux.
Ne pleure plus, ma fiancée,
Nous nous retrouverons aux cieux

LA CHANSON DU BON PASTEUR

Bons habitants du village,
Prêtez l'oreille un moment,
Ma morale est douce et sage,
Et toute de sentiment.
Vous saurez bien me comprendre :
C'est mon cœur qui parlera.
Quand vous pourrez, venez m'entendre,
Et le bon Dieu vous bénira.

Aux vignes, dans les vendanges,
Aux champs, pendant les moissons,
De Dieu chantez les louanges :
Il sourit à vos chansons.
Quand le plaisir dans la plaine,
Le soir vous appellera,
Dansez gaiement sous le vieux chêne,
Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,
Le soir vient-il à pas lents
Vous demander une place,
Près de vos foyers brûlants,
Sans connaître la bannière
Sous laquelle il s'illustra,
Vite, ouvrez-lui votre chaumière,
Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses,
Pour moi ne détachez rien.
Vos familles sont heureuses :
Leur bonheur suffit au mien :
Ménagez votre abondance
Pour celui qui pâtira ;
Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,
Chez vous un pauvre exilé
Dévorait sa peine amère :
Vers lui Dieu l'a rappelé.
Qu'importe si sa prière
De la vôtre différa,
Priez pour lui, c'est votre frère,
Et le bon Dieu vous bénira.

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

J'entends dans nos montagnes
Le son du chalumeau,
Et déjà mes compagnes
S'assemblent sous l'ormeau.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Las ! qui n'a plus de mère,
Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,
M'environna toujours ;
Mon père loin de France
Vit terminer ses jours.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Car sans lui, sans ma mère,
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides
Que dans mon souvenir,
Des cieux où tu résides,
Daigne encor me bénir !
Auprès de ma chaumière
Où tu me vois errer,
Veille sur moi, ma mère,
Toi que j'aime à pleurer.

MES SOUVENIRS.

Air : *O mon pays, heureuse terre !*

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours,

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Daure,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Dont l'airain sonnait le retour
Du jour ?

J'ATTENDS.

Que fais-tu là, pauvre poëte,
Dans tes quatre murs enfermé ?
Ton âme rêveuse, inquiète,
N'a donc plus soif d'air parfumé.
Le premier bourgeon va s'ouvrir,
Au premier souffle du printemps,
Que fais-tu là, quand tout respire,
J'attends. (*ter.*)

La nature fait sa toilette,
Elle a, pour de prochains ébats,
Mis sa jupe de violette
Et son écharpe de lilas
Veins et mêle ta poésie
A tous les échos palpitants
Que fais tu, pouquoi fuir la vie ?
J'attends. (*ter.*)

N'es-tu que l'ombre de toi-même
Et faut-il donc pour t'émouvoir
Te dire que celle qui t'aime,
Implore ton baiser ce soir ?
Au souvenir de si doux charmes,
Quel cœur ne s'ouvre à deux battants !
Que fais-tu les yeux pleins de larmes,
J'attends. (*ter.*)

Ecoute enfin ta vieille mère
Veut te revoir une heure encor,
Avant que son heure dernière
Tinte à l'horloge de la mort.
N'hésite plus, viens, suis moi-vite,
Songe qu'elle a quatre vingts ans.
Quoi ! tu restes morne en ton gîte ?
J'attends. (*ter.*)

J'attends que mon âme recouvre
La vie avec la liberté ;
J'attends que cette porte s'ouvre
A Lazare ressuscité.
J'attends les heures solennelles,
Qu'un jour me versera le temps,
J'attends qu'on me rende mes ailes,
J'attends. (*ter.*)

LE REPOS DU TYPOGRAPHE ET L'AMOUR FRATERNEL

Allons, typographes, ensemble
Jouissons du repos permis.
C'est un beau jour qui nous rassemble
C'est la fête de vieux amis.

Qu'un doux repos suive l'ouvrage,
Le vin, à chanter, nous engage,
Notre refrain le plus joyeux :
Chantons tous sans tapage ; } (*bis*)
Unis, nous sommes heureux ! }

A Gutenberg salut et gloire !
A lui nous devons le bonheur.
Le monde bénit sa mémoire,
Bénit le premier imprimeur.
Obscur au début de son âge,
Son grand génie et son courage
Ont porté son nom jusqu'aux cieux !
Chantons, etc.

Amis, saluons avec joie
L'avenir de prospérité
Dont le progrès trace la voie
A la presse, à l'humanité.
Par nous le peuple devient sage,
Il évite par notre ouvrage
La routine de nos aïeux,
Chantons, etc.

Enfants de la *case*, typographes,
L'accord doit régner parmi nous
Sans *épreuves* ni *paragraphes*,
Mais en *clichés* servant pour tous :
Comme épigraphe à cette *page*,
Nous ajouterons notre adage,
Notre refrain harmonieux :
Chantons, etc.

Au compagnon célibataire
Souhaitons qu'il rencontre un jour
Une amante qui sache plaire,
Et nul *pâté* dans leur amour,
Lorsque les joindra, sans orage,
L'*accolade* du mariage.
Chantons, etc.

D'un mari dont on est fière,
D'une femme l'honneur du foyer,
Epoux veulent un *exemplaire*...
Puisse le ciel leur octroyer.
Que des enfants au frais visage
Amènent la paix au ménage
Et chantent en chœur avec eux :
Chantons, etc.

Entourons d'honneur la vieillesse,
Afin que, marchant sur nos pas,
Nos petits-fils, pleins de tendresse,
Charment le soir des grands papas.
Et coulent des jours sans nuage.
Au *point* final, d'un gai visage,
Nous redirons encore joyeux :
Chantons tous, sans tapage ;
Unis, nous sommes heureux } *bis.*

MARIE.

ROMANCE.

Ne sais-tu pas, Marie, enfant douce et ré-
[veuse,
Que ton œil ravissant sait toujours captiver ;
Pauvre amoureux errant dans la nuit téné-
[breuse
Ton sourire à l'espoir, seul peut me ramener.
Aux reflets séduisants de ta prunelle ardente,
Je sens d'un amour pur mon âme tressaillir,
J'implore mon pardon de ta lèvre charmante
Oh ! ne me fais donc plus souffrir ! (*bis.*)

Te souvient-il encor, doux ange de mes
[rêves,
Du jour où je te vis pour la première fois ;
Ignorant ton regard qui me poursuit sans
[trêve
Je cheminais rêveur, et songeant d'autrefois.
Aujourd'hui plein d'espoir, j'évoque ton
[image
Comme une ombre envolée, un lointain sou-
[venir.
Je le revois toujours, ton gracieux visage.
Oh ! ne me fais donc plus souffrir. (*bis.*)

Rappelle-toi, Marie, aux jours de la souf-
[france,
Que je suis là, veillant et protégeant tes pas;
Je suis là près de toi soupirant en silence,
Esclave de tes yeux : ne me repousse pas.
Je ne rêve que toi, que ton sourire d'ange ;
J'espère en ta pitié, j'espère en l'avenir.
Tu peux me rendre heureux d'un bonheur
[sans mélange.
Oh ! ne me laisse plus souffrir. (*bis.*)

TOUJOURS A TOI

ROMANCE.

Lorsque la nuit,
Jetant son voile,
Couvre sans bruit
La pâle étoile ;
Quand près de moi
Tout se fait sombre,
Que mon regard erre dans l'ombre,
Je pense à toi ! ! (*ter.*)

Lorsque je vois
Un doux visage
Briller parfois
Sur mon passage,
Je sens en moi
Naître des larmes ;
Quand il me rappelle des charmes,
Je pense à toi. (*ter.*)

Quand du ruisseau
Le frais murmure,
Ou d'un oiseau
La note pure,
Auprès de moi
Parle et résonne,
Dans l'extase où je m'abandonne
Je pense à toi. (*ter.*)

Dans un salon,
Près d'autres belles,
Où la chanson
Parle pour elles,
Je dis, crois-moi,
En ton absence
Si l'on demande à qui je pense :
Toujours à toi ! ! !

JE CHANTERAI.

Que serait notre vie,
Sans le charme touchant
D'une douce harmonie
Et d'un gracieux chant ?
Voyageur sur la terre,
Fatigué du chemin,
Quand je chante j'espère,
Oubliant le chagrin.

Un contretemps m'arrête ;
Faut-il me rebuter ?
A vaincre je m'apprête,
Et sais encore chanter.
Ranimant mon courage,
Le chant est à mon cœur
Ce qu'est au vert bocage
Du matin la fraîcheur.

La gentille alouette,
  Le rossignol des bois,
La caille et la fauvette
  Font résonner leur voix
Dans l'air, dans la prairie.
  J'aime leurs chants joyeux ;
Aussi toute la vie,
  Je veux chanter comme eux.

NE QUITTE JAMAIS TON VILLAGE.

PASTORALE.

Air : *Laissez les roses aux rosiers.*

Quoi, tu veux, gentille Marie,
En délaissant ton blanc troupeau,
Quitter ta mère tant chérie
Et le toit qui fut ton berceau ?
Crois-moi, si tu veux rester sage } *bis.*
Et garder ta chaste pudeur, }
Ne quitte jamais ton village, } *bis.*
C'est là qu'on trouve le bonheur ! }

Loin du fracas des grandes villes,
Ici sous tes ombrages frais
Tu passeras des jours tranquilles
Dans l'adondance et dans la paix ;
Crains le luxe et son étalage,
Et pour avoir la paix du cœur,
Ne quitte jamais ton village,
  C'est là qu'on trouve le bonheur.

Tu veux de l'or, des apanages,
Pauvre Marie, y penses-tu ?
Contre de brillants équipages,
Voudrais-tu troquer ta vertu ?
La fortune est souvent volage
Et son éclat est bien trompeur !
Ne quitte jamais ton village,
C'est là qu'on trouve le bonheur !

Reste aux champs, jeune bergerette,
Et ne formant plus d'autres vœux,
Reprends ta légère houlette,
Tes travaux et tes chants joyeux.
Plus tard, par un doux mariage,
Prends pour époux un laboureur.
Tu dois trouver dans ton village
Celui qui fera ton bonheur !

LE MIROIR.

A son miroir de Venise,
Ma tante a mis un rideau,
Disant : Petite Denise,
Ah ! s'aimer tant n'est pas beau.
Je ne conçois pas son blâme,
Se mirer n'est pas nouveau,
Car Eve était une femme
Qui dut se mirer dans l'eau.

Maintenant, c'est en cachette
Que j'entre dans le boudoir.
Est-ce donc être coquette
D'interroger un miroir ?
Moi, je préfère, pour cause,
Cet ami du temps nouveau,
Il dit si gentilles choses,
Bien plus nettes que dans l'eau.

Ma tante, elle, se regarde
Beaucoup plus que moi, vraiment !
L'avoûrai-je ? elle se farde :
C'est pour plaire assurément.
Que deviendrait sa peinture
Et tout l'art de son pinceau,
Si jamais, par aventure,
Ma tante tombait dans l'eau ?

J'épouserai, quoi qu'on dise,
Marcelin qui, tout joyeux,
Hier me disait : Denise
Dans mes yeux mire tes yeux !
Laisse, crois-moi, ma promise
Glace, parfum, oripeau,
Viens, le clocher de l'église
Là-bas se mire dans l'eau.

———

SÉRÉNADE.

Quand tu chantes, bercée
Le soir entre mes bras,
Entends-tu ma pensée
Qui te répond tout bas :
Ton doux chant me rappelle
Les plus beaux de mes jours.
Ah !
Chantez, chantez, ma belle, } *bis.*
Chantez, chantez toujours.

Quand tu ris, sur ta bouche
L'amour s'épanouit,
Et soudain le farouche
Soupçon s'évanouit.
Ah ! le rire fidèle
Prouve un cœur sans détours.
Ah !
Riez, riez, ma belle,
Riez, riez toujours.

Quand tu dors, calme et pure,
Dans l'ombre sous mes yeux,
Ton haleine murmure
Des mots harmonieux.
Ton beau corps se révèle
Sans voile et sans atours.
Ah !
Dormez, dormez, ma belle,
Dormez, dormez toujours.

TOUJOURS SEUL !

Sous ce bandeau de fer, hélas ! prison infâme,
Nul ne peut m'approcher, leur frayeur le
[défend.
Que je serais ému des accents d'une femme !
Que je serais heureux de la voix d'un enfant !
Mais je suis toujours seul avec ma peine
[amère !
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère,
Et pour elle, ô mon Dieu ! j'aurais eu tant
[d'amour. (*bis.*)

Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile rayonne ;
La cloche tout là-bas dans l'air vient de gémir.
De diamants la nuit parsème sa couronne..
Que je serais heureux si je pouvais dormir !
Mais je suis toujours seul avec ma peine [amère !
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;
Moi je n'ai pas connu les baisers d'une mère !
Et pour elle, ô mon Dieu ! j'aurais eu tant [d'amour. (*bis.*)

Plus de sommeil pour moi, tant mon âme est [flétrie !
O mon Dieu par pitié, daigne me secourir !
Toi seul es grand ! rends-moi ton ciel, douce [patrie !
Que je serais heureux si je pouvais mourir !
Car je suis toujours seul avec ma peine amère !
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère!
Dans ton ciel, ô mon Dieu ! garde-moi son [amour ! (*bis*)

J'AVAIS RÊVÉ.

Air : *Eveillons-nous, et tâchons d oublier.*

Un jour, hélas ! jour de joie et de larmes,
J'ai vu passer comme une vision
L'ange adoré qui cause mes alarmes
Et de mon cœur détruit l'illusion.
En le voyant tendrement me sourire,
Pauvre insensé, j'osais croire au bonheur.
C'était un rêve, et mon âme en délire } *bis*
Regrette encor le temps de son erreur }

Un jour, sa voix, plus douce que la brise
Qui dans l'été se joue au fond des bois,
Me dit : Je t'aime ! et dans mon âme éprise
L'amour sourit pour la première fois.
En l'écoutant, tout semblait me redire
Ces mots divins qui font battre mon cœur :
C'était un rêve, etc.

Vous avez fui, douces heures d'extase,
Qui de ma vie embellissiez le cours,
Où voltigeait, vêtu d'or et de gaze,
L'essaim joyeux des suaves amours ;
Vous avez fui, quand bravant votre empire,
L'ingrate, hélas! se jouant de mon cœur,
Brisa mon rêve, et mon âme en délire
Depuis ce temps regrette son erreur.

TA RÉSILLE.

Ta résille,
Jeune fille,
Te fait plus belle et gentille
Que la reine de Castille
Souriant à son miroir.

Toi blondette,
Joliette,
Et de taille si parfaite,
Dans la fête si coquette,
Que j'ai plaisir à te voir !

Oui, de Tolède à Gironne,
De Séville à Barcelone,
De Burgos à Pénaflor,
Je n'ai vu pareil trésor...
Ta résille, etc.

Je ne suis qu'un gentilhomme,
Mais si du plus beau royaume
Demain je devenais roi,
Eh bien ! il serait pour toi !
Ta résille, etc.

J'ai trois castels dans la plaine,
Deviens-en la châtelaine.
Je suis plus riche qu'un roi,
Si ta resille est à moi.
Ta résille, etc.

ÇA FAIT PEUR AUX OISEAUX.

Ne parlez pas tant, Lisandre,
Quand nous tendons nos filets ;
Les oiseaux vont vous entendre,
Et s'enfuiront des bosquets.
Aimez-moi sans me le dire (*bis*)
A quoi bons tous ces grands mots ?
Calmez ce bruyant délire,
Car ça fait peur aux oiseaux. } (*bis.*)

Bon ! vous m'appelez cruelle,
Vraiment vous perdez l'esprit ;
Vous me croyez infidèle...
Ne faites pas tant de bruit.

Quoi ! vous parlez de vous pendre (*bis*)
Aux branches de ces ormeaux !...
Mais vous savez bien, Lisandre,
Que ça f'rait peur aux oiseaux.

Vous tenez ma main, Lisandre,
Comment puis-je vous aider ?
Il faudrait, à vous entendre,
Vous accorder un baiser.

Ah ! prenez en deux bien vite (*bis.*)
Et retournez aux pipeaux
Mieux vaut en finir de suite,
Car ça fait peur aux oiseaux.

LE RETOUR DE L'HIRONDELLE.

Air des *Roses aux rosiers*, ou *Demande à la brise.*

O toi ! messagère fidèle,
Qui nous annonces les beaux jours,
Viens-tu, fugitive hirondelle,
Du pays où sont mes amours ?
Avec toi, de son long voyage
Mon Julien devait revenir. (*bis.*)
Dis-moi, sur un lointain rivage
A-t-il gardé mon souvenir ?

Seul, éloigné de la patrie,
L'as-tu vu rêver à l'écart ?
Son âme s'est-elle attendrie
Quand il salua ton départ ?
T'a-t-il parlé de la colline
Qui de fleurs va se revêtir ?
De nos frais sentiers d'aubépine
A-t-il gardé le souvenir ?

As-tu vu, coquette, élancée,
Sa corvette fendre les flots ?
Sur ses mâts t'es-tu reposée
Pour écouter les matelots ?
Au milieu des chants d'espérance
Qui s'exhalent comme un soupir,
Julien, en pensant à la France,
A-t-il gardé mon souvenir ?

Oiseau chéri, dans ton langage
Viens-tu m'annoncer le bonheur ?
Mais de mes yeux est-ce un mirage,
Une illusion de mon cœur ?
Là bas, à l'horizon, s'avance
Un vaisseau qui semble grandir ;
Il porte avec lui l'espérance
Que ramène le souvenir.

STANCES A L'OCÉAN.

Large horizon, solennelle étendue,
Immensité des ondes sans repos,
Combien de fois ma pensée éperdue
S'est élancée au delà de tes flots !
Combien de fois les nuits où tu te lèves,
Quand jusqu'aux cieux tu portes ta fureur...
Je suis venu contempler sur tes grèves
De tes efforts l'immense et sombre horreur. (bis)

Les soirs bénis, noble mer, vaste plaine,
Sur tes flots verts jetant la pourpe et l'or,
Tu sais, ô mer, rester calme et sereine,
Pour recevoir le soleil qui s'endort,
Et dans tout temps te retrouvant plus belle,
Grande en ton calme et grande en ton cour-
[roux.
A mon esprit Dieu par toi se révèle,
Et à tes pieds je tombe à ses genoux. (bis)

Combien de fois tu brisas dans l'orage
Le lourd vaisseau qui revenait vainqueur.
Le lendemain sous un ciel sans nuage,
Tu caressais la barque du pêcheur.
Ah ! si je perds la foi qui nous anime,
Ah ! si du ciel mon cœur avait douté.....
Je reviendrais sur tes bords, mer sublime, (*bis*)
Pour entrevoir encor l'éternité.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

Air : *Laissez les roses aux rosiers.*

Les yeux inclinés vers la terre,
Lorsque sa pensée est au ciel,
Quel est cet ange tutélaire,
Précieux don de l'Eternel ?
Sur son front où brille la grâce } *bis*
Nos regards lisent la bonté }
Mortels, découvrons-nous quand passe } *bis*
Le bonne sœur de charité. (*bis.*) }

Pour ceux qui souffrent tendre et bonne,
Quelle sublime mission !
Aux filles du pauvre elle donne
Les bienfaits de l'instruction.
Versant une douce parole
Sur le cœur du déshérité,
De tout chagrin elle console,
La bonne sœur de charité.

De l'affligé humble servante,
Sans se plaindre, on la voit toujours
Où gémit la classe indigente,
Prodiguant d'utiles secours.
Lorsqu'au chevet de la souffrance
Elle porte espoir et santé,
Seul, c'est le ciel qui récompense
La bonne sœur de charité.

Pour vivre à jamais dans l'histoire,
Pour tous il est un fait certain :
Qu'ici-bas la plus belle gloire
Est de secourir son prochain.
Penseurs que le monde contemple,
En défendant l'humanité,
Toujours imitez par l'exemple
La bonne sœur de charité.

PERDU DANS LA MONTAGNE

Air de *Maure et captive*.

Frère, écoute, dans la montagne
La tempête sème le deuil,
Et la neige sur la campagne
Etend partout son blanc linceul.
Seuls, égarés loin du village,
Hélas ! qu'allons-nous devenir ?

Allons, ma sœur, reprends courage,
Prions Dieu de nous secourir.

Entends notre prière,
Mon Dieu, veille sur nous,
Apaise ton courroux (*bis*)
Et rends-nous notre mère,
Notre mère !....

Sous le vieux toit où notre enfance
Ne connut jamais les douleurs,
Sur nous, en proie à la souffrance,
Notre mère verse des pleurs.

A ces pensées mon front se penche
Mais, quel bruit vient de retentir?
Prions, ma sœur, c'est l'avalanche
Qui roule et peut nous engloutir.
Entends notre, etc.

Déjà la nuit aux sombres voiles
Cache à nos yeux l'étroit sentier ;
Le ciel est noir et sans étoiles,
Je ne vois plus que le glacier.

J'ai froid, j'ai peur, car de l'orage
La grande voix mugit plus fort ;
Et le vent terrible en sa rage,
Sur nos pas entraîne la mort.
Entends notre, etc.

Comme toi, l'espoir m'abandonne,
Ma pauvre sœur, il faut mourir :
Vois, la neige qui tourbillonne,
Tous deux bientôt va nous couvrir ;

Mais non, la main de Dieu nous guide,
Ma sœur, vois-tu, vois-tu là-bas ?
C'est le chalet où, l'œil humide,
Notre mère nous tend les bras.

Dieu bon et tutélaire,
Que ton nom soit béni :
Ton pouvoir infini
Nous rend à notre mère.

LA PART À DIEU.

LÉGENDE.

Air du *Mendiant*.

Un soir, un baron d'Aquitaine
C'élébrait la fête des Rois,
Quand au seuil de son beau domaine
Soudain retentit une voix :
Oh ! noble seigneur, disait-elle,
Au pauvre qui demande un peu
Pour apaiser sa faim cruelle,
Donnez, donnez la part à Dieu.

REFRAIN.

Que me fait ta souffrance,
Que me fait ton chagrin ?
Dit le baron plein d'arrogance,
Va, mendiant, suis ton chemin.

Le vent est froid, la nuit bien sombre,
Répond la voix en sanglotant ;
Mes pas vont s'égarer dans l'ombre,
Laissez-moi m'asseoir un instant.
La neige au loin couvre la terre,
Je suis sans logis et sans feu,
Pour adoucir ma peine amère,
Ah ! donnez-moi la part à Dieu.
Que me fait, etc.

Au ciel il n'est pas une étoile,
Le givre frappe les vitraux ;
J'ai froid, car un sarreau de toile
Couvre mon corps de ses lambeaux ;
Laissez-moi donc, je vous en prie,
Prendre une place auprès du feu.
Seigneur, pour soutenir ma vie,
Ah ! donnez-moi la part à Dieu.
Que me fait etc.

O toi qui refuses l'aumône,
Répond alors le mendiant,
Souviens-toi que celui qui donne,
En Dieu se montre confiant.
Mais puisqu'en voyant ma misère
Ton cœur reste sans charité,
Sois donc maudit sur cette terre,
Sois maudit pour l'éternité.

Pardonnez mon offense ;
Voici du pain, du feu,
Dit le baron, plus de souffrance.
A vous, frère, la part à Dieu.

BAISER DU SOIR.

Air de la *Fée aux aiguilles* ou de *Roses aux rosiers*

Frère, un jeune cœur qui s'envole
Vers l'aride sol de Paris,
Est une fleur qui s'étiole
Loin de ces ombrages chéris.
L'absence est un mortel supplice,
Et notre mère au désespoir
Ne pourrait plus sur ton front lisse
Déposer le baiser du soir.

Là-bas, si la vie est moins dure,
Ici, le maternel amour,
Frais comme un tapis de verdure,
Tempère l'ardeur d'un long jour.
Quand l'ombre descend sur la plaine
Et qu'au foyer tu viens t'asseoir,
Pour te faire oublier ta peine,
N'as-tu pas le baiser du soir ?

Non, tu n'iras pas, ô mon frère :
Quand tu reviendrais tout joyeux.
Peut-être qu'un glas funéraire
Aurait attristé ces beaux lieux.
Tu reviendrais riche ; qu'importe,
Si tu n'avais pu recevoir
Les adieux qu'une mère emporte
Dans le dernier baiser du soir ?

L'ANGE GARDIEN.

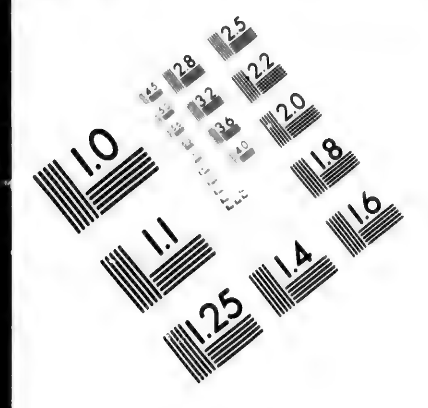
MÉLODIE.

Air : *Viens, belle nuit,* ou *Si les fleurs parlaient.*

Ange gardien, béni sur cette terre,
Vois cet enfant qui t'implore à genoux,
Pour que ta voix élève sa prière
Vers le Très-Haut. Ton seul Maître est si doux
Que de l'enfant il voit couler les larmes,
Et que son cœur ne peut refuser rien ;
Pour cet enfant, sur terre plus de charmes,
Sèche ses pleurs, ô bon ange gardien !

Comme un roseau, lorsque le vent le brise,
En gémissant il supporte les coups
De son destin, qui n'offre pour devise
A l'orphelin rien de tendre ou de doux.
Le pauvre enfant, dans sa douleur amère,
S'adresse à Dieu son unique soutien ;
Mais s'il pleurait, en songeant à sa mère,
Sèche ses pleurs, ô bon ange gardien !

L'ange veillait chaque jour sur son âme,
Mais la tristesse un jour brisa son cœur,
Et lui ravit tout, jusqu'à cette flamme
Qu'on nomme espoir,et fait croire au bonheur.
Des chérubins il a rejoint la troupe,
Abandonnant son terrestre lien,
Car de la vie il a brisé la coupe.
Entre les bras de son ange gardien.



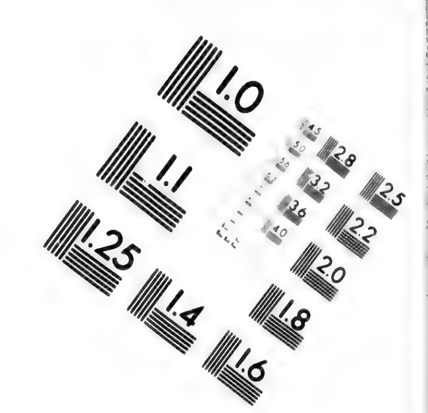
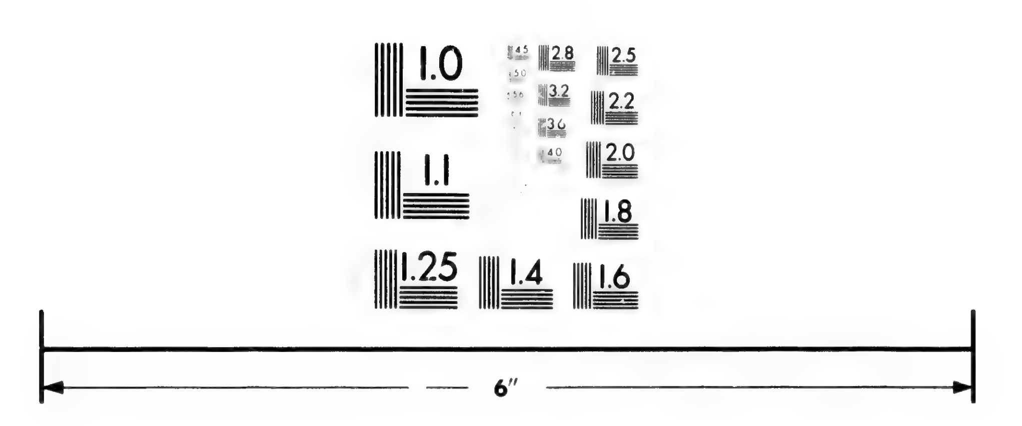
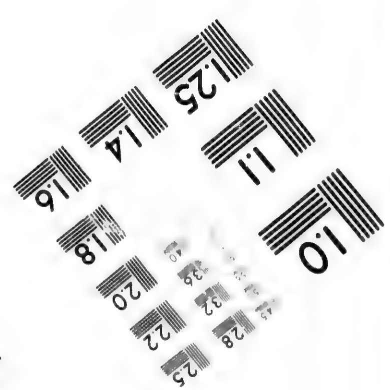


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







JE VOUDRAIS NE PLUS ME SOUVENIR.

Air : *Viens belle nuit, Si les fleurs parlaient.*

Loin du pays où, frappé par l'orage,
J'ai vu s'enfuir mes rêves d'autrefois,
Triste, exilé, pleurant sur ce rivage,
Vers vous, mon Dieu, j'ose élever la voix.
Quand à mes yeux le passé se dévoile,
Pour l'oublier et penser à mourir,
Sur ma mémoire étendez un long voile
Ah ! je voudrais ne plus me souvenir ! } (bis)

Dans ces grands bois, quand la brise légère,
En se jouant, caresse mes cheveux,
Je l'interroge en pensant à ma mère,
Qui, pour son fils, implore en vain les cieux.
Mais rien, hélas ! ne trouble le silence,
Rien que ma voix, qui dit dans un soupir :
Vous n'êtes pas les brises de la France !
Ah ! je voudrais, etc.

Buissons fleuris, formés de lauriers roses,
Où tout le jour chantent les colibris,
Champs diaprés, où mille fleurs écloses
Cachent aux yeux de mystérieux nids,
En vous voyant mon âme est attendrie ;
Mais, je le sens, je ne puis vous chérir ;
Vous n'êtes pas les fleurs de ma patrie !
Ah ! je voudrais, etc.

Autour de moi, quand tout chante et s'anime
Je crois entendre une voix du pays
Me répétant cette chanson intime
Qui me berçait sous mes pauvres lambris.
Mais c'est un rêve... et ma douce croyance
S'évanouit en me laissant souffrir :
Non, rien ne vient me parler de la France !
Ah ! je voudrais, etc.

LES CINQ CROIX.

Air : *La fille à l'éventail*, ou *Pour faire un nid.*

A l'âge aimé de l'innocence,
Où tout est plaisir et bonheur,
La croix qui décore l'enfance
Fait toujours palpiter son cœur.
Sur ce cœur, sitôt qu'elle brille,
Elle grave un doux souvenir :
Elle est l'orgueil de la famille
Et l'espoir d'un bel avenir,

Comme un aimant, la croix attire
Tout noble cœur fort de ses droits ;
Pour son triomphe où son martyre
Toute vertu porte sa croix.

Quand la maternelle tendresse
A ton cou suspend un trésor,
C'est le gage de ta sagesse,
Jeannette, honore ta croix d'or.
Elle écarte l'amour frivole,
Elle appelle un doux fiancé ;
Garde bien ce chaste symbole,
L'avenir dépend du passé.
Comme, etc.

C'en est fait ; nous avons la guerre,
Ce mot terrible a retenti ;
Respect aux larmes d'une mère,
L'aîné de ses fils est parti !
Mais il va sauver la patrie
Et conquérir avec fierté,
Au prix du sang ou de la vie,
La croix ou l'immortalité.
Comme, etc.

Le vieux monde sans conscience,
S'affaisse dans l'iniquité,
Le régénérateur s'avance,
Proclamant la fraternité.
Au sommet sanglant du Calvaire,
L'opprimé recouvre ses droits,
Et le nouveau monde révère
L'Homme-Dieu qui meurt sur la croix.
Comme, etc.

Saluons ce convoi qui passe,
C'est un des nôtres qui n'est plus ;
Nous entendons dire à voix basse
Son nom, sa vie et ses vertus.
Une foule immense accompagne
Le corbillard du malheureux,
Et sur sa tombe une compagne
Porte une croix et ses adieux.

Comme un aimant, la croix attire
Tout noble cœur fort de ses droits ;
Pour son triomphe ou son martyre,
Toute vertu porte sa croix !

PUIS-JE CHANTER ?...

Air : *Viens, belle nuit, La maison de Béranger.*

Hier, amis, j'aimais à vous sourire,
Tout mon bonheur était dans la chanson ;
Hier encor, dans un joyeux délire,
Fêtant Bacchus, j'aurais chanté Lison ;
Mais aujourd'hui, lorsqu'un ange m'inspire,
Lorsqu'un regard vient me rendre rêveur,
Lorsque l'amour vient attrister ma lyre.
Puis-je chanter ? Je sens battre mon cœur !

Ma rêverie est celle du poète,
C'est un espoir dont j'aime à me bercer,
C'est un doux nom que le soir je répète,
C'est un seul mot, et ce mot c'est aimer !...
Il me faudrait, car je n'ai su que rire,
De plus doux chants pour dire mon bon-
[heur.
Amis, je n'ai qu'une corde à ma lyre,
Puis-je chanter ? Je sens battre mon cœur.

Un simple aveu chasserait l'espérance,
Et détruirait mes rêves les plus beaux !
On est heureux quand on aime en silence ;
L'illusion a de si doux berceaux !...
Chantez, amis que Momus vous inspire,
Chantez encore à ma mauvaise humeur...
Pour moi, l'amour met un crêpe à ma lyre ;
Puis-je chanter ? Je sens battre mon cœur !

PETITS OISEAUX CHANTEZ TOUJOURS.

MÉLODIE.

Sous un berceau garni de vert feuillage
J'aime rêver, ma lyre a de doux sons ;
Sylphes chanteurs, votre tendre ramage
Vient m'apporter des airs pour mes chansons.
Dans vos palais faits de fraîche verdure,
La liberté respire les amours ;
Par vos doux chants égayez la nature,
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours. *bis*.

Souvenez-vous des soins de votre mère,
Rendez hommage à votre Créateur :
Il éloigna de vous mainte chimère,
En vous donnant l'amour, le vrai bonheur.
Laissez, laissez l'injuste créature,
L'âme sensible aime vos gais discours ;
Par vos doux chants égayez la nature,
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours. *bis*.

Lorsque l'hiver étend sa main glacée,
On n'entend plus vos chants mélodieux ;
Vers le néant la nature est poussée,
Et l'horizon semble mystérieux.
Mais au printemps tout reprend sa parure,
Vous revenez dans vos riants séjours ;
Par vos doux chants égayez la nature.
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours. *bis*.

DOUX SOUVENIR DE MON VILLAGE.

PASTORALE.

Combien j'ai douce souvenance
Du beau pays où je suis né !
Alors, de mon espiègle enfance
Chaque jour était fortuné,
Maintenant que, brisé par l'âge, } (bis)
Je pense à tout ce que j'aimais, }
Doux souvenirs de mon village, } (bis)
Je ne vous oublierai jamais. }

Tout près de l'humble presbytère,
Asile d'un bon vieux curé,
Je vois le petit cimetière
Où je devrais être enterré ;
Puis le grand chêne au vert feuillage
Sur lequel je cherchais des nids.
Doux souvenirs de mon village,
Oh ! combien vous êtes bénis.

Je vois mon chaume au toit champêtre.
Se découpant sur un ciel bleu,
Puis la prairie où j'ai vu naître
Les fleurs que créa le bon Dieu.
Qu'il était beau le paysage
Où je guidais mes premiers pas.
Doux souvenirs de mon village,
Oh ! combien vous avez d'appas.

Près de la rustique chaumière
Où le sort plaça mon berceau,
Je vois la petite rivière
Qui serpente au bas d'un coteau ;
Son onde pure, à son passage,
Semblait chanter sur les cailloux :
Doux souvenirs de mon village,
Oh ! combien vous me semblez doux.

A la moisson, sous les faucilles
Je vois tomber nos blés touffus,
Et les paysannes gentilles
Dans les sentiers marcher pieds nus ;
Puis le petit bois dans l'ombrage
Etait propice aux amoureux.
Doux souvenirs de mon village,
Combien vous me rendez heureux !

La fleur a son poème
Comme l'être animé ;
Sa vie est un problème
Que Dieu seul a formé.
Chacun de nous doit suivre
La loi du Créateur,
Qui nous a fait pour vivre ;
L'enfant, l'oiseau, la fleur.
Vous qui passez, etc.

FLEUR D'HIVER.

MÉLODIE.

Oh ! qu'elle est triste la nature
Dans la saison au froid accueil !
Plus de rayon plus de verdure,
L'oiseau se tait dans l'arbre en deuil !
Mais tout à coup perçant la neige,
Une fleur vient se révéler,
Alors que l'hiver nous assiège, } *bis.*
Elle apparaît pour consoler.

Les frêles plantes, ses compagnes,
Ont, hélas ! péri dès longtemps ;
Elle du moins, dans nos campagnes,
Garde la sève du printemps ;
L'espoir, ce charme qui protège,
Elle sait bien le rappeler ;
Alors que l'hiver nous assiège, } *bis.*
Elle apparaît pour consoler.

Petite fleur, toi qui nous restes,
Quand les beaux jours ont déserté,
Je crois voir dans tes traits modestes
La persistante charité.
Les maux et leur sombre cortège
N'ont rien qui puisse l'ébranler !
Alors qu'un fléau nous assiège, } *bis.*
Elle apparait pour consoler.

LE CHIEN DE L'AVEUGLE.

ROMANCE,

La neige tombe et la bise est cruelle,
Mon pauvre chien, tu dois avoir bien froid.
J'ai beau râcler ma vieille ritournelle,
Chacun s'éloigne et nul ne songe à toi.
Je vais redire encor cette romance,
Qui nous valut jadis tant de gros sous ;
Peut-être alors aurons-nous plus de chance,
Vers les passants tourne tes yeux si doux !

(*Avec sentiment.*)

Tends ta sébile, ô mon pauvre caniche,
Et sur ce pont restons jusqu'à ce soir ;
Si la recette, en rentrant, n'est pas riche,
Nous nous partagerons un morceau de pain
[noir. *bis*

Te souviens-tu de nos jours de bataille,
Où nous avons tous les deux bien souvent
Bravé sans peur des torrents de mitraille ?
On t'appelait le chien du régiment.
Depuis longtemps mes yeux à la lumière
Se sont fermés, mais je bénis mon sort ;
Je n'ai pas vu sur la France ma mère
Se déployer l'étendard de la mort !
Tends ta sébile, etc,

Qu'ai-je entendu ? dans ma pauvre cassette
Vient de tomber une pièce d'argent.
Qu'il soit béni celui qui me la jette,
Il te caresse... O ciel ! c'est un enfant !
Que le malheur ne brise pas sa vie,
Qu'il voie un jour triompher son drapeau,
Et revenir dans la mère patrie
Chaque Français exilé du hameau.

Rentrons chez nous, viens, mon pauvre ca-
[niche,
Car en pain blanc s'est changé le pain noir.
Grâce à l'enfant notre sébile est riche,
Bénissons-le, tous deux nous dînerons
[ce soir. } bis.

IL FAUT LUI COUPER LES AILES

ROMANCE

Un groupe de jeunes filles
Causait dans un coin du bois,
Mais à travers les charmilles
Le vent apportait leurs voix.
Elles parlaient d'amourettes,
C'étaient là tous leurs discours,
Car jeunes filles coquettes
Ne parlent que des amours.
Bien volage, disaient-elles,
Est l'amour, charmant lutin,
Pour retenir le mutin,
Il faut lui couper les ailes. (*bis.*)

Jeanne s'en allait seulette,
Menant aux champs son troupeau,
Elle pleurait, la fillette,
Un trop ingrat damoiseau.
D'amour toute une semaine
Il avait bercé son cœur,
Maintenant son âme en peine
Soupire après le bonheur!
Coulez, mes larmes cruelles,
L'amour a fui ce matin.
Pour retenir le mutin
Fallait lui couper les ailes. (*bis.*)

Jeanne ayant épousé Pierre,
Un soir enfin revenu,
Etait heureuse et bien fière
De ce bonheur inconnu.
Parfois craignant l'inconstance
De son trop volage époux,
Elle éprouvait la souffrance
Que ressent tout cœur jaloux !
Et des pleurs de ses prunelles
Tombaient, lorsqu'un beau matin,
Amour, dit-elle soudain,
Il faut te couper les ailes. (*bis*)

Maintenant une enfant blonde,
Toute rose, aux doux yeux bleus,
Pour Jeanne et Pierre en ce monde
Est un trésor précieux.
L'amour dans leur maisonnette
A dressé son plus beau nid,
Pierre adore sa Jeannette,
Et Jeannette tout bas dit :
Point ne sufit d'être belle,
La beauté fuit un matin,
Un joli petit bambin
A l'amour a coupé l'aile. (*bis.*)

L'AMOUR ET LA FAIM.

Air de la *Fée aux aiguilles*, ou *Laissez les roses aux rosiers.*

Sous les lambris de sa mansarde,
En janvier, sans pain et sans feu,
Près d'une vieille qui la garde,
Marguerite dit : O mon Dieu !
Toi que depuis longtemps j'implore,
Toi qui peux lire dans mon cœur,
Dis-moi, dois-je souffrir encore,
Ou bien dois-je croire au bonheur ?

Pauvre orpheline sans ouvrage,
Contre la faim j'ai combattu ;
Mais aujourd'hui tout mon courage
Par elle se trouve abattu.
Si celui pour qui je soupire
N'était qu'un simple travailleur,
Peut-être alors verrais-je luire
Un rayon d'espoir, de bonheur.

Celui qui m'a dit : Je vous aime,
Est riche, et je suis pauvre, hélas !
En secret je l'aime de même,
J'en souffre et ne lui dirai pas.
Si pour une jeune héritière
Vivant au sein de la grandeur,
Il veut oublier l'ouvrière,
Je dois renoncer au bonheur.

C'est au moment où Marguerite
Voyait s'évanouir l'espoir,
Qu'un jeune homme arrive au plus vite
Pour accomplir un saint devoir.
—Je te l'ai juré sur mon âme,
Je te l'ai juré sur l'honneur,
Oui, c'est toi qui seras ma femme
A toi richesse, à toi bonheur.

LA BELLE CHEVRIÈRE.

PASTORALE.

Cueillir la pâquerette
En gardant son troupeau,
Chanter la chansonnette,
En tournant son fuseau.
Toujours dans la campagne,
Les prés et les buissons,
L'écho de la montagne
Répètent ses chansons.

REFRAIN.

Voilà
Nina,
La belle chevrière,
Qui n'a sur cette terre
Qu'un cœur d'or
Pour trésor.

De cette bergerette
Le cœur est plein d'amour ;
Jamais pour sa toilette
Ne rêvant un atour,
Elle aime la nature,
Les prés et leurs senteurs,
Le ruisseau qui murmure,
Les oiseaux et les fleurs !
Voilà, etc.

Lorsque des moissonneuses
Les travaux sont finis,
Nina suit les glaneuses,
Ramassant les epis ;
Bientôt dans sa chaumière
Le grain est enserré,
Et pour sa vieille mère,
C'est du pain d'assuré.
Voilà, etc.

Modeste douce et sage,
Malgré sa pauvreté,
Nina, sur son passage,
Sème la charité.
Sensible autant que bonne,
Elle dit en tous lieux :
Celui qui fait l'aumône
Fait plaisir au bon Dieu.
Voilà, etc.

Seigneur de haut parage
A Nina dit un jour :
Accepte mon hommage,
Donne-moi ton amour.
Non, dit avec finesse
La gentille Nina,
Je garde ma tendresse,
Pour qui m'épousera.

Voilà
Nina
La belle chevrière,
Qui n'a sur la terre
Qu'un cœur d'or
Pour trésor.

SALUT ! SALUT !

ROMANCE.

Je te revois, ô mon village
Où s'écoulèrent les beaux jours
De mon insouciant jeune âge,
Dont je me souviendrai toujours.
Vieux clocher de notre humble église,
Qui t'élèves droit vers les cieux,
Sur ton vieux toit d'ardoise grise
Où chantent les moineaux joyeux !

Salut, salut ! ô mes vertes campagnes,
Je vous revois, vallons toujours fleuris,
Ruisseau qui coules au pied de nos mon-
(tagnes,)
En murmurant sous tes charmants abris !
O mes vertes campagnes,
Salut, salut !

Je vais revoir, ô douces fêtes,
Mes grands bœufs au regard si doux,
Les beaux nids dressés dans les faîtes
Des hauts chênes et des vieux houx ;
Mon chien Rustaud, ami fidèle,
Qui, veillant sur mes jeunes ans,
Avec moi dans l'herbe nouvelle
Mêlait ses jeux chaque printemps !
Salut. salut ! etc.

Voici là-bas mon toit de chaume
Que doré un reflet de soleil,
Où sous la treille qui l'embaume
Le pinson chante à son réveil.
Mon cœur tressaille d'espérance,
En songeant au bonheur promis
Qu'après une aussi longue absence
Je vais revoir parents, amis !
Salut, salut ! etc.

L'ORPHELINE DE LA ROCHE.

MÉLODIE.

Errant un jour sur la montagne,
Une orpheline au front rêveur
Disait tout bas : Rien n'accompagne
L'enfant perdu, dans son malheur !
Oui, j'ai grandi, sans qu'une mère
Vienne un seul jour baiser mon front,
Et mon âme dans sa prière
Ne peut même dire son nom !

Tendres échos, portez-lui ma pensée
Et dites bien aux échos d'alentour,
Que sur la roche où je fus délaissée,
Je l'attendrai jusqu'à mon dernier jour ! *bis.*

Sur terre, hélas ! pauvre isolée !
Tout me rappelle ma douleur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
L'oiseau dans son nid de verdure
Qui se balance sous l'ormeau,
Semble me dire en son murmure,
Que je n'ai pas même un berceau !
Tendres échos, etc.

Dites-lui bien que sans caresse
L'enfant se meurt désespéré ;
Mon cœur a droit à sa tendresse ;
J'ai tant souffert; j'ai tant pleuré !
Et si là-haut, ange et martyre,
Elle est auprès de l'Eternel,
D'ici j'attends son doux sourire ;
Ne suis-je pas plus près du ciel ?
Tendres échos, etc.

LA FLEUR DU MATIN.

MÉLODIE.

Je suis la fleur éclose
Des brises du matin ;
Coquette, je me pose
Au buisson du chemin ;
Quoique fraiche et vivace
Sous mon calice bleu,
Dès que la nuit m'enlace,
Je meurs et dis : Adieu !

Vous qui passez sur le chemin,
N'arrachez pas la fleur légère ;
Laissez-la vivre sur la terre, } bis.
Laissez-la vivre un seul matin. }

Fillettes, pour parure
Vous me cueillez, hélas !
Comme si la nature
Ne vous suffisait pas.
Craignez ce faux caprice
Qui désire un attrait,
Car souvent l'artifice
Cache un défaut secret.
Vous qui passez, etc.

LE RETOUR DE LISE.

MÉLODIE.

Voici décembre et son cortège ;
La terre est pâle comme un lis ;
C'est que la coquette a remis
Aujourd'hui sa robe de neige.
L'hiver ramène au coin du feu
Plus d'une maîtresse envolée,
Dont l'aile a peur d'être gelée
Pendant l'absence du ciel bleu !

Mais qu'importe à mon cœur et la neige et la
[bise ?
Pour moi le ciel est plein d'horizons bleus ;
Ma lèvre a retouvé les baisers de ma Lise,
Et du soleil pour longtemps dans ses yeux
(*bis.*)

Le bois redevient solitaire ;
Les oiseaux rentrent dans leurs nids,
La bise souffle et le ciel gris
Etend son manteau sur la terre.
Les arbres sont pleins de frissons,
Et dans les branches toutes nues,
Des hirondelles disparues
Le vent remplace les chansons !
Mais qu'importe, etc.

Chaque été, comme une hirondelle,
Ivre du soleil printanier,
Pour s'envoler de mon grenier
Ma blonde Lise ouvre son aile.
Lasse de courir les buissons,
Quand revient l'hiver, la volage,
Elle rapporte dans ma cage
Et son sourire et ses chansons !
Mais qu'importe, etc.

CHEMIN FAISANT.

ROMANCE

Vous connaissez Jeanne ma reine,
Que j'aime tant, que j'aime tant.
L'autre soir, sa main dans la mienne,
J'en fus épris, chemin faisant.
Vous connaissez Jeanne ma reine, que j'aime
[tant.

Je venais de Sainte-Anne,
De danser au Pardon,
Je rencontrai ma Jeanne
Allant à l'abandon,
Ici cueillant la rose
Et plus loin le n uguet,
Toute fleur fraîche éclose
Pour en faire un bouquet.
Ah ! vous connaissez, etc.

Je me rapprochai d'elle
Et cueillis une fleur ;
Je choisis la plus belle.
La plus riche en couleur ;
Puis d'une voix craintive,
Le cœur ému, bien bas, bien bas,
J'offris ma fleur naïve,
Qu'on ne refusa pas.
Ah ! vous connaissez, etc.

Alors prenant courage,
Car tous deux nous étions
Des voisins de village,
En chantant nous marchions.
Arrivés de la sorte
Par un trop court chemin,
Je sentis à sa porte
Ma main dedans sa main.
Ah ! vous connaissez, etc.

LES BEAUX JOURS D'AVRIL.

MÉLODIE.

Le soleil inonde la plaine
De pâles mais bien doux rayons ;
Un frais parfum de marjolaine
Envahit l'air plein de chansons ;
La feuille pousse à la ramure ;
Les prés tout parsemés de fleurs
Sont de vrais tapis de verdure
Ornés des plus riches couleurs.

Saluons les beaux jours d'avril,
Qui ramènent les hirondelles,
Les chants d'oiseaux, les fleurs nou-
[velles
Que l'hiver tenait en exil !
Saluons (*ter*) les beaux jours d'avril.

Adieu la froidure et la neige,
Adieu le ciel gris, les autans,
Fuyez bien loin, triste cortège,
Avril ramène le printemps,
Le printemps, la saison bénie,
Qui vient, après un long sommeil,
A toute la terre engourdie
Annoncer un joyeux réveil !
Saluons, etc.

Avril ouvre grande la porte
A la tiède senteur des bois,
Et le gai rossignol apporte
Ses joyeux refrains d'autrefois.
Entre les deux branches d'un chêne
On voit déjà tresser le nid
D'où la chaude saison prochaine
Verra s'envoler le petit.
Saluons, etc.

Avril, ta sève printanière
Vient dire à tous les amoureux :
Faites l'école buissonnière,
Aimez-vous et soyez heureux !
C'est pour vous que le gazon pousse,
Qu'au matin s'entr'ouvre la fleur !
Allez piétiner dans la mousse,
Laissez babiller votre cœur.
Saluons, etc.

L'ANGE DE LA BIENFAISANCE.

Rayon de la douce harmonie,
Dont les accents charment le ciel,
Et sur les maux de cette vie
Répandent le baume et le miel !
Qui chassant la douleur amère,
Revêt d'un prisme fortuné,
La couche de la pauvre mère
Et la crèche du nouveau-né,

C'est l'ange de la bienfaisance
Qui calme ici-bas les douleurs !
C'est cet ange dont la présence
Cache les larmes sous les fleurs ! (*bis*)

Quand sur le sol de la patrie
L'orage gronde avec fureur,
Que le travail et l'industrie
S'arrêtent glacés de terreur !
Avec ceux que le malheur frappe,
Qui dans cet instant solennel,
Vient dans une touchante agapo
Partager le pain fraternel ?
C'est l'ange, etc.

Qand l'hiver au pas homicide
Sur la terre sème le deuil,
Du vieillard indigent, timide,
Qui, sans témoins franchit le seuil,
Qui, sans attendre sa prière,
Lui rend la vie et la chaleur,
Et fait sur son heure dernière
Refléter l'éclair du bonheur ?
C'est l'ange, etc.

Bel ange à chevelure blonde,
Pour nous tu descendis des cieux ;
Bien longtemps encor sur ce mondo
Prodigue tes dons précieux.
Grâce à toi l'abondance brille,
Grâce à tes présents, les mortels
Forment une heureuse famille
Dont tous les cœurs sont les autels.

Bel ange de la bienfaisance,
Qui viens pour calmer les douleurs !
Reste avec nous, car ta présence
Cache les larmes sous les fleurs ! (*bis.*)

SI J'AVAIS DES AILES.

SOUVENIR.

Heureux oiseaux, rapides hirondelles,
Hôtes aimés qui chassez les hivers,
Que je voudrais vous dérober vos ailes,
Et, comme vous, voltiger dans les airs,

Si je volais, j'irais dans la mitraille (neur;
Guetter d'en haut mon fils au champ d'hon-
Je le suivrais partout dans la bataille,
Et je serais son ange de bonheur.
Le soir venu, contre le froid, la neige,
Là, sur mon cœur je le réchaufferais ;
En me voyant dans ce pieux manège,
Dieu m'aiderait et je le sauverais.
Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, j'irais loin de la France
Au prisonnier dire ces mots tout bas :
" Je viens à toi, fille de l'espérance,
" Ecoute-moi, je ne te trompe pas.
" Prends ces baisers que m'a donnés ta mère,
" Prends cet anneau que j'ai reçu pour toi ;
" Tu reverras bientôt sous ta chaumière
" L'ange d'amour qui t'a promis sa foi."
Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, j'irais, bonheur extrême
M'abattre loin de la folle cité;
J'irais chercher le pays où l'on aime,
Et, comme vous, planer en liberté.
Sous la charmille où s'effeuillent les roses,
J'écouterais l'épanchement des cœurs ;
Dans les berceaux je verrais bien des choses,
J'y trouverais la réponse des fleurs.
Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, ô France, ô ma patrie !
J'irais briser et ton joug et tes fers ;
J'écraserais tous ceux qui t'ont meurtrie,
Et donnerais la paix à l'univers.
De tout tyran j'arracherais le glaive,
Toujours levé contre la liberté ;
Tu sortirais comme d'un mauvais rêve,
Eblouissante et pleine de fierté !
Heureux oiseaux, etc.

N'EFFEULLEZ PAS LES MARGUERITES.

LÉGENDE.

Dans les guérets, dans les sillons,
Rose courait folle et rieuse ;
De fleur en fleur les papillons
Fuyaient sa main capricieuse;
Une aubépine au port altier,
Tendant au loin ses longues branches,
Abritait le long du sentier
De belles marguerites blanches. (*bis.*)

Ah ! croyez-moi, quand revient le printemps,
Dansez, chantez, chères petites ;
Car pour aimer on a toujours le temps,
N'effeuillez pas les marguerites.

Rose avait un amour au cœur :
Las ! elle aimait, la pauvre fille,
Le fils d'un riche et fier seigneur,
Qui lui dit qu'elle était gentille.
Aussitôt, saisissant la fleur :
" Dis-moi s'il me sera fidèle ?"
Mais celle-ci, pour son malheur,
" Il t'aime ! " lui répondit-elle.
Ah ! croyez-moi, quand revient, etc.

Six mois après, dans le hameau
On célébrait un mariage :
Le jeune seigneur du château
Prenait femme de haut lignage.
" Respectons les secrets des fleurs,"
Dit Rose, dont le cœur palpite,
Et de ses yeux coulent des pleurs...
Elle est folle !—pauvre petite !
Ah ! croyez-moi, quand revient, etc.

LA BOUCLE DE CHEVEUX.

ROMANCE.

Puisque tu dois demain,
Mignonne, ouvrir tes ailes,
Pour suivre le chemin
Qu'ont pris les hirondelles ;
Puisque l'hiver fait peur
A ta peau satinée,
Et que pour une année
Tu fuis avec ton cœur !
Reprends tes souvenirs, je n'en saurais que [faire ;
Que me font à présent ces fleurs, ces rubans [bleus ?

Mais, laisse-moi, du moins, puisque tu pars, [ma chère,
Garder de nos amours ces boucles de cheveux !

Voici ton éventail,
Ta mule en satin rose,
Le cadre de corail
Où ton portrait repose.
Là, le muguet fané
De la saison dernière,
Et le bouquet de lierre
Qu'un soir tu m'as donné !
Reprends, etc.

Reprends tous tes serments ;
En style épistolaire,
Disperse à tous les vents
Mon triste reliquaire,
Car de chaque parfum
Versé sur ma jeunesse,
O ma blonde maîtresse,
Je n'en veux garder qu'un.
Reprends, etc.

CHANSON DU MOIS DE MAI.

Les bois reprennent leur parure,
Les bois appellent les amants,
Mai se couronne de verdure
Et nous promet des jours charmants.
Dans les sentiers, les fleurs nouvelles
A nos yeux offrent leurs bouquets,
Le printemps fait sa cour aux belles
Avec des roses, des bluets,
Oui, des bluets.

Le mois de mai dans la campagne
Murmure aux filles, aux garçons :
Que le bonheur vous accompagne
Et vous inspire des chansons !
Redites-moi les plus joyeuses ;
La joie est sœur du gai printemps,
Et j'aime un chœur de voix rieuses
Sur un refrain du bon vieux temps,
Du bon vieux temps.

Doux mois de mai, mois de jeunesse,
A toi salut mois de beauté !
Trop tôt viendra notre vieillesse,
Trop tôt fuira notre gaîté !
Remplissons donc de notre vie
Toutes les nuits et tous les jours !
Sachons cueillir, l'âme ravie,
Les jeunes fleurs et les amours !
Oui, les amours !

LA CHANSON D'YVONNE.

O mon Yvonne,
Sois douce et bonne,
Pour que toujours,
Pour que toujours,
Le ciel te donne
Cœur qui rayonne
Et joyeux jours,
Et joyeux jours !

Ma chère enfant ma frêle fille,
Qui sais si bien presser ma main ;
Comme un rayon naissant qui brille,
Le sort te met sur mon chemin.
O mon Yvonne, etc.

L'ange que Dieu met sur la terre
Près des jolis petits enfants,
Prend souvent l'aspect de leur mère,
Dont les regards sont triomphants.
O mon Yvonne, etc.

Aime ta mère avec ivresse,
Et le bonheur te sourira ;
Réjouis-la de ta tendresse,
Et le bon Dieu te bénira.
O mon Yvonne, etc.

ROSE POURQUOI PARTIR:

MÉLODIE.

Pourquoi partir, quitter ce frais ombrage,
Où près de moi tu venais reposer,
Où, chaque soir, caché par le feuillage,
Sur ton beau front je cueillais un baiser ?
Dis-moi pourquoi fuir cet instant suprême ?
Lorsque mon cœur te parlait d'avenir,
Que tes beaux yeux me répondaient : Je
[t'aime !
Rose, dis-moi, pourquoi veux-tu partir ?(*bis*)

Ne crains-tu pas de briser cette chaîne
Qui m'unissait à ton cœur pour toujours ?
Ne crains-tu pas que le flot qui t'entraîne
Te fasse, hélas ! oublier nos amours ?
Rose, j'ai peur, je vis sans espérance
Si loin de toi, j'aimerais mieux mourir ;
Ah ! reste encor pour calmer ma souffrance,
Rose, dis-moi,pourquoi veux-tu partir? (*bis.*)

Tu sais pourtant que toi seule es ma vie,
Que ton amour est mon rêve d'espoir,
Que le bonheur de mon âme ravie,
C'est le sourire et le baiser du soir !
Rose, je pleure, écoute ma prière :
Reste toujours, ou je mourrai martyr !
Dans ton regard je viens de lire : Espère !
Rose, dis-moi, tu ne veux plus partir ?(*bis*,)

UNE MÈRE.

ROMANCE.

Dors, blonde enfant à la bouche vermeille,
Dors au refrain de mes tendres chansons ;
Pour mieux te plaire et charmer ton oreille,
Languissamment j'affaiblis mes doux sons ;
Mais quand ta voix pourra dire : Ma mère !
Quand tu courras sur le gazon en fleur,
Ces jours heureux, fille charmante et chère,
Me paîront tous mes soins et ma douleur.

Mais dors encor, dors encor, mon bel ange,
Dors au refrain de mon langoureux chant !
Que des esprits la céleste phalange
Berce tes doux petits rêves d'enfant.

Quels sont ces chants, ces voiles et ces cier-
[ges,
Ces fronts penchés devant le Roi des rois ?
Aux saints parvis, ce sont de blanches vier-
[ges
Communiant pour la première fois.
De même un jour ô ma fille bénie,
Je te verrai pure et blanche au saint lieu,
Et de bonheur mon âme rajeunie,
Près des autels avec toi priera Dieu.
Mais dors encor, etc.

Un jour, hélas ! modeste fiancée.
Tu passeras au bras d'un jeune époux.
De ton amour, rien qu'à cette pensée,
Je sens déjà mon cœur être jaloux...
Mais, au bonheur de ma vie adorée
Sacrifiant mon amour maternel,
J'irai bénir dans l'enceinte sacrée
Ton doux hymen aux pieds de l'Éternel.
Mais dors encor, etc.

DOUX RÉVEIL.

MÉLODIE.

O joie immense, ô doux réveil !
Mon cœur rayonne et voit le ciel !
Un seul regard tombé sur moi
Me rend l'espérance et la foi.

Hier encore, en proie au doute.
J'errais dans l'ombre et dans la nuit ;
Un ange apparaît sur ma route,
Et tout s'anime, et le jour luit !

O joie immense, ô doux réveil !
Mon cœur rayonne et voit le ciel !
Un seul regard tombé sur moi
Me rend l'espérance et la foi.

Hélas ! seul je n'aurais pu vivre !
Tout mon être s'est ranimé ;
Aujourd'hui je me sens revivre,
Je suis heureux, je suis aimé !

O joie immense, ô doux réveil !
Mon cœur rayonne et voit le ciel !
Un seul regard tombé sur moi
Me rend l'espérance et la foi.

L'ÉCHO DE LA MANSARDE

ROMANCE.

Ma mansarde est auprès des cieux,
Comme celle de tout poète,
Le soleil, en orbes joyeux,
Chaque matin ouvre la fête.
Si parfois le cœur est chagrin,
Le bon Dieu, qui d'en haut, regarde,
Eveille par un gai refrain
L'écho de la mansarde. (*bis.*)

C'est la voisine, un frais lutin,
Qui, dès l'aube, chante et travaille ;
Le coq jette son cri mutin,
En picorant parmi la paille ;
Et le poète, à la chanson
Joignant alors sa voix gaillarde,
Fait retentir à l'unisson
L'écho de la mansarde. (*bis.*)

Voici la saison des beaux jours ;
" C'est le printemps !" dit la fillette
Voici la saison des amours :
" Aimons-nous ," répond le poète.
Alors un baiser vagabond,
Des lèvres tombé par mégarde,
Jeta dans une trouble profond
L'écho de la mansarde. (*bis.*)

Pendant un an, ce pauvre écho
Ne savait plus auquel entendre,
Car de jour en jour, le duo
Devenait plus doux et plus tendre.
Un soir chanteurs se sont perdus ;
Enfants, que le bon Dieu vous garde,
Et depuis, rien ne trouble plus
L'écho de la mansarde. (*bis.*)

ELLE NE CROYAIT PAS, DANS SA CANDEUR NAIVE.

MÉLODIE.

Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve
Que l'amour innocent qui dormait dans son [cœur,
Dût se changer un jour en une ardeur plus [vive
Et troubler à jamais son rêve de bonheur!...

Pour rendre à la fleur épuisée
Sa fraîcheur, son éclat vermeil,
O printemps, donne-lui ta goutte de rosée !
O mon cœur, donne lui (*bis*) ton rayon de [soleil !

C'est en vain que j'attends un aveu de sa [bouche ;
Je veux connaître en vain ses secrètes dou- [leurs ;
Mon regard l'intimide et ma voix l'effarou- [che,
Un mot trouble son âme et fait couler ses [pleurs!...

Pour rendre à la fleur épuisée
Sa fraîcheur, son éclat vermeil,
O printemps, donne-lui ta goutte de [rosée !
O mon cœur, donne-lui (*bis*) ton rayon de [soleil !

LES ÉTOILES.

ROMANCE.

Sais-tu pourquoi, ma souveraine,
Les étoiles du firmament
Ont cette lueur incertaine
Qui fait rêver si tristement ? (*bis.*)
C'est qu'elles marquent le passage
De ceux que nous avons perdus ;
C'est que chaque étoile est l'image
D'un pauvre cœur qui ne bat plus. } *bis.*

Vois-tu chaque étoile qui brille,
Parle à quelque âme ici-bas ;
C'est ton fiancé, jeune fille,
Qui te dit : Ne m'oubliez pas ! (*bis*)
Oh ! plains sa douleur solitaire ;
Pleure ses beaux jours disparus ;
Cherche en ton cœur une prière
Pour ce cœur qui ne battra plus... } *bis.*

FEMME ET FLEUR.

MÉLODIE.

La femme dit à la rose :
Il te faut, pour être éclose,
De cet horizon vermeil
Attendre, ô ma bien-aimée,
Sur ta tige parfumée,
Un doux rayon de soleil !

La rose dit à la femme :
Il te faut, pour que ton âme
S'entr'ouvre à l'espoir d'un jour,
Attendre comme moi-même,
Ma sœur ! et ce bien suprême,
C'est un doux rayon d'amour !

Pauvre femme ! pauvre rose !
Leur dit une voix morose,
Vous comptez sans les autans !
Le soleil luit et s'efface.
L'amour comme un rêve passe :
N'attendrez-vous pas longtemps ?

MA PAQUERETTE.

RÊVERIE.

Quand une douce rêverie
Vient pâlir mon front soucieux,
Je sais un lieu dans la prairie,
Où je me cache à tous les yeux.
Là, comme une perle qui brille,
S'épanouit coquettement
Ma pâquerette si gentille, } bis.
Ma blanche fleur, que j'aime tant !

Tu viens de naître sur la mousse
Au premier souffle du printemps,
Et puis, déjà ta feuille pousse,
Malgré le froid, le mauvais temps
Petite fleur, dis, qui te presse
De sortir sitôt du néant ?
Viens-tu chercher une caresse } (bis)
Du doux zépiir qui t'aime tant ?

Je vois dans ta corolle blanche
Comme un parfum de pureté ;
Je vois dans ta tige qui penche
L'emblème de l'humilité.
Et sur tes traits je vois encore
Un rayon de pourpre éclatant
Que la pudeur y fait éclore, } (bis)
Petite fleur, que j'aime tant.

Mais, dis-moi, fleur, ces traits de flamme
Dessinant ton riant contour,
N'est-ce pas ton sein qui se pâme
Sous les rayons d'un chaste amour ?
L'amour, vois-tu, c'est dans ce monde
Deux cœurs liés d'un nœud brûlant :
Souris au rayon qui t'inonde, } (bis)
Petite fleur, tu l'aimes tant ! }

Petite fieur, celui que j'aime
Te cueillera quelque matin ;
Comme toi, je voudrais moi-même
Mourir en brillant sur son sein.
Ah ! dis-lui bien de quelle flamme
Mon cœur s'embrase en le voyant !
Dis lui le secret de mon âme, } (bis)
Petite fieur, je l'aime tant ! }

DOUCE PENSÉE.

Comme un doux parfum de myrrbre
Dont je suis tout enivré,
Au fond de mon cœur respire
Ton souvenir adoré !

Le bleuet et la pervenche,
Me rappellent tes yeux bleus,
Et la marguerite blanche,
Le jour béni des aveux !...
Comme un doux parfum de myrrhe, etc.

Pour moi, ton charmant visage
Emprunta son coloris
De quelque rose sauvage,
Au cœur des halliers fleuris ...
Comme un doux parfum de myrrhe, etc

Quand le vent en larges ondes
Courbe la cime des blés,
Je crois voir les tresses blondes
De tes cheveux ondulés !...
Comme un doux parfum de myrrhe, etc.

Dans le rêve et dans la veille,
C'est ta douce et tendre voix
Qui murmure à mon oreille
Tes chants aimés d'autrefois
Comme un doux parfum de myrrhe, etc.

LE CHEVALIER ET L'ÉCHO.

DIALOGUE MUSICAL.

Cavalier, qui cours sur la plage
De noir vêtu,
Plus rapide que le nuage,
Où donc vas-tu ?
Je cherche les yeux d'une femme,
Miroir d'azur
Dont les feux enflammaient mon âme
Sous le ciel pur.

En vain, à la brise qui passe,
    Echo lointain,
D'un cœur tu demandes la trace
    Soir et matin...

Pour trouver celle que j'adore
    D'un pur amour,
J'irais jusqu'où renaît l'aurore,
    Foyer du jour.

Ne cherche pas ta fiancée
    Sous le ciel bleu,
Car elle a fait la traversée
    Qui mène à Dieu !

ALICE.

Au loin tout sommeille,
  Du jour l'astre s'enfuit,
Phœbé luit vermeille,
  Tout semble heureux la nuit.
Moi seul à cette heure :
  Moi seul triste, abattu,
Je souffre et je pleure,
  Alice, où donc es-tu ?
Ici, chaque soir,
  Ta voix m'a dit : Je t'aime !
Ah ! près de moi reviens t'asseoir !
  Ah ! viens ! toi que j'aime,
Mon cœur est le même,
  Hélas ! et chaque soir,
    Seul en ce lieu,
    Seul à présent, je viens m'asseoir.

Le fleur s'est fanée,
   Mais c'est jusqu'au printemps.
Depuis une année,
   Ma rose, je t'attends.
Tu restes cachée,
   Ton chant même s'est tu,
Partout je t'ai cherchée.
   Alice, où donc es-tu ?
Faut-il que mes yeux
   Des nuits percent les voiles ?
Faut-il te chercher aux cieux ?
   Ah ! viens, luis sans voiles.
Parmi tant d'étoiles,
Tu brilles dans les cieux.
   O douce étoile,
   Tu luis aux cieux.

ALSACE ET LORRAINE

France, à bientôt ! car la sainte espérance
Emplit nos cœurs en te disant ; Adieu !
En attendant l'heure de délivrance,
Pour l'avenir nous allons prier Dieu,
Nos monuments où flotte leur bannière
Semblent porter le deuil de ton drapeau
France, entends-tu la dernière prière
De tes enfants couchés dans leur tombeau

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine
Et malgré vous nous resterons Français ;
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais.

Eh quoi! nos fils quitteraient leur chaumière
Et s'en iraient grossir vos régiments !
Pour égorger la France notre mère,
Vous armeriez le bras de ses enfants !
Ah ! vous pouvez leur confier des armes,
C'est contre vous qu'elles leur serviront,
Le jour où, las de voir couler nos larmes,
Pour nous venger leurs bras se lèveront.
Vous n'aurez pas, etc.

Ah ! jusqu'au jour où, drapeau tricolore,
Tu flotteras sur nos murs exilés,
Frères, étouffons la haine qui dévore
Et fait bondir nos cœurs inconsolés.
Mais le grand jour où la France meurtrie
Reformera ses nouveaux bataillons,
Au cri sauveur poussé par la patrie,
Hommes, enfants, femmes nous répondrons

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et malgré vous nous resterons Français ;
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais !

LE RÊVE DU MOUSSE.

L'air était froid, ma mère ;
Oh ! comme il était froid !
La brise était amère
Sur la flotte du roi ;
Mais au fond de mon âme,
Dans des flots de soleil,
Marcelle aux yeux de flamme
Réchauffait mon sommeil ;
Lorsqu'une blanche fée,
De vos voiles coiffée,
M'appelle au fond de l'eau :
Bonjour, ma mère : oh ! que mon rêve était beau.

"—Viens, disait votre image,
L'eau seule est entre nous !
Trop vite ton jeune age
A quitté mes genoux !
Viens, que je berce encore
Tes rêves de printemps ;
Les flots en font éclore
Qui nous calment longtemps!.....
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l'eau.
Bonjour, etc.

La flotte dans les ombres
En silence glissa ;
Avec ses ailes sombres
Mon vaisseau s'effaça....
Sous sa lampe pieuse,
Sans cesser de courir,
La lune curieuse
Me regardait mourir :
Je n'avais plus de plainte ;
Trois fois ma voix éteinte
S'évanouit dans l'eau...
Bonjour, etc.

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix ;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort ;
Vos deux bras sur les ondes
Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau.
Bonjour, etc.

MON VILLAGE.

Combien je te regrette,
Beau ciel de mon pays,
Et toi, douce retraite,
Que toujours je chéris !
Soleil, qui fais éclore
Les trésors de l'été,
Dois-tu me rendre encore
La vie et ma gaîté ?

Une erreur trop commune
Egare ma raison ;
Je rêvais la fortune
Et l'éclat d'un vain nom ;
Mais aujourd'hui, plus sage,
D'un regard attendri,
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

Vers cette heureuse terre
Qui me ramènera ?
Là repose ma mère ;
Mon ami m'attend là,
O pensers pleins de charmes !
Endormez ma douleur,
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère,
En de tristes climats,
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimas,
Jeune, ainsi je succombe,
Faible comme la fleur,
Ici je vois la tombe ;
Là-bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,
Surpris d'un froid mortel,
Me réchauffer encore
Au foyer paternel.
Chaque jour ma patrie
Charme mon souvenir
Là, commença ma vie ;
Là, je veux la finir.

LES DEUX ENFANTS DU PÊCHEUR.

Notre père est parti;pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions, à deux genoux ;
Sa barque est si petite, et la mer est si grande !
Seigneur, Seigneur, rendez-le nous.

Contre l'écueil, contre l'orage,
Seigneur, daignez le secourir ;
S'il ne revient pas au rivage,
Tous deux il nous faudra mourir.
Frère vois ce point dans l'espace,
Ce point que nous montre l'éclair...
—Hélas ! c'est un oiseau qui passe,
Qui passe et disparaît dans l'air.
Notre père est parti, etc.

Depuis que notre pauvre mère
Parmi les anges remonta,
Seul près de nous, douleur amère !
Notre bon père nous resta.
Frère, vois ce point dans l'espace ;
Frère, vois donc à l'horizon !
—Hélas ! ce n'est qu'un blanc nuage
Qui fuit au gré de l'aquilon.
Notre père est parti, etc.

Ses filets, sa barque fragile,
Voilà notre unique trésor ;
Sa cabane est le seul asile
Où toujours nos rêves sont d'or.
Frère, qu'apporte cette lame ?
Du retour est-ce un précurseur ?
—Hélas ! elle apporte une rame
Et les vêtements d'un pêcheur.
Silence.....

L'HORLOGE DE LA NOURRICE.

Petit enfant, petit enfant,
La Vierge dort, et toi, tu pleures !
L'horloge sonne, il est deux heures ;
Vite, endors-toi, car Dieu t'entend.

Moi je connais des fleurs dorées,
Pour le beau paradis créées ;
Si bientôt tu voulais dormir
Ton bon ange irait t'en cueillir.
On n'entend plus le chant du pâtre ;
Partout le songe accourt folâtre;
Et, sur son chemin lumineux,
L'étoile marche dans les cieux.
  Petit enfant. etc.

Va, ne crains rien, rose vermeille ;
Dors, ton bon ange est là qui veille ;
La lune luit au firmament ;
La lampe brûle mollement ;
Le vent souffle et la porte crie ;
La feuille vole, et l'arbre plie ;
Mais l'oiseau dort calme et muet,
Caché dans son lit de duvet.
  Petit enfant, etc.

Déjà s'éveille toute chose,
L'abeille est sur l'espalier rose;
Déjà le chien noir du berger
S'élance joyeux du verger.
Sur le toit bleu de la tourelle,
Déjà gémit la tourterelle ;
Déja ta sœur dans le sentier,
Cueille la fleur de l'églantier.

Petit enfant, tu dors enfin,
Sur toi la Vierge à son tour veille,
Doucement près d'elle sommeille ;
Dors, je te laisse dans sa main.

SOUVENIRS D'AMOUR.

ROMANCE,

Si vous saviez comme elle est belle
La jeune fille aux blonds cheveux,
Comme le feu de sa prunelle
Reluit dans ses beaux chants joyeux !
Un soir elle m'a dit : Je t'aime !
Depuis ce jour j'entends sa voix
Dire ces mots : bonheur suprême !
Echos des amours d'autrefois.

O ma charmante blonde !
Je garderai toujours,
Dans ma douleur profonde
Mes souvenirs d'amour, (*bis*,)

Hélas ! dans ma douleur amère,
Elle partit un soir d'été ;
Mon bonheur n'était qu'éphémère,
Pourtant elle m'avait aimé,
Croyant à son amour frivole,
Et j'espérais, pauvre insensé !
Son cœur, comme un oiseau s'envole
Vers un pays plus fortuné.
O ma charmante, etc.

Je me souviens, belle adorée,
Des doux projets pour l'avenir ;
Nous nous aimions, l'âme embaumée,
Avec l'espoir de nous unir.
Mais tout s'est enfui comme un rêve,
De mon bonheur, je n'ai plus rien
Que l'espérance, ô fille d'Eve !
Puisque j'ai perdu mon seul bien.
O ma charmante, etc.

M'AIMERA-T-IL TOUJOURS.

MÉLODIE.

Sylvain, dans un élan suprême,
A rempli mon cœur de bonheur ;
Il m'a dit Louise, je t'aime ;
A toi ma vie, à toi mon cœur.
Hélas depuis une semaine,
De mes yeux Sylvain est absent,
Mon âme se demande en peine
S'il se souvient de son serment (*bis.*)

Charmante Marguerite,
Gage de nos amours,
Ah ! dis-moi, ma petite, } *bis.*
M'aimera-t-il toujours ? }

Rien n'est constant dans la nature,
Le nuage s'évanouit,
Et de ce ruisseau qui murmure
Je vois le flot léger qui fuit.
Si j'en crois, hélas ! cette image,
Le bonheur sur terre est bien court.
Roses, lilas, amour, nuage,
Tout fuit et passe sans retour. (*bis.*)

Charmante Marguerite,
Gage de nos amours, }
Tu m'as dit, ô petite, } (*bis,*)
Qu'il m'aimera toujours. }

Mais reprenons quelque espérance,
Le soleil revient tous les ans
A l'été rendre l'abondance,
Rendre les roses au printemps.
Le froid hiver vainement ose
Pour trop longtemps le retenir.
Sylvain, amour, soleil et rose,
Grâce au ciel vont donc revenir. (*bis.*)
Charmante Marguerite, etc.

LA BERCEUSE.

Le frais ruisseau, le bois t'appelle,
Viens là, cher enfant, près de nous !
Et comme l'oiseau sur son aile,
L'enfant accourt joyeux et doux. (*bis*)

Dans les buissons la caille chante ;
Le jour se brise en vingt couleurs ;
Les perles que l'aurore argente,
Tremblent humides sur les fleurs. (*bis.*)

Sur le gazon, il se renverse,
Et comme il suit la nue aux cieux,
Le dieu des baux rêves le berce,
Puis mollement ferme ses yeux. (*bis.*)

Puis de l'enfant la mère en larmes,
A force de joie et d'amour,
Contemple en paix ses tendres charmes,
Et ne voit pas s'enfuir le jour. (*bis.*)

ROSÉE AMÈRE.

Quand la triste rêverie,
Seul m'entraîne au fond des bois,
Je pense aux jours d'autrefois,
En foulant l'herbe flétrie,
Et mon cœur; mon cœur trop plein
Se répand en pleurs soudain

Coulez de ma paupière,
Coulez, larmes du cœur,
Rosée amère
De la douleur. } (*bis.*)

Une vierge à son aurore
Souriait à mes vingt ans
Aux rayons d'un beau printemps
Mon bonheur allait éclore,
Mais hélas ! adieu, bonheur !
Elle est morte dans sa fleur.

Coulez de ma paupière,
Coulez, larmes du cœur,
Rosée amère
De la douleur. } (*bis.*)

Les chimères de ma gloire,
Sans consoler mon amour,
M'ont bercé... rêve d'un jour,
De leur splendeur illusoire:
Et mon cœur pleure à jamais
Le doux ange que j'aimais

Coulez de ma paupière
Coulez, larmes du cœur,
Rosée amère
De la douleur. } (*bis.*)

BONSOIR, PETITE ÉTOILE.

MÉLODIE.

Pendant qu'au pied de ma couchette
J'adresse ma prière à Dieu,
Là-bas, agitant son aigrette,
Mon étoile brille au ciel bleu.
De son disque d'or un sourire
Se détache et vole vers moi.
Son doux regard semble me dire :
Dors en paix, je veille sur toi.

Petite étoile,
Que chaque soir
Au ciel sans voile
J'aime à revoir,
Bonsoir, bonsoir,
Petite étoile, petite étoile,
Bonsoir !

Après le baiser de ma mère,
Rien n'est doux à mon cœur d'enfant
Comme un rayon de ta lumière,
O mon bel astre étincelant !
Par toi, tant de charmantes choses,
La nuit, enchantent mon repos,
Tant de rêves, d'images roses,
Voltigent sous mes blancs rideaux !
Petite étoile, etc.

Es-tu, dis-moi, fille de l'ombre,
L'étoile chère aux matelots,
Qui dirige dans la nuit sombre
Le navire errant sur les flots ?
Est-ce toi que Dieu fit paraître
Pour guider les mages pieux
Vers l'étable où venait de naître
Le Sauveur envoyé des cieux ?
Petite étoile, etc.

Ecoute, dit avec mystère
Une voix qui venait d'en haut,
Je suis un ange solitaire,
Un rayon du divin flambeau..
C'est moi qui viens prendre ton âme
Quand le sommeil ferme tes yeux.
Et sur mes deux ailes de flamme,
L'emporte au séjour des heureux.
Petite étoile, etc.

ADIEU... RÊVES DORÉS

ROMANCE.

Ah ! pourquoi ton regard a-t-il mis dans mon
[âme
Cet amour insensé qui me force à gémir ?
Pourquoi donc, sans pitié, me traites-tu d'infâ-
[me
Pourquoi briser d'un mot l'espoir de l'avenir ?
Adieu, rêves dorés,
Doux charmes de la vie ;
Je vais vous fuir, allez,
O fantômes trompeurs !
Puisse-t-elle garder la coupe d'ambroisie,
Et me laisser, à moi, la coupe des douleurs !
Et me laisser, à moi,
Et me laisser, à moi, la coupe des douleurs !

Elle m'avait tendu sa main si magnanime ;
Elle m'avait juré de me garder sa foi.
Son âme était alors admirable et sublime ;
Elle était mon bonheur et ma suprême loi.
Adieu, etc.

Moi, je l'aime toujours et je souffre en silence,
Mais qu'importe après tout ? je suis né pour
[souffrir,
A moi l'affreuse faim, mais à toi l'opulence,
A mon cœur un tombeau, mais au tien le plaisir.
Adieu, etc.

LE BOUTON DE ROSE.

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi,
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose, est, ainsi que toi,
Bouton de rose.

Au sein de Rose,
Heureux bouton, tu vas mourir !
Moi, si j'étais bouton de rose,
Je ne mourrais que de plaisir.
Au sein de Rose.

Au sein de Rose,
Tu pourras trouver un rival,
Ne joute pas, bouton de rose ;
Car, en beauté, rien n'est égal
Au sein de Rose.

Bouton de rose,
Adieu, Rose vient, je la vois !
S'il est une métempsycose,
Grands dieux, par pitié, faites-moi
Bouton de rose.

SÉRÉNADE.

Ah ! viens à ta fenêtre
Et daigne enfin paraître ;
La flamme de tes yeux
Embellira ces lieux.
Ecoute-moi, cruelle,
C'est ma voix qui t'appelle ;
Renonce à tes rigueurs,
Parais, ou bien je meurs !

O toi, dont la voix tendre
Du ciel semble descendre,
O toi qui dans mon cœur
Commandes en vainqueur,
Rayonne ici dans l'ombre,
Dissipe la nuit sombre,
Ramène ici le jour,
Viens, ô mon bel amour.

AMOUR ET PAPILLON.

MÉLODIE.

Auprès des fleurs, vos maîtresses fidèles,
Gais papillons, vous voltigez toujours ;
Vous parfumez le velours de vos ailes,
Et le bonheur règne dans vos amours. (*bis*)
Charmante enfant, vous riez de ma peine,
Petite fleur, doux ange rose et blond !
Rien qu'un instant si j'étais papillon,
Ma fleur à moi ce serait Madeleine.

En reposant vos ailes frémissantes,
Vous dérobez un baiser à la fleur,
Vous la couvrez de caresses charmantes
Sans lui ravir son éclat, sa fraîcheur. (*bis*)
Charmante enfant, vous riez de ma peine,
Petite fleur, doux ange rose et blond !
Rien qu'un instant si j'étais papillon,
Ma fleur à moi ce serait Madeleine.

Bien triste, hélas ! est votre destinée :
Vivant d'amour l'espace d'un printemps,
Quand des beaux jours la saison est passée,
Vous et la fleur mourez en même temps. (*bis*)
Ah ! ne riez plus jamais de ma peine,
Petite fleur, doux ange rose et blond !
Un seul regard au pauvre papillon
Qui meurt d'amour, oui d'amour, Madeleine

LA MARSEILLAISE.

CHANT NATIONAL DE 1792.

Allons, enfants de la patrie.
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé : (*bis.*)
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger, vos fils, vos compagnes ;

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps prépar[illegible] (*bis*)
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, etc.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !)*bis.*)
Grand Dieu ! par des mains enchaînés
Nos fronts sous le joug se ploiraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ! (*bis*)
Tout est soldat pour vous combattre ;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre !
Aux armes, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Epargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous ; (*bis*)
Mais ce despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leur mère....
Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs : (*bis*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leur vertu ! (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

DIEU !...

STROPHES.

Air : *Je veux finir comme j'ai commencé.*

A vos banquets, par mes couplets joyeux,
Je fus heureux d'obtenir un sourire ;
Mais pour ce soir devenu sérieux,
A l'Eternel je consacre ma lyre.

Nos yeux, nos sens, notre esprit,notre cœur,
Tout nous révèle un divin Créateur.
Vous, esprits forts, qui voulez nier Dieu,
Fils de Caïn, quelle est votre démence !..
A chaque pas et n'importe en quel lieu,
L'Etre suprême affirme sa puissance.
Nos yeux, etc.

Sans l'Eternel, tu serais au néant,
Pygmée issu du limon de la terre.
Est-ce donc toi qui, d'un souffle puissant,
A fait mouvoir et vivre la matière ?
Nos veux, etc.

Qui donc à l'homme a donné les plaisirs
Où nous puisons une volonté pure !
Qui nous dota des plus brûlants désirs
Pour exaucer les vœux de la nature ?
Nos yeux, etc.

Homme ! est-ce toi qui, réglant les saisons,
Donne à la rose une haleine si pure ?
As-tu créé les fleurs et les moissons,
Les fruits si doux, les oiseaux, la verdure ?
Nos yeux, etc.

Qui donc suspend dans le vague des airs,
Fleuves mouvants, ces milliers de nuages ?
Qui fait gronder dans ce vaste univers
Les ouragans, les splendides orages ?
Nos yeux, etc.

Chétif mortel, si plein de vanité...
Est-ce donc toi qui donnas la lumière :
A ces soleils qui dans l'immensité
Sont plus nombreux que les grains de pous-
[sière ?

Nos yeux, nos sens, notre esprit notre cœur,
Tout nous révèle un divin Créateur !

ADIEU MIGNONNE.

ROMANCE.

Non, tu ne peux plus vivre en cage,
Pars, Mignonne, je vais t'ouvrir ;
Ton cœur veut se mettre en voyage
Et brûle déjà de partir.
Mais que dans ta course lointaine,
Mon ombre vienne auprès de toi !
Bien plus longtemps qu'une semaine
Qu'il te souvienne encor de moi.

Adieu, Mignonne, pars, ouvre ton aile brune,
Pour six mois de soleil, va, je te fais crédit ;
De promesse à ton cœur je n'en demande [qu'une,
C'est que tu reviendras l'hiver à l'ancien nid.

Toi qu'on appelle l'oublieuse,
Ne manque pas de revenir,
Et ne va pas, brune frileuse,
De moi ne plus te souvenir,
Sitôt que la bise et novembre
Nous ramèneront le verglas,
Sur les blancs carreaux de ma chambre
Que j'entende sonner tes pas.
Adieu, Mignonne, etc.

Nous reprendrons nos rêveries.
Tu me diras, au coin du feu,
Tes caprices, tes fantaisies :
Tu pourras me mentir un peu :

Je ferai semblant de te croire,
Mon cœur ne peut plus se fermer.
A ta lèvre il me faudra boire
Tant que je saurai dire : Aimer!
Adieu, Mignonne, etc.

A la mémoire de Mme. Jéhin-Prume.

LAISSEZ-MOI DORMIR.

Laissez-moi dormir : la nuit tombe ;
Voici le soir silencieux,
Je sens le sommeil de la tombe
Poser son voile sur mes yeux.
Je vais partir ; à ceux que j'aime,
Ma lèvre, que je sens blêmir,
A donné le baiser suprême....
Laissez-moi dormir ! (*bis.*)

Je veux reposer sous un chêne
Penché sur un tertre bénit,
Où, durant la saison prochaine,
Les oiseaux bâtiront leur nid.
Là, dès l'aurore, sur ma tête
J'entendrai la feuille frémir.
Et chanter la brune fauvette...
Laissez-moi dormir ! (*bis*)

Alors, sur la tombe fermée
Où je serai seule et sans voix,
Dites à ceux qui m'ont aimée
De venir prier quelquefois.

On dit que les âmes entendent
La sainte voix du souvenir...
Adieu ! j'en vois deux qui m'attendent :
Laissez-moi dormir ! (*bis.*)

LES POMMIERS SONT EN FLEURS

ROMANCE.

Hymne sacré des amours éternelles,
Tous les amants aiment à vous chanter
Quand le printemps, avec ses fleurs nouvelles,
En souriant revient nous visiter.
Le vent du soir, la brise qui soupire,
L'oiseau craintif et les papillons blancs,
Sous les pommiers, en volant, semblent dire :
Il faut s'aimer quand tout s'aime au printemps!

Aimons-nous sans cesse.
A l'amour qui nous presse
Ouvrons nos cœurs.
Les pommiers sont en fleurs ! } (*bis.*)

L'insecte ailé qui murmure dans l'herbe
Sait vivre heureux sous les grands bois fleuris;
Un nid d'oiseaux fait un palais superbe
Quand l'alouette y couve ses petits.
Un vert sentier couvert d'ombre et de mousse
Plaît mieux au cœur qu'un chemin semé d'or ;
Dans la nature, où la vie est si douce,
En cherchant bien l'amour se trouve encor.
Aimons sans cesse, etc.

Quand deux à deux, à travers la feuillée,
Joyeux on va promener ses vingt ans,
Comme le ciel, l'âme, alors étoilée,
S'ouvre en jetant des reflets éclatants.
Beaux amoureux du pays des chimères.
N'oubliez pas, le printemps revenu,
D'aller cueillir baisers et primevères,
Au fond des bois, qui cachent l'inconnu.
Aimons sans cesse, etc.

LA FRANCE IMMORTELLE.

MÉLODIE.

Des nations on te vit la première
A l'ignorance arracher le bandeau ;
En tout pays tu portas la lumière
Et le triomphe accueillit ton drapeau.
Sur toi le ciel fixa toutes les gloires,
Ton auréole éblouit l'univers,
Et tu fus grande alors dans tes victoires ;
Sois aujourd'hui sublime en tes revers.

O noble France !
Sous la souffrance
Ne laisse pas ton cœur défaillir.
Libre d'alarmes,
Sèche tes larmes,
Mon beau pays, tu ne dois pas mourir. *bis.*

Il vint une heure, heure où la confiance
Que t'inspirait un légitime orgueil,
Voila tes yeux sur l'horrible vengeance
D'un ennemi qui préparait ton deuil.
De tes enfants une immence hécatombe
Ensanglanta notre sol dévasté; .
Mais ces héros descendus dans la tombe
Ont pris l'essor vers l'immortalité.
O noble France, etc.

Après ces jours voués aux funérailles,
Jours douloureux, couverts d'un voile épais
N'évoque pas l'instant des représailles,
Mets à profit les loisirs de la paix.
Donne le calme à ton âme ulcérée, [deur,
Aux cœurs français rends l'espoir et l'ar-
Par le travail forte et régénérée,
Tu reverras ta gloire et ta splendeur.
O noble France, etc.

MON BONHEUR, LE VOILA.

ROMANCE.

J'aime la fleur s'inclinant sur sa tige,
Perdue au fond d'un vert gazon;
J'aime l'oiseau qui passe et qui voltige,
Gazouillant sa folle chanson.
Oui, je l'aime, belle nature,
Ton soleil de printemps
J'aime le ruisseau qui mnrmure,
Et le calme des champs.

Vous êtes trop jolie
Pour aimer tout cela.
Riez de ma folie,
Mon bonheur, le voilà.

J'aime la mer, j'aime la roche aride,
Où les flots viennent se briser.
J'aime la vague écumante et rapide
Que l'hirondelle vient raser.
J'aime entendre, lame rêveuse,
Tes élans furieux ;

Je t'aime, onde capricieuse.
Vaste miroir des cieux.
Vous êtes, etc.

J'aime à calmer la douleur accablante
Qui me poursuit comme un fléau :
J'aime la voix du poète qui chante
Au moindre bruit comme l'oiseau
Je t'aime aussi, liberté sainte,
De bonheur tu tiens lieu.
J'aime qui m'aime sans contrainte,
J'aime ma mère et Dieu !

Restez, restez jolie,
Mais aimez tout cela ;
Partagez ma folie,
Le vrai bonheur est là.

LA PREMIÈRE FEUILLE.

ROMANCE

Enfin le soleil qui brille,
Ayant couvé mon bourgeon,
Vient de briser ma coquille,
Je mets le nez au balcon.
O bon air ! ô douces brises,
Beaux papillons, hé là-bas !
Venez dire des bêtises,
Ne me connaissez-vous pas ?

Bonjour ! bonjour !
Je suis la première feuille,
Qu'avec bonheur on accueille.
Bonjour ! bonjour !
Espoir, amour
Sont les dons que je recueille ;
Je suis la première feuille.
Bonjour ! bonjour !

Accourez, mes robes blanches ;
Jeunes cœurs, aimez-vous bien.
Je chanterai dans les branches,
Et l'écho n'en saura rien.
Gais passereaux, venez vite,
J'ai des retraites pour deux ;
Reconnaissez la petite
Et confiez-lui vos œufs.
Bonjour, etc.

A ton tour, terre féconde.
Vois, tes prés semblent bouillir :
J'entends le sillon qui gronde
Sur tes blés qui vont jaillir.
De jacasser il me tarde,
Voici quelqu'un par bonheur.
" Lève les yeux et regarde,
C'est moi, c'est moi, laboureur."
Bonjour, etc.

Je vois les fleurs printanières
Sortir leurs petits enfants :
Grimpez, liserons et lierres,
Nous jouerons avec les vents.
Mais qu'aperçois-je ? un malade
Qu'on promène doucement,
A toi ma plus belle œillade,
Mon pauvre convalescent.
Bonjour, etc.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME

ROMANCE.

Petits enfants, troupe blonde et jolie,
Ainsi que vous, jadis dans les sillons
Je folâtrais au printemps de ma vie,
En butinant et fleurs et papillons.
Heureuse alors des baisers de ma mère,
En attendant de plus vives douleurs,
Pour un jouet, un mot, une chimère,
Déjà mes yeux ont répandu des pleurs.

Tout âge a ses charmes
Et ses doux plaisirs,
Ses craintes, ses larmes
Ses brûlants soupirs.
Mais la main de Dieu
Place en chaque lieu,
Près de la douleur,
Un peu de bonheur.

Quinze ans plus tard, je délaissai, rêveuse,
Tous les plaisirs qui vous semblent si doux,
Et devant Dieu, confiante et joyeuse,
Avec bonheur je fis choix d'un époux.
Il m'adorait, j'étais jeune et jolie...
Pourtant mon cœur eut souvent des regrets ;
Car je connus l'affreuse jalousie,
Aux fleurs d'amour se joignaient les cyprès.
Tout âge, etc.

De mon bonheur je savourais l'ivresse,
Mais le bonheur peut-il être éternel ?
Dieu dans mon sein fit germer ma tendresse,
J'allais connaître un amour maternel.
Avec bonheur, trois fois je devins mère ;
Trois chérubins, par l'Eternel bénis.
Un jour la mort vint enlever leur père,
L'arbre mourut... Dieu me laissa les fruits.
Tout âge, etc.

Et maintenant que me voilà grand'mère,
Que sur mon front chaque orage a glissé,
J'éprouve encor du bonheur sur la terre
En relisant l'album de mon passé.

Ma voix tremblote, et tout mon sang se glace,
Ma vue est faible et mes pas sont tremblants;
Mais lorsqu'aux cieux j'irai prendre ma place
Je revivrai dans mes petits-enfants.
Tout âge, etc.

MARTHE.

MÉLODIE.

On dit partout dans le village
Que maître Jean vient t'épouser :
Il est fort riche, mais je gage
Que tu sauras le refuser !
Et que t'importe la richesse,
Ne m'as-tu pas donné ta foi ?
Dois-je douter de ta tendresse ?
Marthe, Marthe, réponds-moi !
Dois-je douter de ta tendresse ?
Marthe, réponds-moi !
Marthe, réponds-moi !

Te souviens-tu de ces dimanches
Où nous allions danser tous deux
Sous le grand arbre aux vieilles bran-
[ches
Alors n'étions-nous pas heureux ?
Je disais, le cœur en émoi :
Je t'aimerai, toute la vie !
Marthe, Marthe, souviens-toi !
Je t'aimerai toute la vie !
Marthe, souviens-toi !
Marthe, souviens-toi !

Et pourquoi ce cruel silence,
Qui me fait, hélas ! tant souffrir ?
D'un seul mot rends-moi l'espérance,
Car te perdre, mieux vaut mourir !
Mais non, tais-toi, je viens de lire
Dans tes regards ton embarras.
Ah ! j'ai trop peur de te maudire !
Marthe, Marthe, ne réponds pas !
Ah ! j'ai trop peur de te maudire !
Marthe, ne réponds pas !
Marthe, ne réponds pas !

UN MOT D'AMOUR.

ROMANCE.

L'abeille emplit ses rayons d'or
En pillant la plaine fleurie ;
Mais il est moins doux, son trésor,
Qu'un seul de tes baisers, Marie ;

Car mon amour, sans détour,
Est à toi... bel ange !
Oh ! daigne, en échange,
Me payer de retour (*bis*).

La rose, sous un ciel d'azur,
S'élève de grâce embellie ;
Son parfum me semble moins pur
Que ta douce haleine, Marie !
Car mon amour, etc.

Volez, chantez, petits oiseaux.
Sur le gazon de la prairie,
Et puissent vos concerts si beaux
Charmer l'oreille de Marie !
Car mon amour, etc.

Taisez-vous, indiscrets ruisseaux
Ne couvrez pas sa voix chérie .
Le doux murmure de vos eaux
Ne vaut pas le chant de Marie;
Car mon amour. etc.

LES AILES D'UN ANGE.

MÉLODIE.

O blanche jeune fille,
Dans ton œil radieux
Puisque le désir brille,
Comme une étoile aux cieux,
Penses-tu que ton âme
Puisse entendre sans peur
Un doux mot dont la flamme
Pourra brûler ton cœur ?
Ah ! c'est un mot étrange....
Que l'homme apprend le jour
Où dans un rêve un ange
Vient lui parler d'amour.

C'est en vain, jeune fille,
Que ta virginité
Comme une perle brille,
Pour parer ta beauté !
Car ta lèvre pâlie,
O pauvre enfant du ciel !
Parfois déjà s'oublie
A savourer le miel...
Le miel que l'on recueille
De deux baisers... un jour,
Sur la plus belle feuille
De l'arbre de l'amour...

Dépouille donc, ô femme!
Ta céleste candeur :
Cache au fond de ton âme
Cette divine fleur...
Voici l'instant suprême
Où l'amour, ton vainqueur,
Avec le mot " Je t'aime
Fera battre ton cœur...
Devant ce mot étrange,
Soupiré par l'amour,
Tes ailes, ô mon ange,
Vont tomber sans retour.

VIENS AVEC MOI.

DUETTINO

Sur les flots onduleux que le zéphir agite,
Ma barque se balance et se penche à demi.
Comme un noble coursier que le frein solli-
[cite,
Sa blanche voile a doucement frémi.
Oh ! viens, tout nuage s'efface
Dans le ciel bleu,
Car ma prière a trouvé grâce
Aux pieds de Dieu.
Quand la vague docile expire
Auprès de moi,
Son murmure semble me dire :
Viens avec moi, viens avec moi,
Viens avec moi.

Sur les flots onduleux que le zéphir agite
Sa barque se balance et se penche à demi.
Comme un noble coursier que le frein solli-
[cite,
Sa blanche voile a doucement frémi.
Oh ! vois ce nuage qui passe
Dans le ciel bleu,
Notre voix n'a pas trouvé grâce
Aux pieds de Dieu.

Quand la vague docile expire
Auprès de moi,
Son murmure semble me dire :
Reste avec moi, reste avec moi,
Reste avec moi.

Viens ! à notre retour, le rivage et la terre,
Le parfum de tes fleurs, le chant de tes
[oiseaux,
Te sembleront plus doux auprès de ta chau-
[mière.
L'âme s'élève au murmure des flots ;
La mer n'eut jamais de caprice
Pous ses enfants,
Et Dieu sera toujours propice
A nos accents.
Quand le vent a chassé l'orage
Si loin de toi,
Pour nous il n'est pas de naufrage.
Viens avec moi, viens avec moi,
Viens avec moi.

Oh ! moi, j'aime bien mieux le rivage et la
[terre,
Le parfum de mes fleurs, le chant de mes
[oiseaux.
Ma mère attend là-bas, seule en notre chau-
[mière ;
Ami, je crains l'inconstance des flots.

La mer obéit au caprice
  Des moindres vents,
Et Dieu n'est pas toujours propice
  A nos accents.

Dans un océan sans orage
Je n'ai pas foi :
Le calme est bien près du naufrage.
Reste avec moi, reste avec moi,
  Reste avec moi.

Oh ! vois, tout nous sourit, la brise nous en-
[traîne ;
Sur la vague bercés, nous parlerons d'amour.
Que ta joyeuse voix, s'unissant à la mienne,
Chante gaîment, sans crainte du retour :
Voguons, tout nuage s'efface
  Dans le ciel bleu ;
Notre prière a trouvé grâce
  Aux pieds de Dieu.
Quand la vague docile expire
  Auprès de moi,
Son murmure semble me dire :
Viens avec moi, viens avec moi,
  Viens avec moi.

Viens, je cède ; partons, la brise nous en-
[traîne ;
Sur la vague bercés, nous parlerons d'amour ;
Et ma joyeuse voix s'unissant à la tienne;
Dira, dira gaîment, sans crainte du retour :

Voguons, tout nuage s'efface,
  Dans le ciel bleu ;
Notre prière a trouvé grâce
  Aux pieds de Dieu.
Quand la vague docile expire
  Auprès de moi,
Son murmure semble me dire :
Viens avec moi, viens avec moi,
  Viens avec moi, avec moi.

LA BERGÈRE AUX CHANSONS.

ROMANCE.

Doux rossignol, chante l'aurore,
Je fais écho sous nos buissons.
Lorsque tu pars je chante encore,
Je suis la bergère aux chansons.
    La la la la la la la,
    La la la la la la la, } (*bis.*)
Je suis la bergère aux chansons.

Troupeau chéri, broutez l'herbe fleurie,
Ne craignez pas la cruauté des loups :
Je les endors loin de votre prairie
Par ma prière et par mes chants si doux.
    Doux rossignol, etc.

Viens près de moi, mon aimable chevrette,
Pais à mes pieds l'odorant serpolet ;
Ton doux bêler sera ta chansonnette,
J'y répondrai par un joyeux couplet.
    Doux rossignol, etc.

Lorsque les cieux s'illuminent d'étoiles,
A deux genoux j'admire leurs splendeurs.
Un jour, là-haut, bien par delà ces voiles,
Je chanterai dans les célestes chœurs !
Doux rossignol, etc.

PLEURANT À TES GENOUX.

ROMANCE.

Au bal, je l'ai revu, combien j'étais émue,
Nous étions l'un à l'autre étrangers désor-
[mais ;
Il vint, il me parla, je pâlis à sa vue,
Il m'appela Madame, hélas ! moi qui l'aimais.
Son cœur était le mien, à lui seul j'étais chère;
Un autre s'est offert, à lui j'ai dû m'unir,
Pleurant à tes genoux, je t'implorais, ma mère!
Tu voulus, j'obéis ; je n'ai plus qu'à mourir !
Plus tard je le revis : une autre jeune fille,
Belle, aimable et modeste, avait fixé son
[choix ;
Il l'entourait de soins, il la nommait Camille,
Il lui parlait d'amour des yeux et de la voix.
Depuis qu'ils sont unis, ma douleur est amère,
Le passé m'importune autant que l'avenir.
Pleurant à tes genoux, etc.

Plus tard je l'ai revu, mais bien longtemps en-
[core ;
Il tenait un enfant assis sur ses genoux ;
Soudain je tressaillis au nom d'Eléonore,
Rappelant à mon cœur nos entretiens si doux.
L'enfant portait mon nom que lui donna son
[père ;
Il s'en souvient encore, ah ! qu'il a dû souffrir.
Pleurant à tes genoux, etc.

Enfin, je l'ai revu, j'étais en robe noire.
J'avais perdu l'époux que vous m'aviez donné;
Et lui, voyant mon deuil, pâlit à la mémoire
Du lien qui loin de moi le tenait enchaîné ;
Je ne l'ai plus revu, que faire sur la terre ?
Il est époux et père, il ne peut revenir.
Pleurant à tes genoux, etc.

MA TOURTERELLE.

ROMANCE.

O douce tourterelle !
Aimante et toute belle,
Envole-toi vers celle
Qui possède mon cœur.
De ma part va lui dire,
Qu'en mon heureux délire,
C'est elle qui m'inspire
Un instant de bonheur.

Aimer sans espoir,
C'est braver la vie.
J'aime sans avoir
Mon aimable amie.
Mon cœur s'est brisé
A l'aspect de ses charmes ;
N'est-il pas aisé
De répandre des larmes ?
Messagère d'amour,
Pars, j'attends ton retour !

Toi, gentille alouette,
Vois ma peine secrète ;
D'elle je m'inquiète,
Vole sur son chemin.
Tâche de la surprendre,
Ecoute sa voix tendre,
Et viens vite m'apprendre
Qu'elle accorde sa main.
Aimer sans espoir, etc.

Vole et va sous l'ombrage
Epier son passage ;
Ecoute son langage
Près des serres en fleurs ;
C'est là qu'elle promène
Mon espoir ou ma peine.
Reviens, sans perdre haleine,
M'apporter le bonheur.....

Aimer sans espoir, etc.
Viens avec l'espoir
Me rendre la vie ;
Peut-on ne pas voir
Son aimable amie ?
Mon cœur s'est brisé
A l'aspect de ses charmes ;
N'est-il pas aisé
D'apaiser mes alarmes ?
Messagère d'amour,
Pars j'attends ton retour !

DAVID CHANTANT DEVANT SAUL

O roi Saul ! ton peuple te rejette,
Le Dieu des rois veut éprouver ta foi ;
Pour le combat que ta valeur s'apprête,
Il faut dompter l'esprit du mal en toi !
Avec la foi reprends l'arme suprême,
Ne tremble pas ainsi qu'un faible enfant,
Et de l'épreuve où t'attend Dieu lui-même,
Tu vas sortir vainqueur et triomphant (*bis.*)
Retentissez, harpes sonores, jusqu'au ciel,
Chantez celui que l'on adore dans Israël !
Harpes sonores,
Retentissez ! chantez celui que l'on adore.
Harpes sonores !
Retentissez jusqu'au ciel !

Je veux chanter, pour adoucir ton âme,
Les eaux, les bois, les montagnes, les prés...
Les champs en fleurs avec les cieux en flamme;
Je veux chanter des hymnes inspirés !
Je chanterai la candeur de l'enfance,
Je chanterai du vieillard la douceur,
La souvenance unie à l'espérance,
La créature unie au Créateur !
Retentissez, etc.

OU VOULEZ-VOUS ALLER ?

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler,
La brise va souffler.

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin ;
J'ai pour lest une orange,
Pour voile une aile d'ange,
Pour mousse un séraphin.
Dites, la jeune belle, etc.

Est-ce dans la Baltique,
Sur la mer Pacifique,
Dans l'île de Java?
Ou bien dans la Norwège,
Cueillir la fleur de neige
Ou la fleur d'augsoka ?
Dites, la jeune belle, etc.

Menez-moi dit la belle,
A la rive fidèle
Où l'on aime toujours !
Cette rive, ô ma chère,
On ne la connaît guère
Au pays des amours.
Dites, la jeune belle, etc.

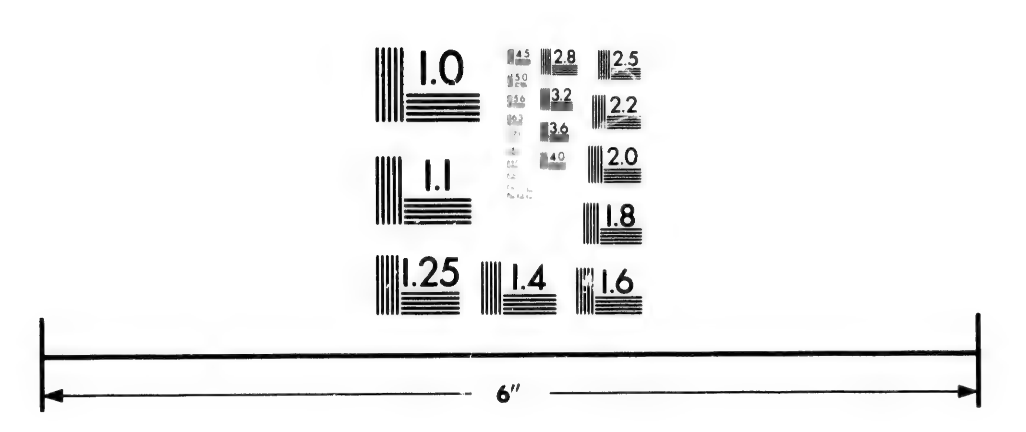
JE VEUX FINIR COMME J'AI COMMENCÉ

Puisque je prends avec vous mes ébats,
C'est aujourd'hui un refrain que j'implore ;
Mais la raison, enfin, me dit tout bas :
A soixante ans dois-tu chanter encore ?
Par des chansons ma mère m'a bercé : } *bis.*
Je veux finir comme j'ai commencé. }

Je me souviens, enfant, quand je pleurais ;
Je fus bercé dans les bras d'une femme ;
Lorsqu'il faudra m'endormir pour jamais,
Je veux encor que sa main me réclame,
Et sur son sein posant mon front glacé,
Je veux finir, etc.

Sans imiter les Bernier, les Chaulieu,
Je bois un coup quand je me mets à table,
Je bois encor pour le coup du milieu,
Mais au dessert la soif est redoutable.
Le bouchon part... le champagne a moussé.
Je veux finir, etc.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





On pourrait bien se venger des méchants,
On sait portant si l'espèce en abonde;
Moi, plus heureux, par de modestes chants,
J'ai su braver les peines de ce monde.
Jamais le fiel dans mon sang n'a passé.
Je veux finir, etc.

Un avenir, une espérance, un Dieu,
Ont embelli les jours de ma jeunesse ;
Quand à ce monde il faudra dire adieu,
Sans que jamais aucun espoir ne reste,
Ah ! vers le ciel mon œil sera fixé !
Je veux finir, etc.

LE MÉNAGE D'UN GARÇON.

CHANSON

Je loge au quatrième étage,
C'est là que finit l'escalier ;
Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon fortier.
Des créanciers quand la cohorte,
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours, en ouvrant la porte,
Moi qui dis que je n'y suis pas.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi pour faire certain cas,
Avoir l'état de ma cuisine :
Sachez que je fais trois repas.

Le déjeuner m'est très facile,
De tous côtés je le reçois ;
Je dîne tous les jours en ville,
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris,
J'ai mille châteaux en Espagne
J'ai pour fermiers tous mes amis ;
J'ai, pour faire le petit-maître,
Sur la place un cabriolet ;
J'ai un jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui ;
Dans ma richesse imaginaire,
Je suis aussi riche que lui.
Je ne vis qu'au jour la journée ;
Lui, vante ses deniers comptants,
Et puis, à la fin de l'année,
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit, dans son livre,
Que tout est bien, il men souvient.
Tranquillement laissons-nous vivre
Et prenons le temps comme il vient.
Si, pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

LE MONTAGNARD ÉMIGRÉ.

ROMANCE

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance ;
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours,
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère !
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Il te souvient du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau.

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur...
Son cœur,

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et mon vieux chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours
Toujours.

QUE NE SUIS-JE LA FOUGERE !

ROMANCE.

Air : *Connu.*

Que ne suis-je la fougère
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'amour !

Que ne suis-je le zéphire,
Qui rafraîchit ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui naît sous ses pas !

Que ne suis-je l'onde pure,
Qui la reçoit dans son sein !
Que ne suis-je la parure,
Qu'elle met sortant du bain !

Que ne suis-je cette glace
Où son minois répété
Offre à nos yeux une grâce
Qui sourit à la beauté !

Que ne suis-je l'oiseau tendre
Dont le ramage est si doux,
Qui, lui-même, vient l'entendre
Et mourir à ses genoux !

Que ne suis-je le caprice
Qui caresse son désir,
Et lui porte en sacrifice
L'attrait d'un nouveau plaisir !

Que ne puis-je, par un songe,
Tenir son cœur enchanté !
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité !

Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux ;
Car enfin, je voudrais être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

LE CURÉ DE NOTRE VILLAGE.

CHANSONNETTE.

Le curé de notre village
Disait aux fill's dans ses sermons :
Aimer convient bien au jeune âge,
Aimer convient bien aux garçons ;
Car j'aime à voir sur la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette, } *bis.*
Danser au son du tambourin. }

Si parfois, quand on est en danse,
Fillette faisait un faux pas,
Toujours avec de l'éloquence,
Je ne la rebuterai pas ;
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin.

Il faut que l'on vide une tonne
Du meilleur vin de mon cellier,
Et puis après, qu'elle résonne
Sous le pied du ménétrier ;
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin.

La musette est bien arrosée,
Et j'applaudis à ses chansons
Avec vos belles fiancées,
Sautez, danser, joyeux garçons ; 19

Car j'aime à voir sous la coudrette.
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Dauser au son du tambourin.

Mes amis, le temps marche vite,
Votre curé se fait bien vieux ;
N'est-il pas juste qu'il profite
Auprès de vous des jours heureux...
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin,

Enfants, venez au presbytère,
Si l'amour vous cause des pleurs ;
Toujours en ami votre père,
Je serai vot' consolateur ;
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin.

L'EMBARRAS DU CHOIX

CHANSONNETTE.

Chacun aime assez dans la vie
Choisir ce qui lui fait envie ;
Il est cependant bien des cas
Où choisir est un embarras,
Et Salomon par sa sentence,
A prouvé jusqu'à l'évidence

Que c'est tres gênant quelquefois
Que d'avoir l'embarras du choix.

L'an dernier, traversant la Chine,
Je veux goûter à la cuisine,
Pour me régaler, quel plaisir !
Mon hôte me donne à choisir :
Ou la soupe aux nids d'hirondelles
Ou le pâté de sauterelles !
Il est très gênant, etc.

Un créancier frappe à ma porte ;
J'ouvre...que la peste l'emporte !
Je voudrais, dit-il mon argent,
Mais je ne suis pas exigeant ;
Et si par hasard l'or vous manque,
Vous payerez en billets de banque !
Il est très gênant, etc,

Pour certain vote d'importance
Deux candidats sont en présence :
L'un est un homme des plus forts
Qui me plaît sous tous le rapports,
Mais l'autre me donne d'avance
Des preuves de reconnaissance !
Il est très gênant, etc

Par une nuit sombre, un brave homme,
Porteur d'une assez forte somme
Est accosté par un bandit,
Qui, pistolet au poing, lui dit :
Halte-là ! selon votre envie
Donnez-moi la bourse ou la vie !
Il est très gênant, etc.

Un grand amateur de voyages
Tombe chez des anthropophages,
Qui trouvent que son embonpoint
Pour la cuisson est juste à point.
Pourtant, avant qu'on le désosse,
On lui laisse choisir la sauce !...
Il est très gênant, etc.

UN FESTIN DANS LES BLÉS.

CHANSONNETTE.

L'abeille, reine des insectes,
Avait convoqué, ce jour-là,
Ses sujets de toutes les sectes
Pour un grand festin de gala.
De juillet le soleil superbe
Dorait la cime de nos blés,
Et les bluets émaillaient l'herbe
De leurs calices étoilés !

C'est le festin des libellules,
Des cigales, des papillons ;
Abeilles, quittez vos cellules,
Et sauterelles, vos sillons ;
C'est le festin des libellules,
Des cigales, des papillons.

La fourmi parut la première,
Bien qu'elle fût venue à pied ;
Cette infatigable ouvrière
Toute la nuit avait veillé.
Elle seule dressa la table
Pour ce repas à ciel ouvert ;
Chacun la trouva trop aimable
D'avoir préparé le couvert.
C'est le festin, etc.

La race ailée est très friande,
Le menu fut fort délicat :
Quelques vers en guise de viande
Firent les frais du premier plat ;
Puis la suite fut composée
Du suc des plus brillantes fleurs ,
Comme vins, gouttes de rosée
Et quelques fruits secs pour primeurs.
C'est le festin, etc.

Au dessert on eut la musique
De deux bourdons et d'un cri-cri ;
Le concert fut si magnifique
Que chacun était ahuri.
Les puces, au son de l'orchestre,
Formèrent un corps de ballet,
Et dansèrent un pas sylvestre
Qui produisit beaucoup d'effet.
C'est le festin, etc.

Ce qui fut le moins convenable,
Ce fut le moment du départ ;
Le grillon, en quittant la table,
Chantait faux un air goguenard.
On vit la demoiselle agile
Se heurter aux tiges des blés,
Et les papillons à la file,
Par terre aux hannetons mêlés.
C'est le festin. etc.

Les mouches s'étant attablées,
La nuit, au reste du festin,
Furent en grand nombre avalées
Par les mésanges, le matin.
Cela prouve qu'en toute chose
Il faut se retirer, à temps
Et que la gourmandise est cause
Des malheurs les plus éclatants.
C'est le festin, etc.

J'SUIS INCRÉDULE.

CHANSONNETTE.

J'ai l'air comm'ça, mais tout de même
J'suis pas si bét' que l'on croit,
D'abord, moi, j'ai pour système
Qu'il ne faut croir' que c'qu'on voit...
On m'disait quand j'étais p'tite,
Qu'les enfants v'naient sous les choux..
Dans not' jardin j'cherchai vite...
Je n'en trouvai jamais chez nous.

Ah ! qu'je m'dis, qu'c'est ridicule
De vous faire des cont's comm'ça!...
Et d'puis c'temps j'suis incrédule,
Faut que j'voie... et j'sors pas de là.

Lorsque j'devins grande fille,
Les garçons m'firent la cour :
Ils m'disaient qu'j'étais gentille,
Et m'poursuivaient d'leur amour.
Mais quand j'parlai d'monsieur l'maire
Et de m'assurer un sort,
Par un contrat d'vant notaire,
Plus personne ! y cour'nt encor.
   Ah ! qu'je m'dis, etc.

Nous r'gardions dans le villago
Passer des dam's de Paris
Dans leur brillant équipage :
Nous étions tous ahuris.
Nous admirions leur chev'lure,
Comme' nous autr's n'en avons pas.
V'là qu'en descendant d'voiture,
L'chignon tombe... patatras !
   Ah ! qu'je m'dis, etc.

Un soir, m'montrant la rivière,
Nicolas m'dit : J'vas m'périr
Si tu n'm'accord's pas, ma chère,
Un baiser. A toi d'choisir !
En m'défendant, v'là qu'je l'jette
En plein dans l'eau... sans soupçon.
J'crie au s'cours... j'perdais la tête..
Il nageait comme un poisson.
   Ah ! qu'je m'dis, etc.

L'autre jour, Mad'leine, ma cousine,
S'plaignait d'son mari Bastien,
Et m'disait : Vois-tu, Cath'rine,
Reste fille, tu f'ras bien.
Un mari devient un maître
Qui ne fait qu'vous tracasser...
L'lend'main, j'les vois par la f'nêtre,
Qu'étaient en train d's'embrasser.
Ah ! qu'je m'dis, etc.

JE VEUX ME MARIER.

CHANSONNETTE.

Au village souvent on répète
Que l'amour est un dieu malin
Et l'on dit qu'il faut qu'une fillette
D'lui s'méfie soir et matin.
Mais j'vais avoir bientôt seize ans
Et l'on dit que je suis gentille,
D'aimer je crois qu'il est bien temps,
Je n'suis plus un' petite fille.

Parlé.—Il faudrait peut-être, pour aimer, attendre d'avoir 40 ans ? Oh bien non alors ! Je ne veux pas coiffer sainte Catherine, moi ! Je veux un petit mari et tout de suite encore ! mais où le prendre ?

Messieurs, je veux me marier,
Qui veut m'aimer ?
Qui veut m'aimer ?

J'apporterai l'jour du mariage
Tout c'qu'on peut vraiment exiger :
Je suis douce, caressante et sage,
Mon mari pourra vit'juger.
Pour lui, j'en fais ici l'serment,
J'aurai tous les soins désirables,
Je l'dorlot'rai bien tendrement,
Il s'ra digne des *époux vantables*

Parlé—Oh oui, je le dorloterai ! je le mettrai dans du coton. Je lui repriserai ses chaussettes. Je lui mettrai des boutons à ses chemises. Je lui ferai des laits-de-poule et de la confiture de ménage, que sais-je ? voyons, cela vous engage-t-il un peu ?

Messieurs, etc.

Je ne suis bavard' ni méchante,
La gaîté voilà mon refrain,
J'suis modeste, un rien me contente
Et j'ai le cœur toujours sur la main.
Je dois vous dir', sans me vanter,
Qu'à la maison je sais tout faire :
Laver, bien coudre et repasser,
Trop heureus' si ça peut vous plaire.

Parlé.— Et c'est pas tout là ! Je sais aussi frotter, filer traire les vaches, faire du fromage conduire les ânes. plumer les dindons...Si vous me voyiez quand je retrousse mes manches jusque-là... Ah ! ah ! c'est solide ces bras-là, je ne suis pas fainéante, allez ! et si mon mari est

comme moi, eh bien ! jarni Dieu ! il se fera rudement de la besogne à la maison !

Messieurs, etc.

C'lui de vous qui m'prendra pour femme
F'ra tout d'même une affaire d'or
Car d'vertus, bien haut je l'proclame,
J'crois que j'suis un petit trésor.
Voyez ma taille, mes cheveux,
Mon pied et mon regard qui brille,
Tout ça vous rend-il amoureux ?
Répondez-moi.. suis-je gentille ?

Parlé—Il faut vous dire aussi que j'ai mes trente-deux dents, que je suis vaccinée et que j'ai bon appétit ; si j'ai des joues roses, c'est pas de la peinture, allez ! Et quant à mes cheveux, c'est bien à moi : je couche avec !

Messieurs, etc,

LES AMOURS DU SIÈCLE.

SCÈNE COMIQUE.

Ramenez vos moutons, bergère,
Ramenez vos moutons des champs.
Ramenez vos moutons, bergère,
Ramenez vos moutons, des champs.

Voulez-vous savoir comment
Les hommes aiment ?
Ils aiment tous si drôlement,
Ce sont de si drôles de gens,
On les entend toujours disant...

Parlé, Un tas de bêtises...... vous allez voir, je vais tous vous les passer en revue.

Ramenez, etc.

Voulez-vous savoir comment
Les militaires aiment ?
Ils aiment si militair'ment,
Ce sont de si militair's gens,
On les entend toujours disant...

Parlé. Belle Suzon ! permettez à un enfant de *Mars* qu'est *Vénus* ici perpendiculairement pour jouir un instant de votre présence subséquente, de déposer inopinément-z-à vos pieds son cœur, sa main, vu z et attendu que dans six mois j'ai mon congé, et que, si mon physique prépondérant vous a tant seulement tapé dans l'œil autant que le vôtre dans le mien...... militairement parlant, au bout de ce laps approximatif, je vous épouse horizontalement. (*Au refrain.*)

Voulez-vous savoir comment
Les négociants aiment ?
Ils aiment si commercial'ment,
Ce sont de si commercial's gens,
On les entend toujours disant...

Parlé.—Chère Amanda, vos charmes m'ont séduit, au point que je ne me rends pas *compte* de mes *actions* ; l'amour est à la *hausse* dans mon cœur..... j'ai bien des *Autrichiens* des *Nords*, des *Midis*, des *Crédits mobiliers*, mais personne ne veut me faire *crédit* du *mobilier* que je voulais vous offrir, car tout est à la *baisse*... le commerce ne va plus ! (*Au refrain.*)

Voulez-vous savoir comment
Les avocats aiment ?
Ils aim'nt si magistral'ment,
Ce sont de si magistrales gens,
On les entend toujours disant...

Parlé.—Ah ! ma petite dame, voilà une bien mauvaise affaire ! je pourrais cependant, à force de talent,gagner votre procès. mais avant tout il faut que j'examine les pièces. (*Au refrain.*)

Voulez-vous savoir comment
Les musiciens aiment ?
Ils aim'nt si musical'ment,
Ce sont de si musical's gens,
On les entend toujours disant...

Parlé.—*Mimi*, croyez-vous qu'il soit *si facile à mirer* un ange tel que vous sans en être toqué ?.. Quelle existence *dorée* nous passerions ensemble ?... c'est *si naturel* !... deux âmes comme les notres se comprennent toujours !... voilà la raison *dominante* pour laquelle je fait ce *récit* !oh de grâce, écoutez *l'ami* qui vous parle...

Viens, reine du Pra *Do*
Viens, ange rêvé *Ré*
Viens avec un a *Mi*
Laisse donc ton so *Fa*
Quitte ton entre *Sol*
Le plaisir n'est plus *La*
Ah ! restons donc à *Si*
Dans notre Eldora *Do*

Parlé.—Si tu ne te rends pas aux accents de ma voix, je mourrai de désespoir, et on gravera sur ma tombe cette épitaphe : ***Mimi l'a mis là !*** *Au refrain.*

Voulez-vous savoir comment
Les collégiens aiment ?
Ils aiment si studieus'ment,
Ce sont de si studieus's gens,
On les entend toujours disant...

Parlé.— Ange de ma vie ! la première fois que vous m'apparûtes, vous me semblâtes une vision céleste, un séraphin, une étoile.... vous m'éblouîtes, vous m'entraînâtes, vous me transformâtes, vous me subjuguâtes....vous m'épatâtes...

AH ! LES MAUDITES FILLES

SCÈNE COMIQUE.

Ah ! les maudit's filles,
Oui, j'vous l'affirmons,
Vilain's et gentilles,
Ah ! les maudit's filles (*bis.*)
C'est ben d'vrais démons.

Un' fermièr' du voisinage,
La veuv' du cousin Ledoux,
Etant d'jà d'un certain âge
Et voulant r'prendre un époux,
M'dit hier : Mon p'tit Nicaise,
Pour mon mari j't'aim'rais bien ;
De m'avoir tu s'rais bien aise,
Tu s'ras héritier d' mon bien,
Mais j'réponds avec franchise:
J'vons ben l' temps d'faire un' bêtise.

Parlé.—Merci ! merci ! qu' j'y dis, passez votr' chemin, bonne dame ; pour qui m' prenez-vous ? mais par exemple !.... a-t-on jamais vu une vieille sibylle comme ça, ça n'a point tant seulement un haricot dans la bouche !... j' voulions m'sauver, alors ell' m'attrape par l'pan de mon habit en m' disant : Tu m'épouseras ou tu diras pourquoi. J' voulions m' débarrasser d'elle ; mais v'là-t-il pas qu'ell' m' flanque une dégelée

d'coups d' poings, qu' j'en avais la figure comme du vrai charbon, et pis ell' m'avait arraché l' pan d' mon habit... aussi j' me l'sons fait rendre avec les frais et *dépens.*

Ah ! les maudit's fill's, etc.

C'est tous les jours dans l' village
Bataill's et rassemblements,
Les fill's s' disputent l'avantage
D' m'offrir bouquets et rubans ;
Sur moi plus d'un caquet roule,
Chacun m'aime éperdument :
Ell's dis'nt que j' suis fait au moule
Et se trouv'nt mal en m' voyant.
Au point que l' vétérinaire
Ne sait plus quel remèd' faire.

Parlé. C'est pourtant vrai !... ça leur donne sur les nerfs, au point que monsieur l' maire d' not' village a été obligé d'faire tambouriner par l' gros Thomas, l' gard' champêtre d' cheu nous, qu'il est défendu aux filles et aux femmes veuves... sous peine d'amende, d' sortir quand j' passerons dans la rue... attendu que, comme je suis le seul garçon et la seule espérance du pays, on doit m'laisser vivre en paix, afin que je puisse croître et embellir pour l' bien de la nation et l'honneur de l'espèce... Eh bien ! malgré tout ça, elles sont après mé pis qu' enragées !.... L'une m' flanque un coup d' poing, l'autre m' donne un coup d' sabot, celle-ci m' fait tomber par terre, celle-là m' tire les cheveux pour en avoir un'

mèche, enfin, toutes sortes d' niches plus farces les un's que l' sautres, tout ça pour m'agacer ! au point que j' n'osons plus sortir sans avoir avec moi César, notre chien, et une grosse trique.

Ah ! les maudit's fill's, etc.

Tous les dimanch's, sous l'ombrage,
Les fill's vont avec mamans
Danser au bal, c'est l'usage,
Ou jouer aux jeux innocents :
Si ben qu'au jeu d' la main chaude,
Je m'aperçus dernièr'ment
Que la fille du voisin Claude
En t'nait pour moi joliment ;
Après tout, j' dis point l' contraire,
C'te fill'-là f'rait ben m' n'affaire.

Parlé. Ma foi, oui, ell' f'rait bien mon affaire tout d' même... Mais comme m' disait l'gendre du père Martin, avec qui qu' j'étions dimanche dernier à boire du cidre chez la mère Piquette : Vois-tu ben, Nicaise, v'la l'chiendent, qui m' dit on est si souvent volé avec les femmes que bien souvent on n'ose point s'risquer et je n' te conseille point d' faire comme mon cousin Pijegrue, l' grand sec, qu'a fait un tas d' folies pour avoir une fille. [*Avec confidence au public,*] Enfin, imaginez-vous que c't'imbécile-là n'a-t-il point eu la bêtise de s' jeter à l'iau, et que sans les pompiers d' cheu nous qui sont accourus avec la pompe et qui se sont mis à pomper, à pomper pour dessé-

cher la mare, mon dadet s' s'rait noyé tout d' même ; enfin, il en a été quitte pour un bain. Ah ! mais ch'est point mé qui f'rai une sottise comme cha. Aussi, j'ferai comme mon grand-père Barbachou ; pour avoir une femme parfaite, je me marierai après vêpres, comme ça je serai sûr que ma femme sera *accomplie*.

Ah ! les maudit's filles, etc.

SI J'OSAIS... OSER !

CHANSONNETTE.

Je suis timid'... C'est même pas assez dire ;
Ce que je suis.... je n'peux pas l'expliquer.
A mes dépens, soit qu' j'ai peur d' fair' rire,
Que j'craign' le blâme ou ben quéqu'chose de
[pire,
Toujours est y qu'à rien je n'peux m'risquer.
On vant' la prudence,
Mais y n'faut pas, j'pense,
En trop abuser :
Moi, c'est un martyre.
A tout c' qué j'désire,
Je n'sais rien que m'dire :

(*Hésitant*)

Si j'osais.... oser !

La p'tit' Lison, — vous d'vez ben la connaître,
C'te gentill' fille dont tout l'village est fou,
Filait au rouet l'autre jour près d'sa f'nêtre ;
J'm'aproch' sans bruit.— Elle m'avait ben vu,
[p'têtr' ;
Et comm' ça, t'nez, tendait son joli cou.
Ell' semblait attendre
Que j'arriv' lui prendre
Un gentil baiser :
De l'voler, je m'flatte,
Mais, d'bout sur un'patte,
J'dis tout écarlate :

(*Hésitant*)

Si j'osais... oser !

Y'a dans l'pays, un gars qu'est ma bêt'noire :
C'est l'grand Pacaud ! D'tout l'monde il est l'en-
[n'mi ;
Sournois, hargneux, méchant à n'y pas croire,
Taper su l'faible est l'plus beau d'son histoire.
Hier, dans l'foin, je l' vois qu'est endormi.
Jusqu'à lui j'm'avance :
Te v'là sans défense,
J'pourrais t'écraser !
Tu dors... ça m'démonte...
Mais, n'était la honte,
J'te flanq'rais ton compte,

(*Avec une rage comique et retenue*)

Si j'osais... oser !

Au bout d'mon pré, su l'bord de la rout'neuve,
Dans un'masure ouverte à tous les vents,
Loge un' femme' jeune encore et déjà veuve,
Qui d'la misèr' subit la rude épreuve,
Et s'tu' d'travail pour nourrir quatre enfants.

Comme ell' n'est point laide,
Si j'lui venais en aide,
On pourrait jaser.
Pâle et hors d'haleine,
Ell' glan' dans la plaine ;
Comm' j'la tir'rais d'peine,

(*Avec élan... mais timide*)

Si j'osais... oser !

J'aime assez lir',quoiqu'je n'sois pas très brave,
D'ces vieux romans qui vous donn'nt froid dans
[l'dos
Et ma mémoire en d'vient tell'ment esclave,
Que lorsqu'y faut que j'descende à la cave
Tirer du vin ou monter des fagots,

(*Avec terreur*)

Sous les voût's obscures.
J'vois de grand's figures,
Dans l'noir s'accuser :
J'ai des *tracs* sans nombre,
Mais sur le mursombre,

S'efforçant de rire

J'touch'rais p'têtr' !... mon ombre...
Si j'osais... oser !

Un grand désir que j'ai d'puis mon enfance,
Quand la jeuness' dans' sous les vieux noyers,
C'est de m'mêler, à mon tour, à la danse......
Quand j'vois chacun qui s'trémousse et s'balan-
[ce,
Je m'sens courir des *froumis* dans les pieds.
Seul'ment, comme on r'garde,
Jamais je n'm'hasarde
Même à m'proposer :
Mais des heur's entières
D'vant nos grosses fermières,

(*Dansant avec prétention.*)

J'f'rais des p'tit' manières......
Si j'osais......oser !

Entre mill' chos's que j'aim'rais savoir faire,
Ça s'rait d'nager... Quand le temps est bien
[chaud
Et q'je m'promèn' sur le bord d'un' rivière,
J'voudrais pouvoir m'*virvousser* dans c't'eau
[claire
Comme un canard ou comme un p'tit bateau.
Mais ça d'vient comique
De voir quell' panique
C'liquid' peut m'causer.

(*Se posant, comme pour se jeter à l'eau*)

Un, deux......

(*Parlé, en se retournant comme s'adressant à quelqu'un* :

N' poussez pas !

Chanté :

Trois ! j't'en moque !
Pourtant, c'es t baroque :
J'nag'rais comme un phoque
Si j'osais......oser !

Comment m'guérir de c'te vraie maladie
De n'point jamais pouvoir *vouloir* c'que j'veux :
Même en c'moment, si fort qu'j'en meur' d'envie
Je tremble encor d'agir à l'étourdie,
En vous d'mandant d'vous montrer généreux
Sans vous faire offense,
Un brin d'indulgence
Pourrait m'déniaiser :
N'y a qu'un geste à faire......
Mais j'crains d'vous déplaire :
J's'rais trop téméraire......

(*Faisant le geste d'applaudir*)

Si j'osais......oser !

I' M'A REFUSÉ SON PARAPLUIE.

LAMENTATION COMIQUE.

Vous connaissez bien Carcagneux?
C'était mon plus grand camarade,
Depuis dix ans n's'étions tous deux
Unis comme Oreste et Pylade.
Pour lui je m's'rais fait cribler d'coups,
Pour lui j'aurais donné ma vie!
Ma sœur allait l' prendr' pour époux...
Eh bien c'matin... le croiriez-vous?
I' m'a r'fusé son parapluie!

Carcagneux déjeune au bureau;
Moi, j'prends tous mes repas ru' Ste-Anne
C'matin, quand i' tombait tant d'eau,
Pour m'abriter j' n'avais qu'ma canne;
J'lui dis : Prêt' moi donc ton pépin.
J'ai laissé l'mien chez Rosalie.
—Te l'prêter, qui m'répond soudain,
Non..." Vous voyez mon galurin!
I' m'a r'fusé son parapluie!

En arrivant au restaurant...
Ah! t'nez, j'en frémis quand j'y songe!
Mon pauvr' gibus était ruiss'lant,
J'étais trempé comme une éponge.
Les habitués en riaent entre eux.
" Pitié! pitié! que je m'écrie...
Oui, j'suis fait comme un malheureux,
Mais c'est la faute à Carcagneux!
I' m'a r'fusé son parapluie!"

J'vas dire à Flor' : " Tout est fini !
Cherche ailleurs un parti conv'nable ;
Celui qu'allait êt' ton mari
S'est conduit comme un misérable !
L'esprit se refuse, ô ma sœur !
De croire à tant de perfidie.
Lui, dont je rêvais le bonheur,
Il m'a... j'en mourrai de douleur !
I' m'a r'fusé son parapluie !

Me refuser son Robinson !
Ça fend les cœurs les moins honnêtes !
Lui qui c't'été v'nait sans façon
M'emprunter jusqu'à mes chaussettes.
Le voilà sur le ch'min fatal
Qui conduit l'homme à l'infamie !
Ingrat, égoïste et brutal,
Vous verrez qu'il finira mal !
I' m'a r'fusé son parapluie !

Trahi dans mes affections,
Sans un ami qui me comprenne,
J'ai perdu mes illusions,
Et j'erre comme un âme en peine.
Je sais le chagrin qui m'attend
Si je restais, dans ma patrie...
Je pars... je m'exile... et pourtant...
Non, plus de beaux jaurs à présent
I' m'a r'fusé son parapluie !

J'PEUX PAS M'EN EMPÊCHER.

Je v'nais d'accomplir mes seize ans ;
J'rêvais lorsque j'étais seulette.
Ma tant' m'a dit : Ma p'tit' Lisette,
Les hommes, c'est tous des sacripants,
Il faudra te t'nir sur tes gardes ;
Détourn' les yeux quand t'en vois v'nir,
Car, mon enfant, si tu les r'gardes,
Crois-moi, ça t'empêch'ra d'grandir !
Eh bien ! j'peux pas m'en empêcher,
J'ai beau prendre garde
Et m'le r'procher,
Y faut qu'je r'garde (*bis.*),
J'peux pas (*ter*) m'en empêcher,
Non ! faut qu'je r'garde !

Certe il n'offre pas de danger
Notre voisin Jean-Pierre :
D'abord, il n'fait pas d'frais pour plaire,
Il n'sort qu'en garçon boulanger !
C'est son état, quand la nuit close
A sonné l'heur' de son travail,
Pour aller chercher quelque chose,
J'pass' quelquefois d'vant l'soupirail.
Au refrain.

Souvent j'aperçois tout là-bas
Nicolas et la p'tit' Jeannette,
Qui font douc'ment la petite causette......
C'est qu'il est pas mal Nicolas !

Il l'a r'garde comme ça sans rien dire,
Ell' de son côté n'répond rien...
Ils n'ont pas l'air de s'contredire
Pendant un si doux entretien......
Au refrain.

Parfois en pompeux appareil,
Trompettes et clairons en tête,
On voit, comme pour la fête,
Briller les casques au soleil !
C'est une escouade régulière
De carabiniers grands et beaux
Ils ont des bott's à l'écuyère...
Comme ils sont bien sur leurs chevaux.
Au refrain.

Mais il paraît qu'un amoureux
A d'mandé ma main à ma tante :
C'est d'main qu'chez nous il se présente.
Ma tant' m'a dit : Baiss' bien les yeux !
Mais comment voir s'il est sensible,
S'il est d'ceux qui peuv'nt être aimés ?
J'pourrai jamais, c'est impossible,
Prendre un mari les yeux fermés......
Au refrain.

LE LUTIN DU PENSIONNAT.

SCÈNE COMIQUE.

Je suis le lutin, la fauvette
De notre bon pensionnat ;
Je chante, je ris, je caquette,
Vivent le rire, le sabbat !
Ah ! ah ! ah ! ah ! je suis debout
Quand la récréation sonne.
Ah ! ah ! ah ! ah ! je cours partout,
La classe me suit et bourdonne ;
On joue, on cause, on papillonne.

(*Parlé.*) J'organise des rondes et des jeux ou je fais des niches à ces demoiselles ; j'attache leurs livres sous les bancs, je mets de l'eau dans les encriers, je fourre des hannetons dans leur soyeuse chevelure. Ma grosse petite amie Trotmann qui est si gourmande, trouve souvent ses provisions de bouche métamorphosées : le sucre est devenu du sel, le chocolat s'est changé en cirage... (le tout au profit des petites de la classe.) Dimanche Trotmann était furieuse : le jus de réglisse qu'elle avait apporté la veille avait tourné en charbon de terre! La gourmande criait: (*Accent allemand*) "C'être apominaple !... ya, ya, c'être épufantable, me faire manchir te la charpon de terre noir, on tevrait ruchir de honte !"... *Avec malice*) Moi, je ne *ruchissais* pas du tout, c'est elle qui rugissait... de colère.

On me dit souvent
Qu' j'ai du vif argent (*bis.*)
Dans les veines ;
Je le crois sans peine :
Le soir et l' matin
J'suis un boute-en-train ;
On m' nomm' LE LUTIN.

Le lutin a mauvaise tête,
Mais chacun sait qu'il a bon cœur ;
Pour lui jamais de belle fête
S'il ne partage son bonheur.
Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est entre nous
Mais le ciel m'a fait l'âme bonne.
Ah ! ah ! ah ! ah ! il est si doux
De partager quand on moissonne !
C'est pour donner que Dieu nous donne

Parlé. On répète toujours que j'ai le cœur sur la main ! c'est bien naturel ; je suis si heureuse quand j'ai partagé mes bonbons entre mes jeunes amies; quand j'ai donné mes fleurs les plus belles à la pauvre petite orpheline qui se promène seule et triste pendant que les autres jouent ! je la protège toujours, elle, je suis sa petite mère. Quant à mon argent ! je suis si maladroite que je le laisse toujours tomber dans la main des pauvres à toutes les occasions qui se présentent ; je suis si folle, et il est si doux de faire le bien !

On me dit souvent, etc.

Je suis espiègle, je l'avoue,
A seize ans qui ne l'est un peu ?
Si je taquine, si je joue,
Il faut faire la part du feu.
Ah ! ah ! ah ! ah ! quand vient le soir,
Je fais malice sur malice,
Ah ! ah ! ah ! ah ! dans le dortoir
Je sème des pois d'artifice ;
Pif ! paf ! il faut que l'on frémisse.

Parlé. Chut ! n'en dites rien. Hier j'avais caché une souris dans le pupitre de Miss Goliath Aspergetone, une grande Anglaise, fadasse et maniérée. Quand elle a ouvert son pupitre, la souris a pris sa volée ! L'Anglaise a jeté un cri perçant.... non ! un cri anglais. *Avec un accent anglais.*)Aoh ! cé était ridikioule et shoking ; medemoiselle lè souris, je priai vô de desertai tô souite le pioupîtrement de moâ... Elle est très amusante Miss Aspergetone, c'est moi qui lui fais répéter ses leçons ; elle fait d'énormes progrès dans la langue française, Voici comme elle récite une fable bien connue :

Le renard et les raisins secs,
Poâsie par une mossé affable.

Certaine fox renard qui gasconnait dans lé Normandie, il vâoyait dans son promenéde à Chaillotte du chasselas de Fâontainebleau, mûr sur un mur et kaôvert d'une peau en vermeil. Cette

gentlemen il aurait volontairement fesé le breakfast, le déjeun er de loui avec cette raisin sec ; mais comme il pâovait pas le kaôper, il disait cette châose spiritchouelle ! Haôh ! Devil ! haôh le chasselas il était trop verdâtre et bonne pour les gaôujats limousins qui kaontruisé des maisons de pierre en briques de terre molle. (*Voix naturelle*) Qu'en dites-vous ? c'est mon élève, mais pour rire, car

On me dit souvent, etc.

J'AI CASSÉ MA BRETELLE.

A l'occasion d'ma fête,
Je reçus l'autre jour,
De cell' qu'est ma conquête,
Un gage d'son amour.
Une bretell' de son père,
V'là l'présent qu'ell' me fit,
M'disant, j'n'ai pas la paire,
Mais j'crois qu'une seul' suffit...

(*Au refrain.*)

J'ai cassé ma bretelle,
C'est ça qu'est du guignon ;
Il me faut un cordon
Ou bien une ficelle,
Pour t'nir mon pan... mon ta... mon lon,

Mon pantalon,
Pour t'nir mon pantalon
Qui m'tomb' sur le talon.

J'la conduis à la danse,
Tout fier de son présent ;
En souriant j'mélance...
Comm' j'le fais à présent,
Quand tout à coup ça craque,
J'y d'mande tout plein d'émoi :
Est-c' chez toi qu'ça s'détraque

(Au refrain.)

J'm'aperçois qu'on chuchotte,
Qu'on me montre du doigt ;
Puis on m'dit : ta culotte,
Mais tu la perds, François.
D'un' façon délicate,
J'veux la r'tenir soudain,
Quand d'ma bretelle la patte
Me reste dans la main......

(Au refrain)

Comm' de pudeur j'me pique,
Pour pouvoir répliquer,
J'prends une épingl' que j'pique,
Hélas ! pas sans m'piquer.
J'peux plus marcher, si j'bouge,
J'crains un nouvel affront,
Et j'sens déjà le rouge
Qui me couvre le front.

(*Au refrain*)

Y FAIT SON NEZ.

CHANSONNETTE COMIQUE.

J'ai, voyez si c'est d'la chance,
Pris mon Ernest pour époux.
Le gueux, comme une romance,
Avant l'hymen était doux ;
Aujourd'hui que j'suis sa femme,
Il s'conduit en polisson :
Et quand l'soir de lui j'réclame
Qu'monsieur reste à la maison,

Y fait un nez long comm'ça,
Et renfonce sa casquette,
En disant : Faut-il êtr'bête
De prendr' femm' oh ! la la ! } *bis.*

Hier, le temps était superbe,
Je lui dis : Mon gros loulou,
Faut aller dîner sur l'herbe
Dans les environs d'Saint-Cloud."
Vous croyez p't'êtr' que j'l'enchante
Par cet horizon d'ciel bleu,
Et qu'il trouve l'idé' charmante ?
Ah ! vous l'connaissez bien peu.

Y fait un nez long comm'ça,
Et renfonce sa casquette,
En disant : Faut-il êtr'bête
D'sortir un'femme ! oh ! la la! } *bis.*

Mais, un beau soir, par miracle,
A propos d'sa fêt', je crois,
Monsieur m'conduit au spectacle ;
C'était la première fois.
Quand l'jeune premier entre en scène...
J'm'écri' : " Dieu, quel beau garçon !
Et, faut-il avoir peu d'veine..."
Ça rend d'suite Ernest grognon.

Y fait un nez, etc

Enfin, vous avez la preuve
Qu'c'est un drôl' de pistolet.
Qu'il gèl', qu'il vente ou qu'il pleuve,
Il ne fait rien de c'qui m'plaît.
Mais c'qui m'effray' quand j'y songe,
C'est qu's'il continu' comm'ça,
Son nez va s'mettre un' rallonge,
Et alors y posséd'ra

Un nez qui s'ra long comm'ça
Au-dessous d'sa casquette : } *bis.*
Ah ! sapristi ! ce s'ra bête
Un nez de c'calibre-là !

LA SAUCISSE AUX CHOUX.

Rengaine populaire.

Chabanais mit à la mode
Un p'tit plat dont nous somm's fous ;
Pour êtr'bon, ça s'accommode
Rien qu'avec des choux.
Paraît qu'pour la charcut'rie,
Tout l'monde a d'l'amour,
Car y a pas un' brasserie,
Où l'on n'dis' chaqu' jour :

Y a-t-il un plaisir plus doux
Que d'manger d'la, que d'manger d'la,
D'la bonne saucisse ?
Y a-t-il un plaisir plus doux
Que d'manger d'la, que d'manger d'la,
D'la saucisse aux choux ?

C'est c'qui s'appelle un' toquade,
Tout le monde en veut goûter,
Et là d'sus, à s'rendr' malade,
Faut les voir becqu'ter.
P'tits et grands, personn' ne boude,
Et les femm's surtout
Se lich'nt les doigts jusqu'au coude
De c'léger ragoût.
Y a-t-il, etc.

Ru' de l'Ecol' de Méd'cine,
Un carabin, qu'avait d'quoi,
Offrait à sa carabine
Un souper de roi ;
Accepté ! répond la belle,
Je vais fair' le m'nu :
On s'f'ra craquer la bretelle
De c'mets si connu.

Y a-t-il, etc.

Pour fêter l'hymen d'Adèle
Avec son cousin l'sapeur,
La noce et la demoiselle
S'en fur'nt chez l'traiteur.

Chacun voulait, à sa guise,
De ceci, de c'la ;
La d'moisell' d'honneur Elise
Aux époux cria :

Y a-t-il etc.

Ce qui fait l'succès d'la chose,
Dès que l'on y goûte un peu,
C'est qu' c'est bon, puis, autre cause,
C'est qu'ça coûte si peu.
Mêm' mon portier s'en régale,
Dam' c'est pas chaqu' jour,
Mais quand il a la fringale
Il dit à son tour :

Y a-t-il, etc.

On n'est pas sorti d' l'enfance,
Que pour ça l'on est gourmet ;
A pein' dans l'adolescence,
Mon cousin promet :
Je connais un' blonde aimable,
Qui l'fréquente un peu ;
Ell' m'a dit : faut l'voir à table,
Disant avec feu :
Y a-t-il, etc.

Chez moi l'on fait la popote,
Je trouv' ça plus nourrissant ;
Tout c'qu'on m'sert à la gargotte
Me semble écœurant.

Ma femm' fait bien la cuisine,
  Mais ce qu'ell' fait l'mieux,
C'est, pardi ! ça se devine,
  Ce mets savoureux.
    Y a-t-il, etc.

LES TROIS TEMPS DU VERBE AIMER.

Si, rêveur, sortant du village,
Vous rencontrez dès le matin
De blondes enfants sous l'ombrage,
Courant en se donnant la main,
Vous irez vers la plus gentille,
Et lui direz : " Un jour viendra
Où vous *aimerez*, jeune fille." } *bis.*
Alors l'enfant vous sourira. }

Sur quelque solitaire rive,
Si, par un beau soir de printemps,
Vous rencontrez, seule et pensive,
Brune fillette de seize ans,
Dites-lui bas, passant près d'elle :
" Votre amant vous épousera,
Car vous l'*aimez* mademoiselle !" } *bis.*
Et la fillette rêvera. }

A la vieille qui va tremblante,
Et dont les attraits sont flétris,
Dites-lui : " Vous fûtes charmante,
Bien doux était votre souris,
Quand vous étiez fraîche et vermeille ;
Ce temps jamais ne reviendra,
Vous *avez aimé*, bonne vieille !" } *bis.*
Alors la vieille pleurera ! }

TOUT CE QUI LUIT N'EST PAS OR.

Air : --*Dans la paix et l'innocence.*

Pour une chanson nouvelle
J'invoquais mon Apollon,
Quand je vis à ma chandelle
Se brûler un papillon ;
Et cet incident tragique
M'inspira, sans nul effort,
Ce refrain philosophique :
Tout ce qui luit n'est pas or.

Sans argent, sans espérance,
Figeac plaignait son destin.
" He, morgué ! de la patience,
Lui dit Pierre, son voisin ;
L'soleil luit pour tout le mondo.
--Il luit, j'en tombe d'accord ;
Mais lorsque l'estomac gronde,
Tout ce qui luit n'est pas or."

De là nuit perçant les voiles,
Un faux savant, un vrai sot,
Au feu brillant des étoiles
Croit faire bouillir son pot ;
Mais loin de faire fortune,
Il se perd dans son essor,
Et voit qu'autour de la lune,
Tout ce qui luit n'est pas or

Dans mille pièces mesquines
Qu'un jour voit s'évanouir,
Costumes, décors, machines,
Tout est fait pour éblouir ;
Mais au bout de la quinzaine,
La baisse du coffre-fort
Prouve au caissier qu'à la scène
Tout ce qui luit n'est pas or.

Quand une Agnès se dit riche ;
Quand un fat vante son nom,
Quand un médecin s'affiche,
Quand une belle dit non,
Quand un voyageur bavarde,
Quand un Anglais se dit lord,
Mes amis, prenez-y garde,
Tout ce qui luit n'est pas or.

SI TU PARTAIS.

La flotte est là ; brillante et pavoisée,
Prête à livrer un combat incertain,
Et dans tes yeux, moi j'ai lu ta pensée,
Tu veux encor partager son destin.
Déjà la mort, sur cette voile altière,
Etend, mon fils, les ailes du trépas.
Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } bis.
Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Je vois, mon fils, dans ton âme attendrie,
L'affreux combat qui seul te fait pâlir ;
Ta mère en pleurs, et ta mère patrie.
Faible, tu veux et rester et partir ;
L'une te crie : " Allons à la frontière."
L'autre te dit, en te tendant les bras :
" Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis*
Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Sa mère encor pressait, toute tremblante,
Le matelot debout sur le rempart,
Mais plus d'espoir ! dans l'air, qui l'épouvante
A retenti le canon du départ ;
Cédant enfant à cette voix guerrière,
La voix du cœur n'enchaîne plus ses pas :
Adieu, je pars ! adieu ma bonne mère. } *bis*
Je reviendrai, crois-moi, ne pleure pas.

PETITE PLUIE ABAT GRAND VENT

Air *Du partage de la richesse* ou *du Petit matelot.*

Lundi matin, un grand tumulte
Réveille toute ma maison ;
C'est un créancier qui m'insulte
Et veut m'envoyer en prison,
Les soufflets pleuvent sur sa face,
Et mon juif, en les recevant,
Plus poli, me demande grâce :
Petite pluie abat grand vent

Deux hommes écumant de rage,
Plus loin se prenaient aux cheveux ;
Voilà que d'un premier étage
On les arrose tous les deux ;
Voilà nos héros de l'ondée
A droite, à gauche se sauvant,
Voilà la querelle vidée :
Petite pluie abat grand vent.

LE CHARBONNIER.

(*Ou blanc et noir.*)

—Blanc farinier, donnez-moi votre fille,
Donnez-la-moi, je la trouve gentille,
Et nous ferons (*ter*) une bonne maison.
—Noir charbonnier, tu n'auras pas ma fille,
Je mari'rais, la drôle de famille !
Sac de farine (*ter*) avec sac de charbon,
Non, non, non, non, non, non, non, (*bis*)
Tu n'auras pas Suzon,
Non, non, non, non, non, non, non, (*bis*)
Tu n'auras pas Suzon.

—Mon ami, tu n'as donc jamais vu ta mine
Car ma fille et toi, c'est la nuit et le jour.
Suzon a le teint plus blanc que ma farine,
Et le tien, mon cher, est plus noir que mon [four !
Ton seul aspect effarouche l'amour. (*bis*)
Noir charbonnier, etc.

Il faut me voir, le dimanch', mon compère,
Quand j'ai barbe faite et veste de velours,
Et puis, la beauté, c'est chose passagère !
Moi, j'ai du charbon, cela se vend toujours ;
Car il en faut pour allumer vos fours. (*bis*)
Blanc farinier, etc.

—Mon voisin, je sais que vous êtes bon père;
Quitter votre fille est pour vous un chagrin ;
Mais j'ai des écus pour arranger l'affaire,
Et puis dans ma cave un tonneau de bon vin
Pour vous aider à noyer le chagrin. (*bis.*)

—Noir charbonnier, soyez de la famille :
Marché conclu, je vous donne ma fille,
Vous me plaisez (*ter*), vous lui plairez un
[jour ;

Car vous avez un charmant caractère.
Et de très près quand on vous considère,
Vous êtes beau (*ter*), mon cher, comme le
[jour !

Et de plus (*bis*) vous êtes fait au tour,
Enfin vous êtes un amour !
Oui, mon cher (*bis*), vous êtes fait au tour !
Vous êtes un petit amour !

LES BOSSUS

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu:
Polichinelle, en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus :
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs ;
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout ;
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

LE ROI D'YVETOT.

Air :—*Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot
 Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
 Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
  Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
  La, la.

Il faisait ses quatre repas
 Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
 Parcourait son royaume,
Joyeux, simple et croyant le bien,
 Pour toute garde il n'avait rien
  Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive
Mais, en rendant son peuple heureux
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ah ! etc.

Il n'agrandit point ses Etats,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

BRISE DU SOIR.

Brise du soir, qui viens sur ma fenêtre
Bercer mes résédas et mes rosiers en fleurs,
Brise errante du soir, tu passeras peut-être
Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon
[cœur.

Brise du soir, que ta plus douce haleine,
Ton souffle le plus doux et le plus amoureux
S'épuise à soulever et déroule avec peine,
Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds
[cheveux

Brise du soir, murmure à son oreille,
Pour l'endormir, tes bruits, tes concert les
[plus doux,
Tandis que dans les pleurs, en priant, moi je
[veille,
Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle à
[genoux.

COMMENÇONS LA SEMAINE.

Commençons la semaine !
Qu'en dis-tu, cher voisin ?
Commençons par le vin
Nous finirons de même.
Vaut bien mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire,
Vaut bien mieux moins d'argent,
Rire et boire plus souvent.

On veut me faire accroire
Que je mange mon bien,
Mais on se trompe bien :
Je ne fais que le boire.
Vaut bien mieux, etc.

Si ta femme querelle,
Dis-luis, pour l'apaiser,
Que tu veux te griser
Pour la trouver plus belle.
Vaut bien mieux. etc.

Le receveur de taille
Dit qu'il vendra mon lit ;
Je me moque de lui ;
Je couche sur la paille.
Vaut bien mieux, etc.

Au compte Barême,
Je n'ai rien perdu :
Je suis venu tout nu :
Je m'en irai de même.
Vaut bien mieux, etc.

Providence divine,
Qui veilles sur nos jours,
Conserve-nous toujours
La cave et la cuisine.
Vaut bien mieux, etc.

CHANSON POPULAIRE.

SUR LE ROI DAGOBERT ET SUR SAINT ELOI

Les chiens de Dagobert
Etaient de gale tout couverts ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer.
Eh bien, lui dit le roi,
Va-t'en les noyer avec toi.

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort, à travers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Se fera tuer.
C'est vrai, lui dit le roi,
Mets-toi bien vite devant moi.

Le bon roi Dagobert
Voulait conquérir l'univers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi
Voyager si loin
Donne du tintoin.
C'est vrai, lui dit le roi,
Il vaudrait mieux rester chez soi.

Le roi faisait la guerre,
Mais il la faisait en hiver ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Se fera geler.
C'est vrai, lui dit le roi,
Je m'en vais retourner chez moi.

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Se fera noyer.
C'est vrai, lui dit le roi,
On pourrait crier : Le roi bo

Le bon roi Dagobert
Avait un vieux fauteuil en fer ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre vieux fauteuil
M'a donné dans l'œil.
Eh ! bien, lui dit le roi,
Fais-le vite emporter chez toi.

Le bon roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !

Vous êtes gourmand,
Ne mangez pas tant.
Bah ! bah ! lui dit le roi,
Je ne le suis pas tant que toi.

Le bon roi Dagobert
Ayant bu, allait de travers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Va tout de côté.
Eh ! bien, lui dit le roi,
Quand t'es gris, marches-tu plus droit?

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Satan va passer,
Faut vous confesser.
Hélas ! dit le bon roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi ?

Du bon roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Vos deux bas cadets
Font voir vos mollets.
C'est vrai, lui dit le roi,
Les tiens sont neufs, donne-les-moi.

Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Il faut du savon
Pour votre menton.
C'est vrai, lui dit le roi,
Fais-le rallonger d'un bon doigt.

Le roi faisait des vers,
Mais il les faisait de travers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Laissons aux oisons
Faire des chansons.
Eh bien ! lui dit le roi,
C'est toi qui les feras pour moi.

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Est bien essoufflée.
C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi.

AVE, MARIA.

Ave, Maria !
  Car voici l'heure sainte ;
La cloche tinte :
  Ave, Maria !
Tous les petits anges
Au front radieux
Chantent vos louanges,
O Reine des cieux !
  Ave, Maria ! etc.

Tout dort sous votre aile :
L'enfant au berceau,
La pauvre hirondelle
Dans son nid d'oiseau.
  Ave, Maria, etc.

Vous êtes la voile
Du pauvre marin ;
Vous êtes l'étoile
Du bon pèlerin.
  Ave, Maria,

Vous êtes servante
Des pauvres blessés ;
Vous êtes l'amante
Des cœurs délaissés.
  Ave, Maria !

Votre nom si tendre
Sur un front mortel
Fait toujours descendre
La beauté du ciel.
  Ave, Maria, etc.

TRADUCTION DU CHANT NATIONAL

"GOD SAVE THE KING."

Grand Dieu ! pour George Trois
Le plus chéri des rois,
Entends nos voix,
Qu'il soit victorieux,
Qu'un règne glorieux,
Longtemps le rende heureux.
Vive le roi !

Sous le joug asservis,
Que ses fiers ennemis
Lui soient soumis
Confonds tous leurs projets ;
Tes fidèles sujets
Chanteront d'une voix :
Vive le roi !

Daigne, du haut des cieux,
Sur ce roi gracieux
Jeter les yeux.
Qu'il protège nos lois,
Qu'il maintienne nos droits
Et nous dirons cent fois :
Vive le roi !

ADIEU, FRANCE CHÉRIE.

Adieu, moments d'ivresse,
Rêves de ma jeunesse :
La mort déjà m'oppresse
Et vient glacer mon cœur.
Proscrit dans ma misère,
Pleurant toujours mon père,
En vain mon âme espère
Un terme à sa douleur.

Refrain.

Adieu, France chérie
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras.
O ma belle patrie !
Je pleure mon trépas.
Dans une affreuse solitude,
J'ai vu s'éteindre mon printemps,
Et la plus sombre incertitude
A mis le comble à mes tourments. (*bis.*)

Berceau de mon enfance,
Heureuse et belle France,
J'admire la vaillance
De tes jeunes héros :
Ils ont quitté la terre ;
Mais leur noble poussière
Soulève encor la pierre.
Qui couvre leurs tombeaux.

Refrain.

Au moins, dans sa haute infortune,
Mon père eut un vaste renom ;
Mais hélas ! ma vie importune
S'enfuit ne me laissant qu'un nom.
—O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu ! France chérie,
Le ciel veut mon trépas.

O gloire redoutable
D'un génie indomptable !
Vingt ans infatigable,
Tu fis trembler les rois.
C'est mon seul héritage ;
La gloire est mon partage ;
Qu'il reste comme un gage
Des plus brillants exploits.

Refrain.

Longtemps une douce chimère
Berça mon cœur d'un tendre espoir.
On me parla d'une autre ;
Je ne devais jamais la voir.

O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu ! France chérie.
Le ciel veut mon trépas.

CREVEL DE CHARLEMAGNE,

ELOGE DE L'EAU

Il pleut, il pleut enfin !
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin !
De l'eau chantons la gloire :
On la méprise en vain.
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin du vin.

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens.
Du déluge l'histoire
Fait naître le raisin :
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte,
Presque devant ma porte,
Des vins de tous pays.
Ma cave et mon armoire,
Dans l'intant tout est plein !
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin, du vin, du vin,

Par un temps sec et beau,
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau

Il rentre dans sa gloire,
Quand l'eau vient au moulin
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette :
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau,
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère ;
Passez-moi vite un verre
Plein du jus du tonneau.
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

ARMAND GOUFFE.

LES ADIEUX DE BERTRAND.

Avant de quitter le rivage
Où dort pour jamais le Héros,
Bertrand, près du rocher sauvage,
A sa tombe adresse ces mots :

C'est donc là que le Roi du monde
A vu ses beaux jours se flétrir !
Sur un roc, au milieu de l'onde,
Le destin le force à périr !

Ah ! donnons-lui, compagnons de sa gloire
Seulement une larme, un regret par victoire,
Et plus que lui jamais Français
N'aura coûté de pleurs et de regrets.

Lorsque sonna sa dernière heure,
Un nuage obscurcit mes yeux,
Et dans la céleste demeure
J'aperçus tous nos demi-dieux.
Ces preux que la France regrette
Tendaient les mains à ce Héros,
Et la mort, planant sur sa tête,
Pleurait sur le coup de sa faux,
Ah ! donnons-lui.

Celui qui du haut des colonnes
Forçait les rois à se cacher,
Celui qui donnait des couronnes,
Pour tombe a le creux d'un rocher !
Celui que protégea Dieu même,
Hélas ! le vainqueur des vainqueurs,
Tombé loin de son diadème,
N'a plus d'autels que dans nos cœurs,
Ah ! donnons-lui,

Du grand homme que je regrette,
Refusant tout bienfait nouveau,
Je ne veux qu'une violette,
Qui croisse au pied de son tombeau.
Avec moi j'emporte ses armes
Nul mortel ne les touchera ;
Encor couvertes de ses larmes,
Son fils un jour les portera.
Ah ! donnons-lui.

Adieu, dernier espoir des braves !
Le destin me dicte la loi
D'aller vivre au sein des esclaves
Qui jadis tremblaient devant toi ;
Et quand viendra ma dernière heure
Que l'on m'accorde dans ce lieu,
Près de ta tombe, un peu de terre,
C'est là mon seul et dernier vœu.

D'OU VIENS-TU, BEAU NUAGE ?

Quel oiseau te dépasse,
Vapeur que rien ne lasse ?
Quand tu fuis dans l'espace,
Mon front devient rêveur.
Quand l'aurore se lève
Je cherche dans mon rêve

Le village et la grève.
Où m'attend le bonheur.
D'où viens-tu, beau nuage,
Emporté par le vent ?
Viens-tu de cette plage } bis.
Que je pleure souvent ?

As-tu vu ma compagne
As-tu vu la montagne,
Notre ciel de Bretagne,
Notre ciel étoilé ?
As-tu vu le calvaire,
Où, chaque soir, ma mère
Va dire une prière
Pour le pauvre exilé ?
D'où viens-tu beau nuage, etc.

Là-bas, près de l'église,
Dis-moi si ma Louise
Dont la main m'est promise
Me garde encor sa foi ?
Oui, Louise est fidèle !
Là-bas sa voix m'appelle
Et si j'attends loin d'elle,
Elle attend loin de moi !
Par pitié, beau nuage
Sur les ailes du vent,
Porte-moi sur la plage } bis.
Que je pleure souvent !

ADIEU.

France, je meurs ; je meurs ; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce
Aucun Français t'aima-t-il plus ? Oh ! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire ;
Et quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu.

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leur char sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine plus féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu ;
Car la pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu.

Demi-couché, je me vois dans la tombe
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu.

BERANGER.

L'EGLISE SUR LA MER DU MONDE.

D'un regard tranquille et serein,
Jésus voyait venir l'orage,
Va, dit-il au pêcheur, va braver le naufrage ;
Le pêcheur aussitôt entonna son refrain :
    Dieu ! quand il s'agit de ta gloire.
    Nous voguerons contre les flots.
    La croix assure la victoire,
    Courage ! en avant matelots.

Jésus a dit : il monte aux cieux,
S'élançant sur la mer du monde,
La barque du pêcheur fièrement brise l'onde
La plage au loin redit ce chant victorieux :
Dieu !

Mais de l'enfer j'entends la voix :
La tempête à ce cri s'avance,
Mugit, enfle ses flots et sur Pierre s'élance
Pierre meurt et s'écrie en embrassant la croix
Dieu !

Satan frémit ; va désormais,
Du monde je reprends l'empire.
Mais non : le frêle esquif se transforme en
[navire,
Il s'avance plus fier, plus hardi que jamais.
Dieu !

Aux ans succèderont les ans.
Mais tour à tour un nouveau Pierre
De sa voix dominant le fracas du tonnerre,
Gouverne sans faillir à travers les brisants.

Dieu !

VIENS BELLE NUIT.

Viens belle nuit, me couvrir de ton voile !
Viens ramener le calme dans mon cœur.
Oh ! j'aime à voir au ciel briller l'étoile
Qui charme l'âme en rêvant le bonheur
Quand le soleil fait place à la nuit sombre
Bien doucement murmure le zéphir :

Refrain.

Si je l'entends qui soupire dans l'ombre
C'est un beau rêve, ah ! laissez-moi dormir ! } *bis.*

Un exilé sur la terre étrangère
Rêve souvent au pays des amours ;
Moi comme lui, pour celle qui m'est chère,
En soupirant, je murmure toujours :
Viens, belle nuit, dissiper mes larmes,
Rappelle-moi son tendre souvenir :

Refrain.

Mais, ô bonheur ! elle sèche mes larmes
C'est un beau rêve : ah ! laissez moi dormir. } *bis.*

L'HUMBLE TOIT DE MON PERE

On vante ces palais, ces temples, ces trophées.
Que la belle Italie élève jusqu'au cieux.
Et qu'on prendait plutôt pour l'ouvrage des [fées,
Tant leur grandeur magique éblouit tous les [yeux

Refrain

Moi pourtant je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père
Où je reçus le jour.

On vante les jardins de l'heureuse Idumée.
Où le soleil répand ses plus riches couleurs,
Où d'éternels printemps à la terre embaumée,
Ne refusent jamais ni les fruits, ni les fleurs.

Refrain

Non, ce n'est pas à moi qu'ils pourront faire [envie.
Ces jardins, ces palais, dont l'œil est enchanté :
Dans lcs climats du nord où j'ai reçu la vie
Avec même bonheur j'ai plus de liberté

Refrain

"LE ROI DU VALLON."

Refrain

Ah!
La-la-la- ra-[6 fois.]
Je possède un réduit obscur
Au fond d'un vert bocage
Sur mes fleurs coule à flots d'azur
Le ruisseau le plus pur.—(*bis.*)
D'un chêne le feuillage
Me prête son ombrage
Me garantit des feux du jour,
Non de ceux de l'amour.

Refrain

Dès le matin j'entends chanter
La fauvette si tendre
Et le passant de s'arrêter
Cherchant à l'imiter.—(*bis.*)
Je ne puis me défendre
Du doux charme d'entendre
Marier le chant du hameau
A celui de l'oiseau

Refrain

LEÇON D'ASTRONOMIE.

Que tout chacun qui n'est pas myope
S'approche donc ; c'est le moment
De venir voir au télescope
Chaque beauté du firmament.
    Un sou seulement !
Pour voir Jupiter et Saturne.
Mars, Vénus,—Mercure et la lune
    C'est le vrai moment : (*bis*)
Qui veut voir la lune ?

Pour un sou j'explique au public
Le système de Prométhée,
Le système de Galatée,
Le système de Copernic.
L'ordre et la marche des Comètes,
Des étoiles et des Planètes,
Et puis la lune en finissant,
Pour que l'intérêt soit croissant.

Refrain

Dans la lune c'est vraiment beau
Vous distinguerez des montagnes
Des maisons, des bois, des campagnes
Des groseilliers à maquereau.
L'astre qui brille sur nos têtes
A, dit-on, comme nous ses bêtes
Ses lois, ses princes, son drapeau,
Ses sujets qui mangent du veau.

Refrain

Du soleil je puis tout autant
Vous parler comme de la lune ;
J'explique l'éclipse de l'une
Et de l'autre pareillement.
Je vous démontrerai qu'il passe
Des globes de feu dans l'espace
Traînant des comètes à queue
Ou sans queue au moins pour nos yeux.

Refrain.

PRÈS DE TON CŒUR.

Près de ton cœur, ô Père doux et tendre,
Je viens chercher la paix et le bonheur.
A quel trésor ne puis-je pas prétendre
Près de ton cœur ? (*bis.*)

C'est mon abri, ma demeure chérie,
Dans mes ennuis, mon doux consolateur ;
Ah ! dans l'exil, je trouve la patrie
Près de ton cœur ! (*bis.*)

Près de ton cœur j'accepte avec délice
De cet exil, les combats et les pleurs.
Ne dois-je pas aussi boire au calice
De tes douleurs ? (*bis.*)

Près de ton cœur, je reviens, je respire
Le doux repos à mon cœur est rendu ;
Car sur mes sens je retrouve l'empire
Près de ton cœur ! (*bis.*)

Près de ton cœur, mon cœur reprend la vie
Comme au soleil de languissantes fleurs.
Verse tes feux sur mon âme flétrie
Soleil des cœurs ! (*bis.*)

LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain :
Donnez à la pauvre innocente !
Donnez vite, car elle a faim :
Ne rejetez pas ma prière :
Votre cœur vous dira pourquoi (*bis.*)
J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim ! ayez pitié de moi !

Hier, c'était fête au village
A moi personne n'a songé,
Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas ! et je n'ai pas mangé !
Pardonnez-moi si je demande ;
Je ne demande que du pain (*bis.*)
Du pain ! je ne suis pas gourmande ;
Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim !

N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir,
Mais je suis si petite encore !
Oh ! ne me laissez pas mourir !

Donnez à la pauvre petite ;
Vous verrez comme elle priera !(*bis*)
Elle a faim : donnez, donnez vite ;
Donnez, quelqu'un vous le rendra !

Si ma plainte vous importune.
Eh bien ! je vais rire et chanter
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me regrette ;
Chacun me dit : "Eloigne-toi "
Ecoutez donc ma chansonnette :
Je chante, ayez pitié de moi !

Boucher de Perthes,

LES TRENTE ÉCUS

Pars, mon petit, de ton enfance
Le bon Dieu sera le soutien ;
A Paris règne l'opulence,
Deux ici, nous mourrions de faim ;
Mais quand l'heure de la prière
Le soir sonnera lentement,
Mon fils, songe à ta pauvre mère,
Qui bénit son petit enfant !

Aux favoris de la fortune,
Demande un sou d'un air riant;
La plainte souvent importune,
Quoique triste, parais content:
Mais quand l'heure de la prière
Le soir sonnera lentement,
Mon fils songe à ta pauvre mère
Qui bénit son petit enfant!

Après trois ans quelle richesse,
Ma mère, trente écus pour toi;
Ouvre vite, plus de détresse!
Ton petit est riche, ouvre moi;
C'était l'heure de la prière,
La pauvre mère en ce moment
Priait, à genoux sur la pierre
Et bénissait son jeune enfant!

LES MONTAGNARDS.

Refrain.

Les Montagnards (6 fois) sont là!
Halte!— Halte!— Halte!
Les Montagnards, (*bis.*)
Halte!— Halte!— Halte!
Les montagnards sont là!
Les montagnards, (*bis.*) sont là!

Montagnes Pyrénées,
Vous êtes mes amours !
Cabanes fortunées,
Vous me plairez toujours !

Refrain

" Laisse-là tes montagnes, "
Disait un étranger,
" Suis-moi dans mes campagnes.
Viens, ne sois plus berger"

Refrain

Sur la cîme argentée
De ces pics orageux,
La nature domptée
Favorise nos jeux.

Refrain

Déjà dans la vallée
Tout est silencieux,
La montagne voilée
Se dérobe à nos yeux !

Refrain

LE RÉVEIL DE LA POLOGNE

Elle se lève, elle appelle à la vie,
La nation qu'on veut anéantir ;
De son tombeau sort le peuple martyr,
Et l'aigle blanc plane sur Cracovie.

Refrain

De la Pologne invincible génie
O liberté ! soutiens tes défenseurs
Que devant toi tombe la tyrannie ;
Gloire aux martyrs,et mort aux oppresseurs(*bis*.)

Après quinze ans ressucite plus brave,
Sublime élan ! ce grand corps mutilé ;
Les rois bourreaux, qui le tenaient esclave.
Sous son regard intrépide ont tremblé.

Refrain

Les rois tombaient, mais leur cœur se rassure.
Nont-ils pas vu, vautours unis entre eux,
Depuis un siècle élargir la blessure
Toujours saignante à ce flanc généreux ?

Refrain

De l'héroïsme impérissable exemple !
Duel à mort et toujours renaissant !
Un contre trois !...l'Europe les contemple
Sans mettre fin à ce drame de sang.

Refrain

JE SUIS ZOUAVE

Franc-Cœur, Caporal des Zouaves
A la guerre était un démon ;
Franc-Cœur comme sont tous les braves
Avait un cœur sensible et bon.
Il racontait ainsi l'histoire
D'un jeune Prussien qu'il tua :
Ah ! mes amis de celui-là
J'en garderai longtemps mémoire :

Refrain

Je suis Zouave et je sais bien
Que tout n'est pas rose à la guerre.
Ce s'ra peut-être mon tour demain
Ma foi ! tant pis, j'emplis mon verre,
Au souvenir de ce Prussien (*bis.*)

C'était un jeune volontaire,
Fine moustache aux grands yeux bleus,
Brave comme tout militaire,
Portant un coup, en parant deux,
Bien malgré moi ma bayonnette
Frappe au cœur le vaillant garçon
Il trébuche et murmure un mot
Et je compris : "adieu Toinette !"

Refrain

A son côté je magenouille,
Afin de lui porter secours.
Je prends mon mouchoir et le mouille
D'un vin que je n'ai pas toujours.
Ce pauvre mourant me devine.
Et me dit : "merci Caporal."
Ce merci me fit plus de mal
Qu'un coup de fer dans la poitrine !

Refrain

Lorsque j'entr' ouvre sa tunique,
Je vois sur son cœur tout sanglant
Des cheveux noirs, tendre relique
D'une maîtresse qui l'attend.
Si j'avais su, pauvre petite,
J'aurais sauvé ton fiancé
Si j'avais un instant pensé
Qu'au pays m'attend Marguerite.

Refrain

Lorsque sa tête tombe à terre,
Je vois à son cou suspendu
Un médaillon,—c'était sa mère,
De pitié mon cœur s'est ému.
J'ai vaillamment porté les armes,
Mais à cette heure où j'ai tremblé,
Ah ! mes amis, il m'a semblé
Que ce portrait versait des larmes ;

Refrain

L'ENVERS DES CIÈUX.

Pourquoi, dit un enfant, ne vois-je pas reluire
Au ciel les ailes d'or des anges radieux ?
Sa mère répondit avec un doux sourire :
Mon fils ce que tu vois n'est que l'envers des
[cieux.
Et l'enfant s'écria levant son œil candide
Vers les divins lambris du palais éternel :
"Puisque l'envers des cieux, —ô mère, — est si
[limpide,
Comme il doit être beau l'autre côté du ciel !

Sur le vaste horizon quand la nuit fut venue
A l'heure où tout chagrin, dans un rêve s'en-
[dort
Le regard de l'enfant s'élança vers la nue,
Et contempla l'azur semé de perles d'or ;
Les étoiles, au ciel, formaient une couronne
Et l'enfant murmurait près du sein maternel :
"Puisque l'envers des cieux si doucement ray-
[onne,
Oh ! que je voudrais voir l'autre côté du ciel !"

L'angélique désir de cette âme enfantine
Monta comme un encens au céleste séjour.
Et lorsque le soleil vint dorer la colline
L'enfant n'était plus là pour admirer le jour.
Près d'un berceau pleurait une mère en prière,
Et l'enfant avait fui vers le monde immortel ;
Et, de l'envers des cieux franchissant la barrière,
Il était allé voir l'autre côté du ciel.

DÉSILLUSION.

Toute espérance, enfant, est un roseau,
Dieu, dans sa main, tient nos jours, ma colombe
Il les dévide à son fatal fuseau.
Puis le fil casse et notre joie en tombe ;
Car dans tout berceau germe une tombe.

Jadis, vois-tu, l'avenir pur rayon
Apparaissait à mon âme éblouie
Ciel avec l'astre, onde avec l'alcion.
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie
Cette vision s'est évanouie (*bis.*)

Si près de toi quelqu'un pleure en rêvant
Laisse pleurer sans en chercher la cause ;
Pleurer est doux, pleurer est bon souvent,
Pour l'homme, hélas ! sur qui le sort se pose,
Toute larme, enfant, lave quelque chose.

VICTOR HUGO.

LA CHEVRE

Ah ! c'était une chèvre,
Qui n'avait que deux dents,
Lantran.

Refrain

Tout de lou de lou
Lantra-lon-lire,
Tou-de-lou-de-lou
Lantran lon-là. (bis).

Elle a passé la nuit
Dans le jardin des grands
Lantran.
Elle a mangé un chou
Qui valait bien cent francs
Lantran.

Refrain

Elle a mangé un chou
Qui valait bien cent francs,
Lantran.
Une queue de poireau
Qui valait bien autant
Lantran.

Refrain

La chèvre fut traduite
Devant le parlement
Lantran,
La chèvre, non point bête,
Entra cornes devant
Lantran.

Refrain

La chèvre, non point bête,
Entra cornes devant,
Lantran.
Leva sa grande *queue*,
Pour s'asseoir sur un banc
Lantran.

Refrain

Elle aperçut un livre,
Se mit à lire dedans,
Lantran.
Le juge lui demande
Ce qu'il y a dedans
Lantran.

Refrain

La chèvre répondit
Que du noir et du blanc,
Lantran
Et fit un "*pet*" au jugo
Autant aux assistants,
Lantran

Refrain

CHARLES QUINT.

Néant du trône où l'âme est solitaire
A des hauteurs dont on n'est fier qu'un jonr;
Où donc troquer ma splendide misère.
Contre la paix, la franchise et l'amour?
En vain mon sceptre, est un objet d'envie
L'ennui me ronge au cœur comme un re-
[mords.
Je sais à fond les choses de la vie } *bis.*
Et j'ai besoin de songer à la mort. }

Un roi n'est rien,— si grand roi qu'il puisse
[être,
Qu'un instrument dans la main du Très-
Haut.
Plus il se courbe au joug du Divin maître,
Plus ponr son peuple il tend au but qu'il
[faut.
L'orgueil qui rêve à son indépendance
Au diadème aspire autant qu'il peut.
J'ai vu des rois adorer ma puissance
Et j'ai besoin de me soumettre à Dieu.

Que d'amertume il reste au fond de l'âme
Quand on a vu de près l'humanité!
Faibles mortels que la tombe réclame
Où cherchez-vous votre immortalité ?
J'ai comme un dieu gouverné le tonnerre,
Et de l'Fspagne exalté les hauts faits ;
Je porte au front la palme de la gloire,
Et j'ai besoin de conquérir la paix.

SOUPIRS VERS DIEU.

D'un éternel ennui mon âme est consumée,
Elle s'agite en vain pour trouver le bonheur
Au sein de l'abondance, elle est triste, affa-
[mée.
O mon Dieu ! viens combler l'abîme (*bis.*) de
[mon cœur.

Ce désir infini, cette éternelle flamme,
C'est toi qui l'alluma dans mon sein frémis-
[sant,
Descends, ô Dieu du ciel, oh ! descends en
[mon âme
A calmer ses ardeurs, le monde est (*bis*) im-
[puissant.

Pourquoi donc plus longtemps m'enchaîner
[à la terre ?
La terre et ses faux biens ne peuvent rien
[pour toi.
En toi seul mon espoir, mon amour (*bis*) et
[ma foi !
Le navire, ballotté sur l'océan, immense
Jette l'ancre, et tranquille attend de meil-
[leurs jours :
Ainsi qui veut du temps dominer l'incons-
[tance,
Jette son ancre au ciel, fixe là (*bis.*) son
[amour !

Que le cœur est content ! que la vie est heu-
[reuse,
Loin des clameurs du monde et des plaisirs
trompeurs
Qu'il est beau le calice où l'âme radieuse
De l'amour à longs traits savoure (*bis*) les
douceurs !

Que ce soit là toujours le charme qui m'enivre,
Et qu'un soupir d'amour soit mon dernier soupir.
Mourir en aimant Dieu c'est commencer à vivre !
Je veux vivre Seigneur, et pour ne (*bis*) plus mourir !

VAINE ATTENTE.

Sur ce rivage où t'attendait ma mère.
Ami, pourquoi plus tôt ne pas venir ?
Seul en ces lieux j'ai fermé sa paupière,
Oui; seul, hélas ! j'eus son dernier soupir.
A l'horizon lorsqu'apparut ta voile,
La pauvre mère était bien près des cieux ;
De l'espérance avait pâli l'étoile,
Pourtant encor je lisais dans ses yeux ;

Refrain.

Bons matelots redoublez de courage,
Fendez les flots, soyez vite au rivage :
Une mère qui va mourir
Attend son fils pour le bénir(*bis.*)

Lorsque le soir d'une belle journée,
La pauvre mère interrogeait les cieux.
Par la douleur son âme était navrée ;
Oh ! que de pleurs j'ai vu baigner ses yeux !

Pourtant encore elle avait l'espérance,
Du malheureux seul et dernier soutien ;
Elle disait, regardant vers la France :
Pour m'embrasser, demain, mon fils revient.

Refrain.

J'ai vu souvent son front braver l'orage,
Quand un vaisseau demandait du secours ;
Elle était là, priant sur le rivage ;
Croyant te voir, elle exposait ses jours,
Quand le canon annonçait la détresse,
Quand son silence était signe de mort,
Je l'entendais, dans sa vive tendresse.
Je l'entendais, longtemps redire encor :

Refrain

LE ROSIER

Je l'ai planté, je l'ai vu naître.
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter, sous ma fenêtre,
Perchés sur ses jeunes rameaux,

Petits oiseaux, troupe joyeuse,
Ah ! par pitié, ne chantez pas :
Mon fils, qui me rendait heureuse,
Est parti pour d'autres climats.

Pour les périls du Nouveau-Monde,
Il nous fuit, il brave la mort !
Hélas ! et pour chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port ?

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps ;
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le moi tous les ans.

De Leyre

MON PAUVRE PIERRE.

Adieu ! ma bonne mère !
Je pars, le tambour bat
Puisque j'suis militaire,
Faut que j'fasse mon état,
Ne crains rien : à la guerre,
J'aurai bien soin de moi
Et le ciel, je l'espère,
Me conserv'ra pour toi.

Refrain,

Rampamplan, rampamplan,
Rampamplan, tambour battant
Oh ! rampamplan.

M'sieur l'curé, j'viens vous faire
En partant mes adieux.
Si quelque militaire
V'nait vous dire en ces lieux
Qu'il a vu mourir Pierre
Pour la France et son roi
N'dites rien à ma mère
Et priez Dieu pour moi.

Refrain

RAPPELLE-TOI !

Rappelle-toi, quand l'âme de ta mère
S'envolera d'ici-bas vers le ciel,
Rappelle-toi sa constante prière,
Son doux regard, son baiser maternel.
De plaisirs et de jeux lorsque ton cœur s'en-
[ivre,
A des rêves pieux quand ton âme se livre,

Refrain.

Enfant, rappelle-toi, qui t'aima plus que moi?
Rappelle-toi ! Rappelle-toi !

Rappelle-toi qu'au chemin de l'enfance
Le désespoir fera couler tes pleurs.
Rien n'est si doux au cœur que le nom d'une
[mère.
Son souvenir console et fait que l'on espère

Enfant, rappelle-toi, etc.

Rappelle-toi quand au vieux cimetière
J'irai dormir à l'ombre de la croix ;
Ne laisse pas ma tombe solitaire,
Viens m'y parler comme autrefois.
Dans les bois quelqu'un passe, écoute un
doux murmure,
C'est la voix de la mère, aussi tendre, aussi
pure.
Enfant, rappelle-toi, etc.

G. Rupes.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là-bas, voyez
Ah ! tous mes maux sont oubliés
Salut à ma patrie ! (*bis.*)

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans, enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là, ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas,
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;
Là je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages,
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais constant ;
Une bêche est là qui m'attend
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse
Enfin le navire entre au port,
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux,
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir,
Salut à ma patrie !

BERANGER.

LA FILLE DU PÊCHEUR.

Ayant quitté la plage verdoyante,
La blonde Emma jouait dans un bateau
La douce voix de la jeune imprudente
Mêlait son charme au murmure de l'eau.
Loin des plaisirs que respire le monde,
Elle chantait courant au gré de l'onde !

Refrain.

Dieu de bonté soyez mon protecteur,
Sauvez, sauvez la fille du pêcheur !

Sous un ciel noir qui présageait l'orage,
La pauvre enfant étouffait en sanglots.
Trop faible, hélas ! pour gagner le rivage
Sa barque sombre et coule sous les flots.
On l'entendait sous la vague écumante
Chanter encor, mais d'une voix mourante

Refrain

Son père alors courbé par la vieillesse
Voit le danger menacer son enfant ;
Et n'écoutant que sa vive tendresse,
Au sein des flots il s'élance à l'instant.
En ramenant sa fille inanimée,
Il répétait sa chanson bien-aimée :

Refrain

Le lendemain an sein de la chaumière
On vit Emma qui se parait de fleurs ;
Car du village elle était la rosière,
Titre sacré gagné par sa douceur.
Quand sur son front on posa la couronne
Elle chantait disant à la Madone :

Refrain :

Au Dieu du ciel je consacre mon cœur,
Il a sauvé la fille du Pêcheur !

CHANT D'ADIEU ! (1877)

Adieu ! douce et charmante plage,
Où nous passâmes de beaux jours !
De notre cœur reçois l'hommage,
Adieu ! nous t'aimerons toujours.

Chœur :

Sous tes drapeaux, bonne Marie,
Nous marcherons avec amour,
Et dans la céleste Patrie,
A toi réunis-nous un jour. (*bis.*)

Salut ! ô bien-aimés Confrères
Recevez ce dernier adieu !
Pensez à nous dans vos prières.
Nous vous aimerons en tout lieu.

Vous qui sur la terre étrangère,
Dirigez nos pas vers le ciel.
Dignes flambeaux du Sanctuaire,
Recevez un hymne éternel.

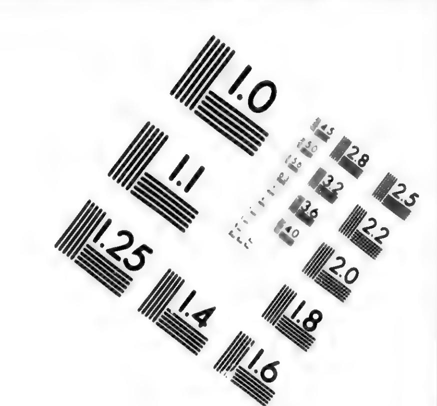
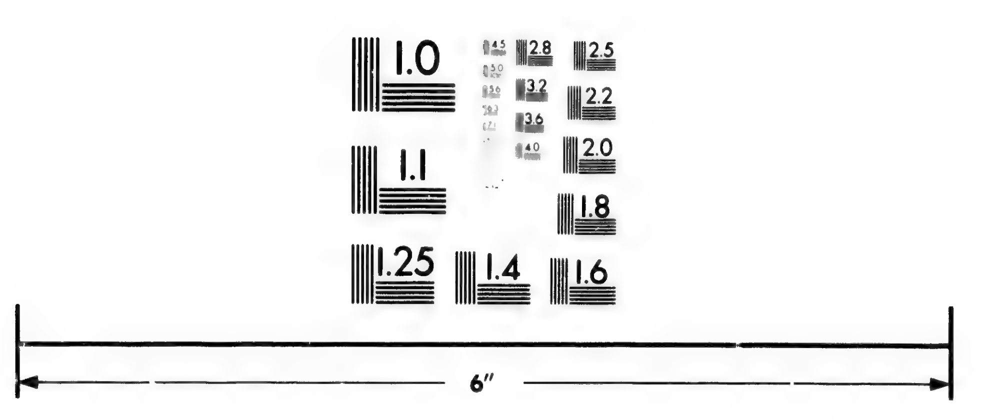


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





LE MINEUR

Pauvre porion Belge, à trois cents pieds sous terre.
J'extrais le noir charbon qui doit sortir du puits ;
A peine si du jour je connais la lumière,
Ma lampe est mon soleil, tous mes jours sont des nuits.
Quand l'heure du repos vient avec le Dimanche,
Je monte aspirer l'air et sourire au ciel bleu,
En baisers paternels mon triste cœur s'épanche,
C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu !(*bis.*)

Que mon labeur pénible amène son salaire
Que l'amour de mes fils me désire souvent.
Que je passe un seul jour près de leur tendre mère
Et je ne maudis pas mon sépulcre vivant,
La richesse jamais n'excita mon envie ;
Frugal et résigné, je suis content de peu.
J'espère en l'avenir d'une meilleure vie...

Refrain

Mais quels cris tout-à-coup frappent ces voûtes sombres !
Au secours ! un mineur vient d'être enseveli ;
La muraille s'écroule et nul sous les décombres
N'ose affronter la mort pour sauver un ami.
Hésiter est honteux, et fuir est misérable !
Alerte ! et maudit soit qui déserte ce lieu
Devoir doux à rempli : j'ai sauvé mon semblable :
C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu (*bis.*)

NOUS VERRONS APRÈS !

Air : *France à bientôt*,

A peine as-tu douze ans, mon pauvre Pierre;
Déjà la guerre, enfant, t'a fait souffrir ;
Ton frère est mort ! en cendre est la chaumière,
Mort le foyer où tu devais grandir !
Tu vis passer, par un matin d'automne,
Vaincus, captifs cent mille malheureux.
Lorsqu'apparut la sanglante colonne,
Des pleurs de rage ont inondé tes yeux.

Refrain

Préparons tous l'œuvre de délivrance,
Les morts là-bas dorment sous les cyprès,
Souvenons-nous ! Travaillons en silence
Souvenons-nous ! Et nous verrons après !

Travaille, enfant, car c'est notre ignorance
Qui nous a fait succomber éperdus.
Que le pays soit une ruche immense !
Le dur labeur est la loi des vaincus.
Au travail donc ! Pour servir la Patrie,
Il faut des bras jeunes et vigoureux.
Puisque la France est sanglante, meurtrie,
Relevons-la ! debout les paresseux !

Refrain

Tu trouveras des lâches sur ta route,
Des courtisans serviles du succès.
Ils te diront la Patrie est dissoute !
C'est à rougir d'avoir un nom français.
Ah ! dis-leur bien à ces faux patriotes :
Aux malheureux, vous qui jetez l'affront,
Allez ailleurs rejoindre les despotes:
Partez ! partez ! Les Français resteront !

Refrain

Pour y rester, il faut aimer la France,
Les morts là-bas, etc.

Comme un marin sur les flots en furie
Dans le danger sent sa force grandir,
Dans nos malheurs puisons notre énergie,
Ne laissons pas le vaisseau s'engloutir,
La monarchie est la terre Promise !
A l'œuvre donc ! Plus de division !
Et que bientôt le monde entier se dise !
C'est elle encor la grande nation !

Refrain.

Préparons tous l'œuvre de délivrance.
Les morts là-bas dorment sous les cyprès.
Travaillons tous à refaire la France,
Souvenons-nous, et nous verrons après !

LE CLOCHER DE MON VILLAGE

Chez nous il est un monastère,
Qui s'élève au milieu des bois ;
Souvent sa cloche, avec mystère,
Nous jette de mourantes voix.
Il me souvient qu'en mon jeune âge,
Je l'écoutais dans le lointain ; (*bis*)
Mais du clocher de mon village
J'aimais mieux le timbre argentin. } *bis*

Un jour pour la terre étrangère,
Il me fallut quitter ces lieux,
Ces lieux où je quittais ma mère,
Et quand je perdis leur image,
Longtemps encore, dans le lointain,
Du beau clocher de mon village
J'entendis le timbre argentin.

Mais je revins, et plus j'avance.
Le buisson, la fleur, le ruisseau
M'apporte un doux parfum d'enfance,
Un doux parfum de mon hameau :
Et comme au jour de mon jeune âge
J'entends déjà dans le lointain
Du beau clocher de mon village
Résonner le timbre argentin.

GUSTAVE LEMOINE.

LA CABANE DE MON PERE.

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
Vers toi vont tous mes souvenirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne et le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie
S'ouvrir de superbes palais :
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peut remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur ?
Si dans ta paisible retraite
Le ciel n'eût fixé mon bonheur.

L'AMERTUME.

Tu demandes pourquoi je pleure
Quand je n'ai rien pour m'attrister ?
Pourquoi je suis sombre à toute heure,
Et pourquoi je suis sans gaîté ?
Ma vue est couverte d'un voile
Qui m'intercepte le bonheur ;
La nuit est pour moi sans étoile
Et le soleil est sans chaleur ! (bis)

Hélas ! délaissé sur la terre.
Jamais bonheur ne me sourit.
L'indifférence fut ma mère,
Et mon père, le triste oubli.
Jamais âme naïve et tendre
N'a voulu soulager mon cœur,
Et jamais je n'ai vu répandre
Une larme sur ma douleur ! (bis)

LA FIANCÉE DU SOLDAT.

Un jour rien qu'un seul jour, si j'étais hirondelle
Je franchirais les murs, je m'en irais là-bas
Vers un ciel etranger guidant mon vol fidèle
Malgré tous les périls, auprès de nos sol dats.
Là je retrouverais celui que mon cœur aime
Mais je ne puis parler. et je tremble toujours.
Pitié, mon Dieu, pitié pour ma douleur extrême
Fais triompher !a France, épargne mes amours.

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais un nuage,
Qui passe dans les airs, voilant l'azur des cieux.
Vers lui, mon seul bonheur, dirigeant mon voyage,
Comme un doux souvenir, je charmerais mes yeux
Mais je ne suis, hélas! qu'une entant de la terre
Je ne puis rien pour lui, rien que pleurer toujours
Mon Dieu je t'en supplie, écoute ma prière
Fais triompher la France, épargne mes amours.

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais son
bon ange,
Vers lui je descendrais, à l'heure des com-
bats;
Je planerais sur lui, dans un mystère étran-
ge.
Et bien loin de la mort, je conduirais ses
pas
A la voix de l'honneur, lorsqu'il a pris les
armes,
Mon Dieu ! veille sur lui, veille sur lui tou-
jours.
Pour le défendre, hélas ! je n'ai rien que
mes larmes
Fais triompher la France, épargne mes
amours.

Etienne Arnaud

L'ANGE ET L'ENFANT

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son visage
Comme dans l'onde d'un ruisseau.
"Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi
Viens, nous serons heureux ensemble :
La terre est indigne de toi"

" Là, jamais entière allégresse.
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés, leurs soupirs.
Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient flétrir ton front si pur !
Et dans l'armertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur !"

"Non, non, dans les champs de l'espace,
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.
Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtememts ;
Qu'on accueille ta dernière heure,
Ainsi que tes premiers moments."

" Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau ;
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau.
Et secouant ses blanches ailes.
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles......
Pauvre mère ! ton fils est mort.

REBOUL

LA MER.

Enfant, vois cette plaine immense,
Dont les sillons nombreux sont toujours tour-
[mentés ;
Son sein se déchire et s'élance,
En débris écumants par les vents emportés.
Crois-moi, ne va jamais sans guide,
Au loin sur l'océan désert.
Jamais, car cette plaine humide
Mon enfant, c'est la mer ! (*bis.*)

Enfant, vois-tu bien ce nuage
Là-haut, dans le ciel bleu, regarde ce point
noir.
Eh bien ! c'est un signe d'orage,
Et pour les matelots, signal du désespoir.
Vois-tu ce vaisseau disparaître ?
Je tremble et frémis sur son sort ;
Prions, car des marins peut-être,
Mon enfant, c'est la mort ! (*bis.*)

Enfant, vois-tu là-bas sa voile,
Qui semble disparaitre et revient sur les
flots ?
Regarde, au ciel brille une étoile,
Sainte et douce lumière, espoir des matelots.
Enfant du vaisseau c'est l'égide,
Prions, il vogue avec effort.
La rive où le Seigneur le guide.
Mon enfant, c'est le port ! *bis.*

LA TERRE D'EXIL !

Frappé d'un arrêt plein d'horreur ;
Meurtri par les flots en fureur ;
Bien loin du sol qui m'a vu naître
L'on me bannit ainsi qu'un traître !....
Non, non, pour moi plus de beaux jours,
Plus d'allégresse, plus d'amours !

Refrain

Grand Dieu, tu vois mes larmes !
Entends mes vœux secrets,
Termine mes alarmes !
Pardonne à mes regrets.
Proscrit, c'est pour jamais.
Oui—pour jamais !

Jeté sur la terre d'exil,
Mon sort, désormais, quel est-il ?
Languir brisé par la souffrance,
Pleurer ma noble indépendance !
Et puis, à force de gémir
Sur un rocher tomber, mourir,
Grand Dieu, etc.

J'avais des parents, des amis ;
Uu jour me les a tous ravis !
Remplace-t-on le cœur d'un père,
Et les caresses d'une mère !
Mânes sacrés de mes aïeux,
Veillez sur moi du haut des cieux.
Grand Dieu, etc.

D'OU VIENS TU, BERGERE?

—D'où viens tu, bergère,
D'où viens-tu?
—Je viens de l'étable,
De m'y promener:
J'ai vu un miracle
Ce soir arrivé.

Qu'as-tu vu, bergère,
Qu'as-tu vu?
—J'ai vu dans la crèche
Un petit enfant
Sur la paille fraîche
Mis bien tendrement.

Rien de plus, bergère,
Rien de plus?
—Y a le bœuf et l'âne
Qui sont par devant,
Avec leur haleine
Réchauffent l'Enfant.

Rien de plus, bergère,
Rien de plus?
—Ya trois petits anges
Descendus du ciel
Chantant les louanges
Du Père éternel.

COMPLAINTE DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !

Un jour près de la ville
De Bruxelles en Brabant.
Des bourgeois fort dociles
L'accostèr' en passant.
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
Et très mal arrangé,
Leur fit croir' que cet hommo
Etait fort étranger,
Portant, comme ouvrier.
D'vant lui un tablier.

On lui dit ; —Bonjour, maître,
De grâce, accordez nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous ;
Ne nous refusez pas ;
Tardez un peu vos pas.

—Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur •
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs ;
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

—Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part ;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons

—J'accepterai de boire
Deux coups avecque vous ;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.
Je suis en vérité,
Confus de vos bontés.

—Ah ! de savoir votre âge
Nous serions bien curieux ;
A voir votre visage
Vous paraissez fort vieux ;
Vous avez bien cent ans ;
Vous montrez bien autant.

—La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cent ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans;
J'avais douze ans passés,
Quand Jésus-Christ est né.

—N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant?
Que l'Ecriture nomme
Isaac, le Juif Errant?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous?

—Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée.
Oui, c'est moi mes enfants,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel! que ma ronde
Est pénible pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivièr's, les ruisseaux.
Les forêts, les déserts,
Les montagn's, les côteaux,
Les plaines, les vallons,
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des battaill's et des chocs
Qui coûtaient bien des vies ;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité ;
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maisons ni en bien ·
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen :
En tout lieu, en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux ;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux :
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché
Pour que Dieu tout aimable
Vous ait tant affligé ?
Dites-nous l'occasion
De cette punition

—C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur ;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur :
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix :
Il me dit, débonnaire,
Passant devant chez moi :
"Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici ?

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison :
" Ote-toi, criminel,
De devant ma maison :
Avance et marche donc,
Car tu me fais affront."

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
" Tu marcheras toi-même.
Pendant plus de mille ans :
Le dernier jugement
Finira ton tourment."

De chez moi à l'heur' même
Je sortis bien chagrin ;
Avec douleur extrême
Je me mis en chemin,
De ce jour-là je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu, la compagnie ;
Grâce à vos politesses,
Je vous en remercie :
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

ADIEU NOBLE COURSIER

Adieu, noble coursier, mon compagnon de guerre.
Tu meurs comme un guerrier, frappé dans les combats.
Tu meurs et de ton sang, arrosant la poussière.
Dans un suprême effort, ami, tu me sauvas, (*bis.*)

Adieu, noble coursier,
Mon compagnon de guerre,
Moi rude et fier guerrier,
Dont le cœur est de pierre,

Comme un cerf aux abois,
Je suis faible à cette heure,
Je pleure, ah ! oui je pleure
Pour la première fois.

Je n'ai pu te sauver, profonde est ta blessure,
Ami, tu vas dormir de l'éternel repos.
Du chacal dévorant tu seras la pâture,
Et le vent du désert dispersera tes os.

Refrain.

Adieu, noble coursier, etc,

Celle qui caressait ta croupe toute humide,
Qui sous les palmiers verts nous attend aujourd'hui.
Ma bien-aimée au bruit de ton galop rapide,
Joyeuse du retour, ne dira plus c'est lui.

Refrain

Adieu, noble coursier, etc.

PAUL HENRION.

AUX VENGEURS

DES

CHRÉTIENS DE SYRIE.

Air : *Partant pour la Syrie.*

Partez pour la Syrie,
Peuples coalisés !
Contre la barbarie
Marchez, nouveaux croisés !
Vengez, comme naguères,
Par le fer et le feu,
Le trépas de vos frères, } *bis.*
La croix de votre Dieu ! }

Arrachez les victimes,
Aux peuples inhumains :
Ils ont d'assez de crimes
Ensanglanté leurs mains...
France ! va les convaincre
Qu'empressée à ta voix,
L'Europe saura vaincre
Au signe de la croix !

Tes fils ont pour exemple
Leurs glorieux aînés !
Priez, prêtres du temple !
Et vous, riches, donnez !...
Et que toute puissance
Acclamant ses soutiens,
Chante : Honneur à la France !
Gloire aux vengeurs chrétiens !

L'HIRONDELLE ET LE MATELOT.

Le front pensif, sur la rive étrangère,
Un matelot rêvait à d'autres cieux :
A son village, il pensait à sa mère...
Une hirondelle apparaît à ses yeux.
—Que me veux-tu, beau courrier d'espérance ?
Viens-tu vers moi de la part des amis ?
—Rassure-toi, j'arrive de la France, } *bis.*
Ami, je viens te parler du pays }

Le ciel bénit la gloire de nos armes ;
La paix succède à nos pas triomphants,
Plus de chagrins, de douleurs, plus de larmes,
Car la patrie attend tous ses enfants.
Vois-tu, là-bas, ton brick qui se balance ;
On va partir, tes tourments sont finis,
Sois donc heureux ! j'arrive de la France,
C'est fête ! enfant, on retourne au pays.

Quoi! pas un mot,... d'où vient cette tristesse ?
Pourquoi ces pleurs qui remplissent tes yeux
Lorsque, partout, un hymne d'allégresse
Est répété par nos marins joyeux ?
—C'est qu'il me reste encore une souffrance :
La paix rend-elle une mère à sa fille ?
—Rassure-toi, j'arrive de la France ;
C'est le bonheur qui t'attend au pays.

Assez... tais-toi... tu me briserais l'âme,
Oui... je le sens... on succombe au bonheur,
Elle vivrait ! ma mère, ô sainte femme !
Je crois dèjà la presser sur mon cœur.
Ma pauvre mère, à son foyer m'appelle ;
Sa voix me dit : dans mes bras, ô mon fils !
Merci, merci, ma gentille hirondelle.
Partons, partons, ma mère est au pays,
Merci, merci, ma gentille hirondelle,
Je suis heureux, ma mère est au pays.

LA TYROLIENNE DES PYRÉNÉES

Montagnes Pyrénées,
Vous êtes mes amours !
Cabanes fortunées
Vous me plairez toujours.
Rien n'est si beau que ma patrie
Rien ne plaît tant à mon amie !
O montagnards, (*bis*) chantez en chœur. (*bis*)
De mon pays, (*bis*) lapaix et le bonheur !

Tra, la la la la la | *bis.*
Tra, la la la la la |
Halte-là, halte-la, halte-là !
Les Montagnards, les Montagnards,
Halte-là, halte-là, halte-là
Les Montagnards sont là
Les Montagnards (*bis.*) sont là !

Laisse là tes montagnes !
Disait un étranger ;
Suis-moi dans mes campagnes.
Viens, ne sois plus berger
Non ! non ! jamais ! quelle folie,
Je suis heureux de cette vie,
J'ai ma ceinture (*bis.*) et mon béret, (*bis.*)
Des chants joyeux (*bis.*) ma mie et mon châlet.

Tra, la la la la la etc.

Sur la cime argentée
De ces pics orageux,
La nature indomptée
Favorise nos vœux :
Vers les glaciers, d'un plomb rapide.
J'atteinds souvent l'ours intrépide.
Et sur les monts (*bis.*) plus d'une fois (*bis.*)
J'ai devancé (*bis.*) la course du chamois,

Tra, la la la la la etc.

Déjà dans la vallée
Tout est silencieux,
La montagne voilée
Se dérobe à nos yeux
On entend plus, dans la nuit sombre,
Que torrent mugir dans l'ombre.
O montagnards (*bis*) chantez plus bas,
Thérèse dort (*bis*) ne la réveillons pas,
Tra, la la etc.

LES DEUX SAVOYARDS.

Refrain.

Mon frère ! mon frère !
Vois-tu là-bas, là-bas, là-bas ?
Mon frère, mon frère,
C'est le pays, pressons le pas.
Rien qu'en voyant notre campagne,
Je sens déjà battre mon cœur.
Oui, tout là-bas, c'est la montagne } *bis.*
La montagne, c'est le bonheur ! }

Comme en quittant notre village,
Nous ressentions de la douleur !
Je te disais : prenons courage ;
Mais chaque pas brisait mon cœur !
Autant que moi tu souffrais, oui, mon frère ;
Car tu pleurais, va, je le voyais bien.
J'aurais voulu te cacher, mon bon Pierre
Tout mon chagrin et prendre tout le tien (*bis.*)

Quel bon soleil sens-tu mon frère ?
C'est un beau temps pour nos moissons.
C'est un bon temps pour notre mère,
Notre mère que nous aimons.
Notre départ attristait sa vieillesse,
Elle pleurait déjà depuis longtemps.
Mais le bon Dieu qui voyait sa tristesse
Rappelle bien vite ses enfants. (*bis.*)

Et maintenant bien de l'ou
A qui sans nous ramonera.
Et maintenant, un bon voyage
Au savoyard qui partira
Nous lui dirons ce que notre vieux père
Tu t'en souviens, nous a dit en mourant:
"Heureux l'enfant qui rapporte à sa mère
Un cœur honnête avec un peu d'argent"
(*bis.*)

PRIÈRE

D'ARTHUR DE BRETAGNE, DANS SA PRISON.

O mon Dieu ! vois un pauvre enfant
Dans une prison solitaire ;
Captif sous la main du méchant,
Il vient t'adresser sa prière,
Ah ! daigne donc me secourir !
Mon cœur d'effroi tremble et palpite :

Refrain

Jésus ! Jésus ! Jésus ! vais-je mourir ?
Oh ! viens à mon secours, viens vite !

Dieu ! quel spectacle à mes regards
Vient se dresser au sein de l'ombre ?
Pour qui ces torches, ces poignards
Etincelant dans la nuit sombre ?
Hélas ! que de maux vont surgir !
Elle peut tout, l'âme hypocrite :

Refrain. Jésus ! etc.

Hélas ! quel mal ai-je donc fait
Pour me vouer à tant de haines ?
Quoi ! régner serait un forfait
Qu'il faille expier dans les chaînes !
Sans doute on me fera périr,
C'est mon trépas que l'on médite :

Refrain, Jésus ! etc.

Paroles de l'Abbé J. R. Magnan.

11 Juin 1883.

SOUVENIRS DU JEUNE ÂGE

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur !
Et je pense au village,
Pour rêver au bonheur.
Ah ! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir.
Rendez-moi ma pa.rie, | *(bis)*
Ou laissez moi mourir!

Au revoir, mon village,
L'église et mon clocher
L'ombre frais du bocage,
Où j'aimais à rêver.
Ah ! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir !
Rendez-moi ma patrie, } *bis.*
Ou laissez-moi mourir !

De nos bois, le silence,
Les bords d'un clair ruisseau
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau,
Ah ! voilà bien ma vie,
Voilà mon souvenir !
Rendez-moi ma patrie, | *bis.*
Ou laissez moi mourir !

vois, mon village,
on lac et son rocher,
Je te vois, paysage;
Que j'aime à t'admirer!
Ah! je trouve la vie,
Je ne dois plus souffrir.
Je suis à ma patrie } *bis.*
Je ne veux plus mourir

Oui je baise ta rive,
Fleuve que j'ai pleuré
Je savoure la brise
Du pays regretté
Ah! reçois, je t'en prie,
Les pleurs du repentir!
Oui, pour toi, ma patrie. { *bis*
Je n'ai plus qu'à mourir

Je revois la chaumière,
Au toit tout ombragé.
Je te revois, ma mère!
Toi qui m'as tant pleuré
A genoux, je te prie
De vouloir me bénir;
Car je crains l'agonie,
Et je me sens faillir

LES VOIX DU CIEL

Dans son berceau l'enfant repose,
Ne réveillez pas mon tréser.
Autour de son petit front rose
Rayonne une auréole d'or.
Anges qui veillez sur l'enfance.
Chantez un cantique immortel.
Pour bercer l'innocence } *bis*
Il faut des chants du ciel ! }

Les fleurs entrouvent leurs corolles
Pour fêter ce jour triomphant.
Est-ce la voix des brises folles
Qui vient caresser mou enfant,
Bruits d'ici-bas, faites silence !
Non, c'est la voix de Gabriel !

Refrain

Dieu te préserve de nos fanges,
Lorsque tes yeux seront onverts !
Enfant, c'est pour toi que les Anges,
Font entendre ces doux concerts,
Un chant d'amour et d'espérance
Descend du séjour éternel !

Refrain

LES MATELOTS.

Le vent mugit, l'orage gronde,
La foudre éclate avec fureur ;
L'écueil perfide attend sous l'onde
La faible barque du pêcheur,
Et tout tremblant, le pauvre Pierre,
L'orage menaçant ses jours.
Invoque en vain dans sa prière
Notre Dame de Bon Secours :

Refrain

Bonne Mère des matelots,
Que votre bonté nous garde !
Par pitié, sauvez-nous des flots,
Notre Dame de la Garde,
Par pitié, sauvez-nous des flots !

Vierge Sainte, que dois je faire ?
La tempête augmente toujours.
En me sauvant, sauvez ma mère.
Moi seul, je soutiens ses vieux jours.
Lejour s'enfuit, la nuit s'avance
Et vient redoubler mon effroi.
Je dis en ta sainte présence
Vous ne voulez donc plus de moi !

Refrain,

Si vous daignez calmer l'orage,
J'irai, fidèle, tous les ans,
Les pieds nus en pelérinage.
Vous apporter quelques présents.

Le vent s'éteint, l'orage cesse,
Le pêcheur échappe à la mort,
Et dit : je tiendrai ma promesse
Chantons en arrivant au port !

Refrain

L'ORPHELINE.

O Vierge sainte, écoute ma prière,
Délivre-moi de ce destin cruel,
Daigne, patronne auguste et tutélaire,
Jeter sur moi ton regard maternel !
Errante au loin, pleurante et solitaire,
Dans ma douleur, je me tourne vers toi ;
D'une orpheline entends la plainte amère,
Reine des cieux, et prends pitié de moi !

La nuit est sombre, et l'hiver est bien rude
Le vent gémit le long du grand chemin,
En vain ma voix émeut la solitude,
Pas d'homme ami qui me tende la main.
O Vierge Sainte, écoute ma prière ;
Dans ma douleur, je me tourne vers toi ;
D'une orpheline, etc.

J'ai tout perdu sur cette triste terre,
Mais il me reste un consolant espoir,
Si je n'ai plus, hélas ! ma bonne mère,
Il vient le jour où j'irai la revoir.
O Vierge sainte, etc.

L'ABBÉ VAN DEN NEST.

AUX MESSIEURS DE LA VILLE

Messieurs les gens de nos villes
Ne vous estimez pas tant ;
Vous nous traitez d'imbéciles,
Parce qu'on est *habitant* :

Refrain

Ne vous es-tizis-tizesse,
Ne vous estimez pas tant ;
Ne vous es-tizis-tizesse
Ne vous estimez pas tant

Vos dents sont d'un blanc d'ivoire.
Ne vous estimez pas tant ;
Le dentiste, de mémoire,
Dit qu'elles changent souvent :

Refrain

Vos cheveux sont blancs de poudre,
Ne vous estimez pas tant :
Aux moulins où l'on fait moudre,
Nos ânes en ont le crin blanc :

Refrain.

Vous avez de beaux carosses,
Ne vous estimez pas tant ;
On y voit souvent des rosses,
En dehors comme en dedans :

Refrain.

Vous avez de belles soies,
Ne vous estimez pas tant .
Nos "naturaux" et nos oies
En portent depuis longtemps.

LA SAISON DES FLEURS.

Sur l'air de : "La Pitié."

Quand la douce verdure,
Au réveil d'un beau jour
Vient rendre à la nature
Ses plus riants atours ;
Quand brille la prairie
Des plus vives couleurs,
J'entends chanter Marie,
Dans la saison des fleurs !

Quand je passe en cachette
Près du sentier fleuri,
Je l'entends qui répète
Son refrain favori
Et par sa voix chérie
Elle endort mes douleurs ;
J'entends chanter Marie
Dans la saison des fleurs.

Mais Marie est absente
Les hivers sont venus :
Et sa voix si touchante
Pour moi ne chante plus.
Et seul mon cœur s'écrie
En calmant sa douleur :
Reviendras-tu, Marie,
Dans la saison des fleurs ?

LA BARQUE DE PIERRE,

Esquif divin, ne crains pas les naufrages,
Ton nautonnier enchaine les autans......
Toujours à flot, dix-huit siècles d'orages
T'ont vu braver les plus noirs océans.
Et de nos jours si la vague écumante
Blanchit ton flanc dans sa vaine fureur,
L'œil du Seigneur te suit dans la tourmente,
Sa main conduit ton aviron vainqueur,

Génésareth, par une nuit profonde,
Vit sur son lac que le vent agitait,
Quelques pêcheurs à la merci de l'onde,
Dans une barque où Jésus sommeillait.
Il sommeillait, mais rempli de tendresse
Son cœur veillait sur leur esquif tremblant.
Soudain sa voix, au sein de la détresse,
Dompta les flots du perfide élément,

Etends la voile à la brise légère
Et, de ta quille. effleure le rocher,
L'astre des mers te verse sa lumière,
Lance ta nef, intrépide nocher,
Si l'ennemi suscite une tempête
Le bras de Dieu s'arme d'un trait brulant.
Déjà la foudre a grondé sur sa tête
Pour écraser son superbe néant.

F. K.

LES PEINES DU PETIT ECOLIER

Qu'on est heureux d'être à votre âge,
Me dit souvent un bon vieillard ;
D'accord, mais tel avantage,
D'où vient qu'on le prône si tard !
Leçons, devoirs et par centaines
Voilà notre pain journalier.
Ah ! vraiment on a bien des peines } bis.
Quand on est petit écolier.

Je voudrais tout faire à ma tête,
Le maître ne veut pas céder.:
De là toujours quelque tempête,
Où ma ressource est de bouder.
Quand je voudrais tenir les rênes,
Sous la règle il me faut plier.
Ah ! vraiment. etc.

Contre le courroux de mon pèr
Parfois trop prompt à corriger,
J'avais les larmes d'une mère
Pour m'absoudre et me protéger.
S'il m'échappe ici des fredaines.
Pour moi qui voudra supplier !
Ah ! vraiment, etc.

Pourtant, malgré tant de misères,
Je mange, dors m'amuse bien ;
Et s'il est des jours moins prospères,
Le soir, il n'y paraît plus rien.
En ce cas, on a moins de peines, } bis.
Quand on est petit écolier ! }

W. Marbau.

LA JEUNE MOURANTE.

Regarde ! ainsi que cette rose blanche
Ma joue est pâle et mon regard languit !
Comme elle aussi mon jeune front se penche
Fuyons le jour et recherchons la nuit.
Car je ressens qu'une douleur amère
Voile mon cœur malade et soucieux.
Dans mon exil, je souffre sur la terre !
Adieu ! ma mère, au revoir dans les cieux !

Vois de plus près cette riche parure
Dont était fier et le monde et le bal.
Où l'on vantait ma grâce et ma tournure ;
Tout me déplaît ; sourire me fait mal !
Je porte envie au vol de la colombe,
Au lac qui dort pur et silencieux !
Je porte envie à la feuille qui tombe.
Adieu ! ma mère, au revoir dans les cieux !

Ah ! ne crains plus pour ta fille chérie
Cet avenir qui faisait ton effroi.
Je me dérobe aux pièges de la vie.
Où tu tremblais de me laisser sans toi.
Là-haut du moins je marcherai tranquille.
Comme éclairée au flambeau de tes yeux.
Dans mon malheur, je souffre sur la terre,
Adieu ! ma mère, au revoir dans les cieux !

LE SOLDAT.

Au cri d'appel de la Patrie,
Nous quittons tout pour la servir.
Et pour elle il faut qu'on oublie
Tous les rêves de l'avenir.
Ici les combats et la gloire
La-bas famille et le repos.
Amis, courons à la victoire :
C'est le chemin de nos hameaux.

Le tambour bat, le clairon sonne ;
Vite courons à notre rang.
Le feu commence, l'airain tonne
La voix du chef crie : " En avant ! "
Ici les combats, etc.

Que le pays d'espoir tressaille !
Fidèle à l'honneur du drapeau,
L'armée a gagné la bataille ;
Remettons l'épée au fourreau.
Ici les combats, etc.

Liberté, honneur et patrie :
Voilà le prix de tout combat,
De revoir sa mère chérie !
C'est là ce que veut le soldat.
Adieu les combats et la gloire !
Vivent famille et le repos !
Amis, célébrons la victoire
Qui rend la paix à nos hameaux

CAMILLE PENY.

LE MARIN.

Quand le soir à bord, ils chantent
Leur mille refrains joyeux,
Ces refrains qui les enchantent
Me font triste et soucieux.
Mais quand l'étoile se lève,
Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Au lieu de chanter je rêve
A ma mère, hélas ! si loin ! (*bis*)

Au signal d'une bataille
Pour moi le fer va briller ;
Au milieu de la mitraille,
Enfant, je suis le premier.
Quand même ardeur nous rassemble
Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Le cœur me bat et je tremble
Pour ma mère, hélas ! si loin ! (*bis.*)

Quand en mer près de nous passe
Allant en France un vaisseau,
Pour le suivre dans l'espace
Je porte envie à l'oiseau.
Comme il va dans ma patrie
Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Je lui jette un mot et prie
Pour ma mère, hélas ! si loin ! (*bis*)

LES CLOCHES DU SOIR.

Quand les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée :
Quand tu n'auras d'ami ni d'amour près de toi.
Pense à moi. (*bis.*)

Car les cloches du soir, avec leur voix sonore,
A ton cœur solitaire iront parler encore,
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi
Aime-moi ! (*bis.*)

Si les cloches du soir réveillent tes alarmes,
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes,
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi,
Près de moi ! (*bis*)

Quand les cloches du soir, si tristes dans l'absence,
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence,
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi.
Et pour moi ! (*bis*)

LA TOMBE IGNORÉE

Quelque part, je sais où, près d'un saule
qui pousse
Ignoré du soleil, quand le printemps sou-
rit,
Un tombeau que quelqu'un a cherché dans
la mousse
Laisse voir sur sa croix que nul nom n'est
inscrit.

Personne que je sache, à genoux sur la
pierre,
N'est venu,vers le soir, y prier en pleurant ;
Mais un ange descend, sans doute avec
mystère,
Dans ce lieu, quand le jour s'abat triste et
mourant.

Les fleurs n'y vivent pas et la mort ne re-
cueille,
Pour moisson, que le foin oublié du fau-
cheur.
C'est à peine, l'été, si parfois une feuille,
Triste larme du saule, y tombe comme un
pleur !

Je suis allé revoir cette tombe ignorée ;
Et seul, quand j'ai voulu retrouver le che-
min,

Quelqu'un était debout, en défendant l'entrée :
C'était l'oubli, pensif, et le front dans la main.

ANONYME.

PIERRE ET PAUL

CHANT CATHOLIQUE.

Air : *France à bientôt.*

Ils sont couchés tous deux sur ta poussière,
Fière cité de la gloire et des arts !
Leurs noms gravés sur ton marbre et ta pierre
Ont éclipsé les noms de tes Césars !
Ils ont vaincu ton paganisme immonde
Et détroné tes rois, tes dieux pervers.
O Pierre, ô Paul, ô conquérants du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers ! (*bis.*)

Tous deux partis des vieux murs de Solyme
Après la mort du Sauveur des humains,
Ils ont porté son étendard sublime
Sur tous les points et par tous les chemins.
A Rome enfin, leur parole féconde
S'unit et tonne, ébranlant les enfers,
O Pierre, ô Paul, etc.

Frappez, tyrans ! frappez sur vos victimes :
Chacun des coups que vous leur assenez
Multiplira les croyants magnanimes,
Qui lasseront vos bourreaux acharnés.
Pour leur soutien, la grâce surabonde,
Et par torrents, pleut des cieux entr'ouverts.

O Pierre ô Paul, etc.

L'Abbé Léon Chemin.

LE PETIT MOUSSE.

Je ne suis qu'un petit mousse
A bord d'un vaisseau royal ;
N'importe où le vent me pousse,
Nord ou sud, tout m'est égal.

Refrain

Car d'un père ou d'une mère,
Je n'ai point connu l'amour !
Ni personne sur la terre
Ne m'attend à mon retour. (*bis.*)

Quand la voile pousse au large,
Le vent se met à souffler ;
On entend gronder l'orage,
A terre ils veulent aller ;

Refrain.

Car, d'un père ou d'une mère
Ils ont tous connu l'amour ;
Mais personne sur la terre
Ne m'attend à mon retour (*bis*)

Quand la mer entre en furie,
Je vois les fiers matelots,
A genoux priant Marie
De les préserver des flots ;

Refrain.

Car, d'un père ou d'une mère,
Ils ont tous connu l'amour ;
Mais personne sur la terre
Ne m'attend à mon retour (*bis.*)

Quand la lune nous éclaire,
Qu'une étoile brille aux cieux,
Je songe à ma bonne mère,
Les pleurs coulent de mes yeux ;

Refrain

Car c'est au ciel que j'espère
Te trouver, père d'amour,
Là peut-être, ô bonne mère,
Tu m'attends à mon retour (*bis.*)

OU VAS-TU, PETIT OISEAU?

MÉLODIE

Rêve, parfum ou frais murmure.
Petit oiseau, qui donc es-tu ?
Je suis l'amant de la nature
Créé par Dieu, par lui vêtu ;
Je suis un prince sans royaume !
Je suis heureux, peu m'importe où,
Et malgré tout ce qu'en dit l'homme,
Je suis le sage, il est le fou ! (*bis*)
Rêve, parfum ou frais murmure,
Petit oiseau, qui donc es-tu ?
Je suis l'amant de la nature
Créé par Dieu, par lui vêtu.

Dans tes chansons toujours joyeuses,
Petit oiseau, que chantes-tu ?
Je chante mes plumes soyeuses,
Ma liberté, mon bois touffu !
Je chante l'astre qui rayonne
Et ma compagne et mes amours !
Je chante le Dieu qui me donne
Le grain de mil et les beaux jours'...(*bis.*
Dans tes chansons toujours joyeuses,
Petit oiseau, que chantes-tu ?
Je chante mes plumes soyeuses,
Ma liberté, mon bois touffu !

De nos bosquets, hôte infidèle,
Petit oiseau, dis, où vas-tu ?
Je vais où me porte mon aile,
Vers l'avenir, vers l'inconnu !
Je vais où va l'homme moins sage :
Tous deux même but nous attend,
Nous faisons le même voyage,
L'un en pleurant, l'autre en chantant; (*bis.*)
De nos bosquets, hôte infidèle,
Petit oiseau, dis, où vas-tu ?
Je vais où me porte mon aile,
Vers un avenir inconnu.

Mais au terme de ton voyage,
Petit oiseau, qu'espères tu ?
J'espère le repos du sage
Promis au voyageur rendu !...
J'espère au Dieu de la nature
Rendre ce qu'il m'avait prêté :
Ma plume blanche et ma voix pure,
Mon innocence et ma gaité ! (*bis*)
Mais au terme de ton voyage,
Petit oiseau qu'espères-tu ?
J'espère le repos du sage,
Promis au voyageur rendu.

LE CHIEN DE L'INVALIDE

Air : *Dans un grenier.*

Autour d'un brave une foule se presse,
Ses nobles yeux ont perdu la clarté ;
Un pauvre chien le conduit, le caresse,
Et le préfère aux grands qui l'ont flatté,
Du vieux soldat qui le choisit pour guide
Il sait aussi conserver la fierté.
Ah ! respectons le chien de l'invalide. (*bis.*)

Ne pensez pas que jamais il s'oublie,
Il ne veut pas du pain de la pitié ;
Il le prendrait d'une main ennemie,
Si le vieillard en voulait la moitié.
Un seul besoin pourrait le rendre avide :
Celui qu'éprouve une pure amitié.
Ah ! respectons le chien de l'invalide.(*bis*)

Comme son maître, à travers la mitraille,
Le bon Médor cent fois s'est élancé,
Et comme lui sur le champ de bataille,
Le même jour on le trouva blessé.
Son œil de feu devient sombre et timide,
S'il ne voit plus l'ami qui l'a pansé.
Ah ! respectons le chien de l'invalide.(*bis*)

LE PETIT SAVOYARD.

ELEGIE

Adieu, mes petits camarades,
Je ne puis partager vos jeux ;
Chez nous mes parents sont malades
Ici, tout mon temps est pour eux.
Pour oublier votre misère,
Vous allez vous amuser tous ;
Moi, je travaille pour mon père,
Je suis bien plus heureux que vous.

Le matin, gaiement je ramone,
Le soir, je montre un sapajou ;
Je ménage ce qu'on me donne,
Et mets de côté sou par sou.
Gens riches que l'on considère,
Votre or satisfait tous vos goûts,
Mais moi, j'amasse pour mon père,
Je suis bien plus heureux que vous.

Dans des demeures magnifiques
On a besoin du Savoyard ;
J'y vois de nombreux domestiques
Me toiser d'un air goguenard ;
Ils se moquent de ma poussière :
Mais de leurs galons peu jaloux,
Je me dis : Je nourris mon père,
Je suis bien plus heureux que vous.

Toi, Joseph, avec ta sellette,
Tu comptes rester à Paris ;
Pour se marier à Nanette,
André retourne au pays.
Dans l'avenir chacun espère.
Le mien m'annonce un sort plus doux ;
Dans un an je verrai mon père,
Je serai plus heureux que vous.

PRIEZ POUR LUI

Air :—*Moi t'oublier, etc,*

Je vais revoir ma patrie adorée.
Ma pauvre sœur, mon père déjà vieux !
Je vais revoir cette France illustrée
Par nos exploits et ceux de nos aïeux. (bis).

Ah ! sans retour, fuyez, vaines alarmes,
Seuls revenez, souvenirs glorieux !
Pour moi la vie a repris tous ses charmes,
Je cours aux champs ou vivaient mes aïeux.

Ainsi chantait un enfant de la France,
Qu'un dur exil retient sous d'autres cieux.
Il revenait, conduit par l'espérance,
Vers l'humble toit acquis par ses aïeux.

Mais épuisé par sa longue souffrance,
L'infortuné tombe et ferme les yeux ;
Il meurt. Hélas ! il avait l'innocence
Et la valeur de ses nobles aïeux.

Vous dont les cœurs sont fermés à la haine,
Vous qui pleurez des excès odieux !
Priez pour lui ! car son âme erre en peine
Loin de la tombe où dorment ses aïeux.

UN PAS VERS LES CIEUX

ROMANCE.

Tu vois, mon fils, un pauvre passe......
Tiens, dit la mère, et sans retard
Cours droit à lui, donne avec grâce,
Et chapeau bas, c'est un vieillard !
    Tête blonde et légère,
    Idole de mes yeux,
    Un bienfait sur la terre
    Est un pas vers les cieux.

Oui, de bonne heure apprends l'aumône
Sainte vertu qui, chaque jour,
Si peu de chose que l'on donne,
Fait près de nous germer l'amour.
    Ton ange tutélaire
    En sera tout joyeux,
    Un bienfait sur la terre
    Est un pas vers les cieux !

Si Dieu t'appelle à la richesse,
Laisse à ton cœur un libre essor !
S'il te réserve la détresse
Oh ! donne moins. mais donne encore !

Et du chant de ta mère,
Souviens-toi, jeune ou vieux
Un bienfait sur la terre
Est un pas vers les cieux

LES ANGES DU FOYER.

MÉLODIE.

Veillez sans bruit, pieuses sentinelles,
Sur ces trésors qui vous sont confiés,
Sur vos enfants, ces beaux anges sans ailes,
Veillez toujours, bonnes mères, veillez ;
D'un saint devoir ne quittez pas la rive
Le vrai bonheur est au bout du sentier,
Pour enhardir votre marche craintive
Dieu vous donna les anges du foyer.

Mère, les fleurs, les fragiles dentelles,
Les gais rubans les merveilleux satins,
Vous le savez, ne vous font pas si belles
Que ces enfants attachés à vos seins ;
Leurs jeunes bras mieux que des perles fines
Vous font alors un gracieux collier !
Pour ajouter à vos grâces divines
Dieu vous donna les anges du foyer.

Mères, parfois le bruit du monde en fête
En votre cœur éveille un souvenir :
Mais sur l'enfant votre regard s'arrête
Et le passé fait place à l'avenir.
Vous aimez tant, égides salutaires,
Ces fleurs qu'un souffle hélas ! peut effeuiller ;
Pour animer vos chastes sanctuaires,
Dieu vous donna les anges du foyer.

Courage donc, et vos cœurs, bonnes mères,
De tant de soins recueilleront les fruits.
Vous les verrez un jour, ces faibles lierres,
Avec orgueil se montrer vos appuis ;
Vous les verrez, alors que le génie
Ceindra leur front d'un éclatant laurier !
Pour que vos noms soient chers à la Patrie,
Dieu vous donna les anges du foyer.

LA CHARITÉ.

Voyez-vous cet enfant au teint pâle et livide
Comme il lève vers vous son regard suppliant;
La honte est sur son front et son geste timide
Ose seul implorer la pitié du passant.

Chrétiens, faites l'aumône,
Faites la charité ;
C'est un Dieu qui l'ordonne !
Chrétiens, ayez pitié !

Ah ! s'il pouvait parler, il dirait que sa mère
Ne possède plus rien pour apaiser sa faim,
Qu'elle est triste et mourante, en proie à la misère,
Que ses petits enfants lui demandent du pain !

Chrétiens, etc.

Mais on reste insensible à sa plainte touchante,
Et le riche en passant ne voit pas sa douleur.
S'il élève en pleurant, une main suppliante,
Il redoute un refus qui briserait son cœur.

Chrétiens, etc.

Et déjà sur sa lèvre expire la prière,
Quand un ange d'amour vers lui porte ses pas.
Cet enfant qui gémit, cet enfant est un frère,
Qu'il presse sur son cœur, qu'il arrache au trépas.

Chrétiens, etc.

PRÈS D'UN BERÇEAU.

ROMANCE

Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclore,
Court épier le réveil de l'aurore,
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein.
Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin.

Ange des cieux, que seras-tu sur terre ?
Homme de paix ou bien homme de guerre,
Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,
Brillant poète, orateur, général ?
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous.

Son œil le dit, il est né pour la guerre,
De ses lauriers comme je serais fière !
Il est soldat.... le voilà général !...
Il court, il vole, il devient maréchal !...
Le voyez-vous au sein de la bataille,
Le front serein, traverser la mitraille ?
L'ennemi fuit, tout cède à sa valeur,
Sonnez, clairons, car mon fils est vainqueur!
En attendant, sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous.

Mais non, mon fils, ta mère en ses alarmes
Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes
Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous le regard de Dieu,
Sois cette lampe à l'autel allumée,
De la prière haleine parfumée.
Sois cet encens qu'offre le séraphin
A l'Eternel, avec l'hymne divin.
En attendant sur mes genoux,
Mon beau lévite, endormez-vous.

LA ROSE ET L'ENFANT

BLUETTE

O roi de la charmille,
Belle rose du bosquet,
Disait une blonde fille,
Vite viens dans mon bouquet.
Enfant, répondit la rose,
Ne ravis pas ma beauté,
Blonde fille fraîche et rose,
Laisse-moi ma liberté.

De mes fleurs tu seras reine,
Dit l'enfant, rose, crois-moi ;
En maîtresse souveraine
Tu leur donneras la loi.
Enfant, répondit la rose,
Ne ravis pas ma beauté,
Je ne suis que fraîche éclose,
Grâce ! un jour de liberté !

Mais c'est pour ma bonne mère,
Dit l'enfant d'un ton mutin
Rose, écoute ma prière,
C'est sa fête ce matin.
Vraiment dit alors la rose,
C'est pour fêter sa bonté,
Cueille-moi vite, et dispose
De ma douce liberté.

LE TASSE

MÉLODIE

Pour me punir de mon génie,
Ils m'ont ravi ma liberté.
Je suis captif, et l'Italie
Redit mon nom (*bis.*) avec fierté.
Les nobles chants que Dieu m'inspire
Ont confondu mes ennemis,
Et de mon cœur le saint délire } *bis.*
Par eux ne fut jamais compris
Mais dans les fers je t'aime encore,
O toi pour qui je veux souffrir,
Et mon regret sait te bénir, } *bis.*
Eléonore !

Il tomberont dans la poussière,
Ces fier palais un jour détruits :
Prince orgueilleux, ta tête altière
Se cachera (*bis.*) sous leurs débris.
Mais ce cachot, temple de gloire,
Doit vivre autant que mes malheurs,
Il sera plein de ma mémoire } *bis.*
On y viendra verser des pleurs,
Ton nom si doux que j'implore,
Suivra le mien dans l'avenir,
Ma gloire enfin doit nous unir, } *bis.*
Eléonore ?

Ils peuvent bien m'ôter la vie,
Ne suis-je pas en leur pouvoir ?
Qui les retient ? La tyrannie
D'un crime aussi (*bis.*) fait un devoir.

Mais cet amour, céleste flamme,
Qu'un Dieu si bon mit dans mon cœur,
Me l'arracher !... outrage infâme ! } *bis.*
Plus lâche encore que leur fureur ! }
C'est pour jamais que je t'adore.
Viens embellir mes derniers jours,
La mort consacre nos amours, } *bis.*
Eléonore }

SILVIO PELLICO AU SPIELBERG

MÉLODIE.

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche haleine,
Quand tu viens m'annoncer le doux retour des fleurs,
Quand tu viens m'apporter les parfums de la plaine,
Tu réveilles en moi de nouvelles douleurs.
Je le sais, du printemps ton haleine est remplie,
Et ton aile a passé sur des gazons fleuris ;
Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie?

L'air embaumé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel sans nuage
Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami ;

Loin de me consoler, je perds bintôt courage
Je sens des pleurs venir, et mon cœur a gémi
En voyant ce beau ciel, non jamais je n'oublie
Qu'il n'est qu'un ciel, un seul pour les pauvres proscrits,
Ah! pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel d'Italie?
Le ciel aimé de mon pays?

Hélas! dans ma prison, parfois, lorsque je rêve,
Un songe, cet ami de mon sommeil leger,
Me dit que je suis libre et que mon mal s'achève;
Que j'ai ma liberté sur un sol étranger.
Sur un sol étranger! oh! je vous en supplie,
Mon Dieu! je ne venx pas être libre à ce prix.
Qu'on me donne plutôt des fers en Italie!
Je veux mourir dans mon pays.

EMILE BARATEAU,

LA CHAPELLE ABANDONNÉE.

ROMANCE.

Salut! ô modeste chapelle,
De tes vieux murs le triste aspect
Dans mon cœur attendri rappelle
De doux pensers, un saint respect.

Aujourd'hui ta voûte entr'ouverte
N'entend plus de pieux accents ;
Et dans ton enceinte déserte,
Ne montent plus des flots d'encens.

Ici l'eau sainte du baptême
Sur mon jeune front s'épencha ;
Là le prêtre, à celle que j'aime
Au nom du Seigneur m'attacha.
Hélas ! sous cette froide pierre
Qu'avec respect foulent mes pas.
Auprès de toi, ma bonne mère
Ton fils ne reposera pas.

Jadis la cloche, aux jours de fête,
Eveillait les échos lointains ;
Maintenant ta cloche est muette,
Tes cierges brillants sont éteints.
Chaque jour une pierre tombe,
Et bientôt tout disparaîtra :
Quelques ruines, une tombe.
Diront : La chapelle était là.

DIEU, MON ENFANT, TE LE RENDRA.

ROMANCE.

Pourquoi ravir la tendre mère
Enfant laisse ce nid d'oiseaux ;
N'entends-tu pas la plainte amère
De son petit sur les rameaux ?

Dans cette forêt solitaire,
S'il reste seul, il périra,
Rends-lui la vie à ma prière,
Dieu, mon enfant, te le rendra.

Dans tes mains vois toute tremblante
Sa mère qui se plaint toujours ;
Si ton âme n'est pas méchante,
De sa douleur taris le cours.
Chantant la liberté chérie,
Son chant joyeux te ravira.
Va, sois humain, ma voix te prie,
Dieu, mon enfant, te le rendra.

L'oiseau soudain près de sa mère
Voltige en paix sous les rameaux,
Et l'on entend sa voix légère
Charmant les bois et les échos.
Ah ! dit l'enfant la belle fête,
Petit oiseau longtemps vivra.
Et doucement la voix répète :
Dieu, mon enfant, te le rendra.

LA PIÉTÉ.

ROMANCE.

Quelle voix sainte et pure
A retenti soudain ?
De toute la nature
C'est le pieux refrain ;

Elle dit son histoire,
Elle dit son bonheur
Elle chante la gloire
Du puissant Créateur.

Petit oiseau, tu chantes
Ta douce liberté,
Tes amours innocentes.
Et ta félicité.
Mais on te met en cage,
Et tu chantes encor,
A Dieu par ton ramage
Tu demandes la mort.

Beau chêne inébranlable,
Qui montes comme un vœu,
Du noir séjour du diable,
Jusqu'au palais de Dieu,
Le vent dans le feuillage
Chante et dit : " A genoux !
A Dieu rendez hommage,
Priez-le comme nous."

LE CHEF D'ŒUVRE DE DIEU

Dans sa bonté quand Dieu fit la nature,
Il a donné les parfums à la fleur !
Au clair ruisseau le timide murmure,
Au papillon la riante couleur !
Il a donné les chansons aux fauvettes.
Au lion la force unie à la fierté,
Il a donné le génie aux poètes,
Mais à la femme il donna la beauté ! (*bis.*)

Aux gais oiseaux il a donné des ailes,
L'écaille d'or aux habitants des mers,
Des pieds légers aux timides gazelles,
Aux blancs moutons le velours des prés verts.
A la vieillesse il donna l'indulgense,
A la jeunesse il donna la gaîté,
Aux malheureux il donna l'espérance
Mais à la femme il donna la bonté. (*bis.*)

Il a donné, ce Dieu que l'on implore,
L'azur aux cieux, les rayans au soleil,
Au jour splendide il a donné l'aurore,
Aux verts côteaux le pampre au grain vermeil.
Aux noirs rochers, il a donné le lierre
L'herbe au grillon et l'espace au vautour,
A l'ange enfin il donna la prière,
Mais à la femme il a donné l'amour. (*bis.*)

LE PAPILLON.

ROMANCE.

Au banquet des fleurs, n'es-tu pas convive,
Ami du printemps ?
Ta course pour nous est trop fugitive :
Reste plus longtemps.

A ton frais butin
Lorsque chaque aurore,
Te ramène encore,
Papillon lutin

Mon jardin te donne
D'odorants bouquets,
Et ma voix fredonne
Ses plus beaux couplets.
Au banquet des fleurs, etc, etc.

Parfois en chemin
Si tu te reposes,
Sur mes belles roses
Au brillant carmin,
En vain caressante
Je veux te saisir,
Tu fuis d'épouvante
Au moindre zéphir.
Au banquet des fleurs, etc., etc.

Insecte d'un jour
Ta vie est l'image
De notre bel âge
Qui fuit sans retour.
Comme toi s'envole
Notre gai printemps,
Le plaisir frivole
De nos jeunes ans.
Au banquet des fleurs, etc., etc.

L'ORPHELINE.

MELODIE.

Partout des fleurs sans nombre,
Remplissent l'air d'odeurs ;
Pourtant mon âme est sombre,
Mes yeux sont pleins de pleurs ?

Printemps, que peut me faire
Ton charme séducteur ?
Je sens mieux ma misère,
Au sein de la splendeur

Personne qui devine
L'excès de mon chagrin
Personne à l'orpheline
Qui tende hélas ! la main.

Je courbe vers la terre
Mon pauvre front fiévreux.
La tombe de ma mère
Est là devant mes yeux.

NE PENSE QU'A DIEU

BERCEUSE

Petit enfant repose ;
Qu'un paisible sommeil,
Sur ta paupière rose,
Pèse jusqu'au réveil,
Reste dans ton aurore,

Sur la route ici-bas
Il n'est pas temps encore
D'y conduire tes pas :
Dors et laisse la terre,
Petit ange à l'œil bleu,
Dors et rêve à ta mère,
Et ne pense qu'à Dieu.

Par l'ange protégée,
Dessous son aile d'or,
Reste toujours cachée,
Ne prends pas ton essor.
Quand sur le sol vulgaire
Ton pied se posera,
Suis sa voix tutélaire,
Qui te dirigera,
Dors et laisse la terre, etc.

La vie a trop d'orages
Pour toi, frêle arbrisseau,
Le ciel trop de nuages,
Reste dans ton berceau.
Petite fleur timide.
Que ton calice d'or,
Ta corolle limpide,
Ne s'ouvrent pas encore,
Dors et laisse la terre, etc,

LE DERNIER ADIEU.

ROMANCE

Voici l'instant suprême,
L'instant de nos adieux !
O toi ! seul bien que j'aime,
Sans moi retourne aux cieux !
La mort est une amie
Qui rend la liberté :
Au ciel reçois la vie,
Et pour l'éternité.

Adieu ! tu vas m'attendre,
Bientôt tu dois partir ;
Mon cœur fidèle et tendre
Te garde un souvenir.
Adieu ! jusqu'à l'aurore
Du jour auquel j'ai foi,
Du jour qui doit encore
Me réunir à toi.

LE VIEUX CHEIK

ROMANCE

Ils ont pillé les gourbis de mes pères,
Brûlé mes blés, dévasté mes troupeaux,
Les aigles seuls connaissaient nos repaires,
Ils sont venus y planter leurs drapeaux.
Je leur pardonne et ma maison en flammes
Et leur drapeau qui flotte triomphant,
Et leurs sérails où vont gémir nos femmes ;
Mais les maudits ont tué mon enfant !
O Dieu du ciel qui vois couler mes larmes,
Veille sur nous et le sort va changer;
De tes enfants, mon Dieu, bénis les armes,
Nous avons tous une tombe à venger, (*bis*)

Ils ont choisi l'heure de la prière,
Ils ont frappé des hommes à genoux.
Et mon enfant qui défendait son père,
En m'appelant est tombé sous leurs coups.

Ainsi parlait le vieux Cheik dont la tête
Avait blanchi dans la guerre et les camps :
Son œil brillait, et jamais la tempête
N'avait lancé d'éclairs plus menaçants.
O Dieu du ciel, qui vois couler ses larmes,
Veille sur lui, son destin va changer ;
De tes enfants, mon Dieu, bénis les armes,
Car ils ont tous une tombe à venger, (*bis*)

Voyez passer ce cavalier farouche,
Sur son cheval aussi prompt que le vent ;
C'est le vieux Cheik, malheur à qui le touche:
Il va venger la mort de son enfant.
C'est le lion, c'est le roi de la plaine,
C'est le simoun, le vent qui brûle l'air ;
Il tombe enfin, son sang rougit l'arène ;
Mais il sourit, car le champ est désert,
Et vers le ciel, les yeux vides de larmes,
Il dit : Mon Dieu, ton bras m'a dirigé ;
Au minaret qu'on suspende mes armes,
Je meurs content, car mon fils est vengé. *bis*

ALEX DUMAS

AMOUR ET FANATISME

ROMANCE

Chrétienne aux longs yeux bleus, dont mon
âme est éprise.
Il faut donc te quitter, bientôt je dois partir.
En te disant adieu, mon pauvre cœur se
brise,
Dans le premier combat, que je voudrais
mourir !

Pour quoi faut-il que la loi me défende,
De m'attacher à toi pour qui j'ai tout quitté !
Je dois partir, Allah me le commande,
Pour conquérir et gloire et liberté !

Enfant, j'aurais voulu te consacrer ma vie,
Vivre de ton amour, mourir à tes genoux.
J'aurais quitté pour toi mes frères, ma
patrie,
Kohel, mon noir coursier dont l'Emir est ja-
loux.
Pourquoi faut-il, etc

Je vois ton doux regard se voiler d'une
larme
Tu souffres comme moi d'un adieu sans
espoir ;
Enfant, cache-le moi : car céder à ce charme
Ce serait parjurer et trahir mon devoir.
Pourquoi faut-il, etc.

LES RAMEAUX.

Sur nos chemins les rameaux et les fleurs,
Sont répandus dans ce grand jour de fête ;
Jésus s'avance, il vient sécher nos pleurs,
Déjà la foule à l'acclamer s'apprête.
Peuples, chantez, chantez en chœur.
Que votre voix à notre voix réponde,
Hosanna ! gloire au Seigneur !
Béni celui qui vient sauver le monde !

Il a parlé, les peuples à sa voix
Ont reconquis leur liberté perdue,
L'humanité donne à chacun ses droits,
Et la lumière est à chacun rendue.
Peuples, chantez, chantez en chœur,
Que votre voix à notre voix réponde ,
Hosanna ! gloire au Seigneur !
Béni celui qui vient sauver le monde !

Réjouis-toi, sainte Jérusalem,
De tes enfants chante la délivrance,
Par charité, le dieu de Bethléem
Avec la foi t'apporte l'espérance.
Peuples, chantez, chantez en chœur,
Que votre voix à notre voix réponde !
Hosanna ! gloire au Seigneur
Béni celui qui vient sauver le monde !

LES ENFANTS ÉGARÉS.

ÉLÉGIE

Dans une sombre solitude,
Deux enfants de cinq à six ans,
Portaient avec inquiétude
Leurs regards doux et caressants.
Ils pressaient leur course légère,
Au bruit du tonnerre en courroux,
En disant : Cherchons notre père,
Le ciel aura pitié de nous.

" C'est dans cette forêt profonde,
" Que nous avons perdu ses pas.
" Ah ! du moins, s'il passait du monde,
" On nous tirerait d'embarras.
"—Mais dans cette forêt, mon frère,
Si nous allions trouver des loups ;
" —Nous avons perdu notre père,
" Le ciel aura pitié de nous.

" La nuit vient, je n'entends personne ;
" Que diront nos parents ce soir ?
" Comment notre mère si bonne
" Dormira-t-elle sans nous voir ?
" —Marchons toujours, ce soir j'espère ;
" Me retrouver sur leurs genoux.
" Nous avons perdu notre père,
" Le ciel aura pitié de nous.

"—Je suis las, mon frère ; il me semble
" Qu'il faut nous reposer aussi.
" — As-tu faim ? — Oh ! non, mais je tremble.
" Il faudra donc dormir ici ?....
" —Ne pleure pas si fort mon frère,
" Le bon Dieu là-haut nous voit tous !
" Nous avons perdu notre père,
" Il doit avoir pitié de nous !"

En sanglotant, sous le feuillage
Les deux enfants se sont assis.
Et malgré le bruit de l'orage,
Ils se sont pourtant endormis.
Mais en dormant, cette prière
Se mêle à leur souffle si doux :
" Nous avons perdu notre père,
" Bon Dieu, prenez pitié de nous !"

CONNAIS-TU LE PAYS.

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles,
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
Où dans toute saison, butinent les abeilles.
Où rayonne et sourit comme un bienfait de Dieu
Un éternel printemps, sous un ciel toujours bleu !

Refrain

Hélas ! que ne puis je te suivre
Vers ce rivage heureux, d'où le sort m'exila ?
C'est là que je voudrais vivre,
Aimer et mourir, oui, c'est là !

Connais-tu la maison où l'on m'attend là-bas ?
La salle aux lambris d'or où des hommes de marbre
M'appellent dans la nuit, en me tendant les bras ?
Et la cour où l'on danse à l'ombre d'un grand arbre,
Et le lac transparent où glissent sur les eaux,
Mille bateaux légers pareils à des oiseaux ?

Refrain.

Hélas ! que ne puis-je te suivre
Vers ce rivage heureux d'où le sort... etc.

AMBROISE THOMAS.

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi.
Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle ?
Ne suis-je pas étranger comme toi ? (*bis.*)

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi,
Viens déposer ton nid sous ma fenêtre :
Ne suis-je pas voyageur comme toi ? (*bis.*)

Dans ce désert, le destin nous rassemble.
Va, ne crains pas de rester près de moi :
Si tu gémis, nous gémirons ensemble :
Ne suis-je pas exilé comme toi ? (*bis.*)

Quand le printemps reviendra te sourire
Tu quitteras et mon asile et moi :
Tu voleras au pays du Zéphire :
Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ? (*bis.*

Tu reverras ta première patrie.
Le premier nid de tes amours... et moi,
Un sort cruel confine ici ma vie ;
Ne suis-je pas plus à plaindre que toi ? (*bis.*)

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux
rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour;
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des
âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière.
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette
pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en
silence.
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les
cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en
cadence
Tes flots harmonieux.

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut
rajeunir!
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé !

LA PRIERE DU MATIN

ROMANCE

Toi qui donnes la vie
Aux simples fleurs des champs,
Beau soleil du printemps,
Veille sur mon amie.
Sois doux, chaque matin,
A celle que j'adore,
Doux depuis ton aurore
Jusques à ton déclin.

Hâte, pour la surpendre,
Le tilleul, le lilas :
Fais pour ses premiers pas
Croître une herbe plus tendre.
Et vous, gentils oiseaux,
Sous le naissant feuillage,
Repassez au bocage
Tous vos airs les plus beaux.

Matineuse alouette.
Au terrestre séjour,
chante aussi ton amour :
Imite la fauvette.
Quand tu fuis vers les cieux,
Songe que sur la terre
Tes chants pourraient distraire
Quelqu'amant malheureux.

TABLE ALPHABETIQUE.

Accession no.

Author, Title Nouvelle lyre canadienne.

Class mark

Copyright no. or Deposit no.

Order no. 4469 (4) or Can. acc. no.

Gift/Exchange Date rec'd July 29, 1960.

Source Davies Book Co.

List price Destination ~~Nat. Lib.~~

NL-27